

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011-12-13

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

OFFICIAL LANGUAGES

Chair:
The Honourable MARIA CHAPUT

Monday, April 29, 2013
Monday, May 6, 2013

Issue No. 19

Second and third meetings on:

Best practices for language policies and second-language
learning in a context of linguistic duality or plurality

and

First meeting on:

The impacts of recent changes to the immigration system
on official language minority communities

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
quarante et unième législature, 2011-2012-2013

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

LANGUES OFFICIELLES

Présidente :
L'honorable MARIA CHAPUT

Le lundi 29 avril 2013
Le lundi 6 mai 2013

Fascicule n° 19

Deuxième et troisième réunions concernant :

Les meilleures pratiques en matière de politique
linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde
dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique

et

Première réunion concernant :

Les impacts des changements récents au système
d'immigration sur les communautés de langue officielle
en situation minoritaire

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
OFFICIAL LANGUAGES

The Honourable Maria Chaput, *Chair*

The Honourable Andrée Champagne, P.C., *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif) Dawson De Bané, P.C. Fortin-Duplessis	McIntyre Mockler Poirier Tardif
* LeBreton, P.C. (or Carignan)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator Robichaud, P.C. (*May 6, 2013*).

The Honourable Senator Robichaud, P.C., replaced the Honourable Senator Ringuette (*April 30, 2013*).

The Honourable Senator Ringuette replaced the Honourable Senator Robichaud, P.C. (*April 29, 2013*).

The Honourable Senator Champagne, P.C., replaced the Honourable Senator Boisvenu (*April 23, 2013*).

The Honourable Senator Robichaud, P.C., replaced the Honourable Senator Dawson (*April 23, 2013*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
LANGUES OFFICIELLES

Présidente : L'honorable Maria Chaput

Vice-présidente : L'honorable Andrée Champagne, C.P..

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif) Dawson De Bané, C.P. Fortin-Duplessis	McIntyre Mockler Poirier Tardif
* LeBreton, C.P. (ou Carignan)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur Robichaud, C.P. (*le 6 mai 2013*).

L'honorable sénateur Robichaud, C.P., a remplacé l'honorable sénatrice Ringuette (*le 30 avril 2013*).

L'honorable sénatrice Ringuette a remplacé l'honorable sénateur Robichaud, C.P. (*le 29 avril 2013*).

L'honorable sénatrice Champagne, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Boisvenu (*le 23 avril 2013*).

L'honorable sénateur Robichaud, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Dawson (*le 23 avril 2013*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Monday, March 25, 2013:

The Honourable Senator Chaput moved, seconded by the Honourable Senator Dyck:

That the Standing Senate Committee on Official Languages be authorized to study and to report on the impacts of recent changes to the immigration system on official language minority communities; and

That the committee report from time to time to the Senate but no later than March 31, 2014, and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until June 30, 2014.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du lundi 25 mars 2013 :

L'honorable sénateur Chaput propose, appuyée par l'honorable sénateur Dyck,

Que le Comité sénatorial permanent des langues officielles soit autorisé à étudier, afin d'en faire rapport, les impacts des changements récents au système d'immigration sur les communautés de langue officielle en situation minoritaire;

Que le comité fasse de temps à autre rapport au Sénat, mais au plus tard le 31 mars 2014, et qu'il conserve, jusqu'au 30 juin 2014, tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, April 29, 2013
(47)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 5 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Chaput, De Bané, P.C., Fortin-Duplessis, McIntyre, Mockler, Poirier and Tardif (8).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; Brigitte Lemay, Communications Officer, Senate Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, March 25, 2013, the committee continued its study on best practices for language policies and second-language learning in the context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 18.*)

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, March 25, 2013, the committee began its study on the impacts of recent changes to the immigration system on the official language minority communities.

WITNESSES:

Office of the Commissioner of Official Languages:

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages;

Sylvain Giguère, Assistant Commissioner, Policy and Communications Branch;

Carsten Quell, Director, Policy and Research.

Mr. Fraser made a presentation and, together with Mr. Giguère and Mr. Quell, answered questions.

At 6:40 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, May 6, 2013
(48)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 5 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Chaput, Dawson, De Bané, P.C., Fortin-Duplessis, McIntyre, Mockler, Poirier and Tardif (9).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 29 avril 2013
(47)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Chaput, De Bané, C.P., Fortin-Duplessis, McIntyre, Mockler, Poirier et Tardif (8).

Aussi présentes : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Brigitte Lemay, agente de communications, Direction des communications du Sénat.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 25 mars 2013, le comité poursuit son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 18 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 25 mars 2013, le comité entreprend son étude des impacts des changements récents au système d'immigration sur les communautés de langue officielle en situation minoritaire.

TÉMOINS :

Commissariat aux langues officielles :

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles;

Sylvain Giguère, commissaire adjoint, Direction générale des politiques et des communications;

Carsten Quell, directeur, Politiques et recherche.

M. Fraser fait une déclaration puis, avec M. Giguère et M. Quell, répond aux questions.

À 18 h 40, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 6 mai 2013
(48)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la salle 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Chaput, Dawson, De Bané, C.P., Fortin-Duplessis, McIntyre, Mockler, Poirier et Tardif (9).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, March 25, 2013, the committee continued its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 18.*)

WITNESSES:

Canadian Association of Immersion Teachers:

Philippe Le Dorze, President;

Chantal Bourbonnais, Executive Director.

Canadian Association of Second Language Teachers:

Michael Salvatori, President;

Guy Leclair, Executive Director.

Mr. Le Dorze made a presentation and, along with Ms. Bourbonnais, answered questions.

At 6:15 p.m., the committee suspended

At 6:18 p.m., the committee resumed.

Mr. Salvatori made a presentation and, together with Mr. Leclair, answered questions.

At 7:05 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Danielle Labonté

Clerk of the Committee

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 25 mars 2013, le comité poursuit son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 18 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association canadienne des professeurs d'immersion :

Philippe Le Dorze, président;

Chantal Bourbonnais, directrice générale.

Association canadienne des professeurs de langues secondes :

Michael Salvatori, président.

Guy Leclair, directeur général.

M. Le Dorze fait une déclaration puis, avec Mme Bourbonnais, répond aux questions.

À 18 h 15, la séance est suspendue.

À 18 h 18, la séance reprend.

M. Salvatori fait une déclaration puis, avec M. Leclair, répond aux questions.

À 19 h 5, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, April 29, 2013

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m. to continue its study of best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality and began its study on the impacts of recent changes to the immigration system on the official language minority communities.

Senator Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, I call the meeting to order. Welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages. I am Senator Maria Chaput, from Manitoba, chair of the committee. Before introducing the witnesses appearing today, I would invite the committee members to introduce themselves.

Senator Champagne: Good afternoon. Andrée Champagne, I represent the province of Quebec.

Senator Mockler: Percy Mockler from New Brunswick.

Senator Poirier: Rose-May Poirier from New Brunswick.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec, from the Senate riding of Rougemont.

Senator McIntyre: Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Tardif: Good afternoon. Claudette Tardif from Alberta.

The Chair: The committee is continuing its study of best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality and today begins its study on the impacts of recent changes to the immigration system on official language minority communities.

It is a great pleasure to welcome Mr. Graham Fraser, the Commissioner of Official Languages, to this meeting. Mr. Fraser, on behalf of the members of the committee, I thank you for taking the time to present your point of view to us as part of our two studies and to answer our questions.

On behalf of committee members, I take this opportunity to congratulate you on your appointment for a second term as Commissioner of Official Languages and to thank your office for the work it has done in promoting and achieving the objectives of the Official Languages Act.

Mr. Fraser, you now have the floor, and senators will follow with questions.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 29 avril 2013

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour poursuivre son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de développement économique ou de pluralité linguistique et entame son étude des impacts des changements récents au système d'immigration sur les communautés de langue officielle en situation minoritaire.

La sénatrice Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du comité sénatorial permanent des langues officielles. Je me présente, la sénatrice Maria Chaput, du Manitoba, présidente du comité. Avant de présenter les témoins qui comparaisent aujourd'hui, j'invite les membres du comité à se présenter.

La sénatrice Champagne : Bonjour. Andrée Champagne, je représente la province de Québec.

Le sénateur Mockler : Percy Mockler, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Poirier : Rose-May Poirier, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, du Québec, de la circonscription sénatoriale Rougemont.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Tardif : Bonjour. Claudette Tardif, de l'Alberta.

La présidente : Le comité poursuit son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique et entame aujourd'hui son étude des impacts des changements récents au système d'immigration sur les communautés de langue officielle en milieu minoritaire.

C'est avec grand plaisir que nous accueillons le commissaire aux langues officielles, M. Graham Fraser, à cette réunion. Monsieur Fraser, au nom des membres du comité, je vous remercie de prendre le temps de nous présenter votre point de vue dans le cadre de nos deux études et de répondre à nos questions.

Au nom des membres du comité, je profite de l'occasion pour vous féliciter pour votre nomination pour un deuxième mandat à titre de commissaire aux langues officielles et pour remercier le commissariat pour le travail accompli au cours des dernières années dans la promotion et la réalisation des objectifs de la Loi sur les langues officielles.

Monsieur Fraser, je vous invite maintenant à prendre la parole et les sénateurs suivront avec des questions.

[English]

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages, Office of the Commissioner of Official Languages: Thank you very much, Madam Chair.

Good afternoon, ladies and gentlemen, honourable senators and members of the Standing Senate Committee on Official Languages. I am accompanied today by Carsten Quell, Director of Policy and Research; and Sylvain Giguère, Assistant Commissioner of the Policy and Communications Branch.

[Translation]

I would like to thank you for inviting me here today to discuss two important studies that your committee is undertaking. Second-language learning and the impact of immigration on official language minority communities are issues that I have been examining since the beginning of my mandate.

[English]

Canada is world renowned for its linguistic duality. Our economy is becoming increasingly knowledge based, and in a world where international competition is accelerating, language skills are more important than ever.

According to the 2011 census, immigration is playing an increasingly important role in Canada's demographic growth. This phenomenon makes it more difficult to increase our bilingualism rate, but it is also a great opportunity to enhance the vitality of our official language communities if they succeed in welcoming newcomers in their midst.

[Translation]

Our official language communities are stronger than they were 10 years ago, but their future is still uncertain. They often do not have enough resources to serve newcomers to Canada effectively. Government institutions that encourage French-speaking newcomers to settle outside of Quebec have a responsibility not only to be very clear about the nature of our francophone communities but also to coordinate with provincial jurisdictions. I should point out that it is important to better harmonize linguistic duality and cultural diversity.

[English]

Newcomers do not always understand the complexity of Canada's linguistic reality, which is different from the purely geographical approach used by other countries. Treating all communities in the same way does not work when it comes to our policies for welcoming immigrants into minority language communities. Indeed, I see many francophone communities asking themselves whether the work they have already done has

[Traduction]

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles, Commissariat aux langues officielles : Merci beaucoup, madame la présidente.

Mesdames et messieurs, honorables sénateurs et membres du Comité sénatorial permanent des langues officielles, bonjour. Je suis accompagné aujourd'hui de M. Carsten Quell, directeur des politiques et de la recherche, et de M. Sylvain Giguère, commissaire adjoint de la Direction générale des politiques et des communications.

[Français]

Je vous remercie de votre invitation à discuter de deux études importantes entreprises par votre comité. L'apprentissage d'une langue seconde et l'incidence de l'immigration sur les communautés de langue officielle en situation minoritaire sont des questions qui me préoccupent depuis le début de mon mandat.

[Traduction]

Le Canada est bien connu à l'échelle de la planète grâce à sa dualité linguistique. L'économie du Canada se fonde de plus en plus sur le savoir, dans un monde où la concurrence internationale s'intensifie. Les compétences langagières sont ainsi plus importantes que jamais.

Les données du recensement de 2011 ont montré que l'immigration joue un rôle de plus en plus important dans la croissance démographique du Canada. Ce phénomène fait en sorte qu'il devient plus difficile d'augmenter notre taux de bilinguisme, mais il s'agit également d'une excellente occasion de favoriser la vitalité de nos communautés de langue officielle si elles réussissent à bien intégrer les nouveaux arrivants.

[Français]

Nos communautés de langue officielle sont plus fortes qu'il y a 10 ans mais leur avenir demeure incertain. Bien souvent, ces communautés n'ont pas suffisamment de ressources pour encadrer les immigrants de façon adéquate. Les institutions gouvernementales, qui incitent les immigrants francophones à s'installer ailleurs qu'au Québec, ont la responsabilité d'expliquer très clairement la réalité de ces communautés francophones, mais aussi de se coordonner avec les administrations provinciales. Il faut souligner l'importance de mieux conjuguer dualité linguistique et diversité culturelle.

[Traduction]

Les immigrants ne comprennent pas toujours la complexité de la réalité linguistique au Canada, qui s'éloigne de l'approche purement territoriale adoptée par d'autres pays. Traiter toutes les communautés de façon uniforme ne fonctionne pas dans le cadre de nos politiques d'accueil des immigrants en milieu minoritaire. À ce chapitre, je constate que plusieurs communautés francophones se demandent si le travail qu'elles ont déjà fait a

even been taken into consideration in relation to the Government of Canada's new approach to business immigration and labour market integration.

[*Translation*]

Other changes have also affected the work these communities do every day, particularly in Manitoba, where the community has a close relationship with its provincial government. Welcoming a chef from Brussels who wants to open a restaurant in St. Boniface is not even remotely similar to welcoming a family that has spent the past five years in a refugee camp on the Rwandan-Congolese border.

The second example requires a variety of organizations, various types of reception structures, a different approach to the health and education systems, and a great deal of cooperation among everyone involved. People who have had traumatic experiences must be given the proper assistance and support to help them adjust to their new life.

[*English*]

Above all, special attention must be paid to young people whose educational level does not match their age and experiences. Immigration families are usually under a lot of stress with both parents out of the house and working two jobs, often at minimum wage. This is what settlement organizations have to deal with.

[*Translation*]

With the inclusion of substantial new funding in the immigration component of the new Roadmap for Official Languages, the government appears to recognize the importance of supporting official language communities in their work to welcome, integrate and retain newcomers to Canada. However, the lack of information about this funding implies that it will probably be earmarked to help newcomers learn one of the official languages — realistically, French in Quebec and English in the rest of the country — so that they can integrate more easily into the job market.

[*English*]

This kind of approach is certainly useful but has little to do with increasing English-French bilingualism or promoting linguistic duality. I hope that during the course of your studies you will be able to get some clarification on these issues from Citizenship and Immigration Canada.

It is also difficult to see how this new funding will help official languages communities fulfill their objectives in terms of attracting and recruiting newcomers.

été pris en considération dans le cadre de la nouvelle approche du gouvernement du Canada concernant l'immigration à caractère économique et l'intégration au marché du travail.

[*Français*]

Certains autres changements ont aussi touché le travail des communautés au quotidien, notamment au Manitoba, où la communauté bénéficie d'une relation étroite avec son gouvernement provincial. Accueillir un cuisinier belge qui veut ouvrir un restaurant à Saint-Boniface n'est vraiment pas la même chose qu'accueillir une famille qui a passé les cinq dernières années dans un camp de réfugiés à la frontière du Rwanda et du Congo.

Cela exige la participation d'organismes différents, des structures d'accueil variées et une grande collaboration. Les systèmes de santé et d'éducation ne sont pas sollicités de la même façon. Il faut ouvrir les appuis nécessaires afin d'accueillir adéquatement ces personnes qui ont vécu des expériences traumatisantes.

[*Traduction*]

Surtout, il faut bien évaluer la situation particulière des jeunes qui présentent un décalage entre leur âge, leur expérience et leur niveau scolaire. Très souvent, les familles d'immigrants subissent un stress considérable : les deux parents sont absents, ils travaillent, ont deux emplois, souvent au salaire minimum. C'est une réalité avec laquelle les organismes d'accueil doivent composer.

[*Français*]

Avec l'octroi de sommes additionnelles importantes dans le volet immigration de la nouvelle Feuille de route pour les langues officielles, le gouvernement semble reconnaître l'importance d'appuyer les communautés de langue officielle dans leur démarche pour accueillir, intégrer et retenir les immigrants. Par contre, le peu d'information disponible concernant ces fonds semble indiquer qu'ils sont destinés au perfectionnement de l'une des langues officielles pour favoriser l'intégration au marché du travail, vraisemblablement le français au Québec et l'anglais ailleurs au pays.

[*Traduction*]

Une telle approche est certes utile, mais aurait peu à voir avec l'augmentation du bilinguisme anglais-français ou la promotion de la dualité linguistique. J'espère que votre étude vous permettra d'obtenir des précisions à ce sujet de la part de Citoyenneté et Immigration Canada.

Il est également difficile de voir de quelle façon ces nouvelles sommes contribueront aux objectifs visés par les communautés de langue officielle d'attirer et de recruter de nouveaux arrivants.

[*Translation*]

The vitality of our official language communities depends on the involvement and commitment of the immigrants who live there. This is what my team has found over the past several years as we prepared a series of case studies on community vitality. Immigration was identified as an important factor in the development of every community we looked at: the francophone communities of Sudbury, Halifax, Winnipeg, Calgary and British Columbia; rural communities in Saskatchewan; and various English-speaking communities in Quebec.

[*English*]

In almost every case, there was a direct relationship between greater diversity and community vitality. These studies on community vitality are available on my office's website.

Let me address your study on second language learning. Since the passing of the Official Languages Act, the Government of Canada has promoted English and French second language learning through various initiatives. Meeting with people from across the country, I have seen that "French as a second language" programs have had only limited success, not because of a lack of enthusiasm on the part of the young people or a lack of will on the parts of their parents, but because of a lack of resources.

[*Translation*]

English-speaking students who want to learn French are denied access to programs because there are not enough spaces, not enough funds or not enough qualified teachers. The social objectives that form the foundation of our language policy call for long-term investments.

To ensure that linguistic duality continues to be perceived as a Canadian value, the government needs to take measures that will have a sustainable impact. We need to put more emphasis on ways of giving citizens opportunities to improve their second language skills.

[*English*]

For example, we need to invest in exchange programs and language training programs in both languages for newcomers and their children. Canada needs to provide a true continuum of second language learning opportunities for all Canadians, from elementary school through to the labour market. It is a vital part of preparing our young people for the future as productive citizens in their own country and as citizens of the world.

[*Français*]

La vitalité de nos communautés linguistiques dépend de leur degré de participation et de leur engagement. Mon équipe l'a d'ailleurs constaté, au cours des dernières années, lors de la préparation d'une série d'études de cas sur la vitalité des communautés. L'immigration a été cernée comme un secteur de développement important dans toutes les communautés étudiées : la communauté francophone de la région de Sudbury, celle de Halifax, de Winnipeg, de Calgary, de la Colombie-Britannique, les communautés rurales de la Saskatchewan, et les diverses communautés anglophones du Québec.

[*Traduction*]

Dans presque tous les cas, un lien direct a été établi entre une plus grande diversité de la communauté et sa vitalité. Ces études sur la vitalité communautaire se trouvent dans le site web du commissariat.

Permettez-moi de parler de votre étude sur l'apprentissage d'une langue seconde. Depuis l'adoption de la Loi sur les langues officielles, le gouvernement du Canada fait la promotion de l'apprentissage du français et de l'anglais langue seconde au moyen de différentes initiatives. Mes rencontres avec des personnes des quatre coins du pays m'ont permis de constater que le succès des programmes de français langue seconde est limité, non pas en raison d'un manque d'enthousiasme de la part des jeunes ou d'un manque de volonté chez leurs parents, mais bien à cause de ressources insuffisantes.

[*Français*]

En effet, les élèves anglophones qui souhaitent apprendre le français se voient refuser l'admission au programme en raison du nombre restreint de places, le manque de financement ou d'une pénurie d'enseignants qualifiés. Les objectifs sociaux à la base de notre politique linguistique exigent des investissements à long terme.

Pour que la dualité linguistique continue d'être perçue comme une valeur canadienne, le gouvernement doit cibler des mesures durables. Il faut davantage insister sur les moyens mis à la disposition des citoyens pour perfectionner leur maîtrise de la langue seconde.

[*Traduction*]

Par exemple, il faut investir dans les programmes d'échanges et les programmes de formation linguistique dans les deux langues officielles pour les nouveaux arrivants et leurs enfants. Le Canada doit fournir un véritable continuum de possibilités d'apprentissage en langue seconde à tous les Canadiens, et ce, de l'école primaire au marché du travail. Il s'agit là d'un élément intégral de la préparation de nos jeunes à leur avenir, pour qu'ils deviennent des citoyens productifs dans leur propre pays et des citoyens du monde.

[Translation]

Second-language education is an important element in the promotion of linguistic duality as a Canadian value. One of the challenges is getting universities to provide more learning opportunities for students. The rate of bilingualism among English-speaking Canadians could be much higher.

I would like to reiterate some of the recommendations I made in my 2009 study, *Two Languages, a World of Opportunities: Second-language learning in Canada's universities*, and several of my recent annual reports, including the one that was published last October.

[English]

At the moment, most of the exchange opportunities in Canadian universities involve institutions in other countries. Exchanges within Canada are rather limited. The government could take the initiative to create a new program to promote opportunities for students to study intensively in their second official language at another Canadian institution. This program would be the Canadian equivalent of the highly successful Erasmus and Erasmus Mundus programs, which seek to foster cooperation among European universities, promote exchange and dialogue between cultures, and facilitate mobility of students and staff — all to prepare participants for life in a global, knowledge-based society.

[Translation]

I recommended fostering cooperation with the provincial and territorial governments and post-secondary institutions to increase the number of programs in which students can take courses in their second official language.

I also recommended that the Prime Minister take the necessary measures to double the number of young Canadians who participate each year in language exchanges at the high-school and post-secondary levels.

[English]

I see that the government has not addressed these recommendations in the roadmap. Giving young Canadians more opportunities to experience life in a community where the other official language is spoken is an excellent way for Canada to celebrate its shared heritage in 2017.

Thank you for your suggestion. I would now like to take the remaining time to answer any questions you may have.

[Translation]

The Chair: Thank you very much, Mr. Commissioner. The first question will be asked by Senator Tardif, followed by Senator Fortin-Duplessis.

Senator Tardif: Thank you, Madam Chair.

[Français]

L'éducation en langue seconde est l'un des éléments importants qui contribuent à établir la dualité linguistique en tant que valeur canadienne. Un des défis consiste à amener les universités à offrir davantage de possibilités d'apprentissage aux étudiants. Le taux de bilinguisme des anglophones pourrait être plus élevé.

J'aimerais vous rappeler certaines recommandations que j'ai déjà formulées, entre autres dans le cadre de l'étude *Deux langues, tout un monde de possibilités : L'apprentissage en langue seconde dans les universités canadiennes*, publiée en 2009 et dans les rapports annuels récents, dont celui publié en octobre dernier.

[Traduction]

À l'heure actuelle, la plupart des possibilités d'échanges offertes par les universités concernent des institutions de pays étrangers. Les échanges à l'intérieur du Canada sont plutôt limités. Le gouvernement pourrait mettre sur pied un nouveau programme qui vise à offrir aux étudiants l'occasion d'étudier de façon intensive dans leur langue seconde au sein d'un autre établissement canadien. Ce programme serait l'équivalent canadien des programmes couronnés de succès Erasmus et Erasmus Mundus, conçus pour favoriser la collaboration entre les universités européennes, l'échange et le dialogue entre les cultures de même que la mobilité des étudiants et des universitaires, le tout, dans le but de préparer les participants à vivre dans une société mondiale axée sur les connaissances.

[Français]

J'ai recommandé de favoriser la collaboration avec les gouvernements provinciaux et territoriaux et les établissements postsecondaires afin d'augmenter le nombre de programmes offrant aux étudiants la possibilité de suivre certains cours dans leur seconde langue officielle.

J'ai également recommandé de prendre les mesures qui s'imposent pour doubler le nombre de jeunes Canadiens participant chaque année à des échanges linguistiques aux niveaux secondaire et postsecondaire.

[Traduction]

Je constate que le gouvernement n'a pas retenu ces recommandations dans le cadre de la feuille de route. Permettre à davantage de jeunes Canadiens de faire l'expérience de la vie dans une communauté où l'autre langue officielle est parlée couramment constitue pourtant une excellente façon pour le pays de célébrer son héritage commun en 2017.

Je vous remercie de votre suggestion. Je me ferai maintenant un plaisir de répondre à vos questions.

[Français]

La présidente : Merci beaucoup, monsieur le commissaire. La première question sera posée par la sénatrice Tardif, suivie de la sénatrice Fortin-Duplessis.

La sénatrice Tardif : Merci, madame la présidente.

First of all, allow me to congratulate you once again, Commissioner, on accepting the three-year renewal of your term. We are very pleased about that.

Mr. Fraser: Thank you very much. I appreciate that. I am pleased to be starting a second term.

Senator Tardif: Mr. Commissioner, I would like to ask you a question about the immigration issue that the committee is currently studying. I know this is one of your priorities. You said so in a report you published and in your appearance before the Senate Committee of the Whole.

I would like to go back to the funding provided for in the roadmap. The government recently announced the new roadmap for 2013 to 2018, in which we note some investments in the immigration sector.

Do you think the share of funding allocated to immigration in the Roadmap for Official Languages 2013-18 is adequate for the next five years?

Mr. Fraser: What is hard to know is the nature of those amounts. Sums of \$120 million have been allocated to language training for immigrants. If my understanding is correct, however, that is not necessarily language training for the official language communities, but rather general language training for immigrants, in French in Quebec and in English for the provinces outside Quebec.

Details have not yet been determined. With these \$120-million amounts, the total amount of roadmap funding has been established as though there were a total of \$1 billion to \$124 billion. However, I find it somewhat difficult to view this \$120-million amount as a contribution to linguistic duality or to the communities. If it is to be used to teach English to an immigrant in Vancouver who speaks Punjabi, that is excellent, but I do not know whether that is really linked to linguistic duality, growth or defending the vitality of the official language minority communities.

I am not criticizing the idea that it is important for immigrants to receive enhanced language training when they arrive in Canada, but I think a distinction must be drawn between that training and support for a program that was designed as a support for linguistic duality and the official language minority communities.

Senator Tardif: That is definitely a question that I will put to the minister when he appears before our committee because, if my understanding is correct, those \$122-million amounts were funding an existing program. So this is not new funding.

Mr. Fraser: That is my understanding too.

Tout d'abord, permettez-moi de vous féliciter encore une fois, monsieur le commissaire, d'avoir accepté le renouvellement de votre mandat pour trois ans. Nous en sommes très heureux.

M. Fraser : Merci beaucoup. J'apprécie cela. C'est avec plaisir que j'entreprends un deuxième mandat.

La sénatrice Tardif : Monsieur le commissaire, j'aimerais vous poser une question par rapport à la question de l'immigration que le comité étudie en ce moment. Je sais que c'est une de vos priorités; vous l'avez indiqué dans un rapport que vous avez produit, ainsi que lorsque vous avez comparu devant le comité plénier du Sénat.

J'aimerais revenir sur la question du financement figurant dans la feuille de route. Le gouvernement a récemment annoncé la nouvelle feuille de route pour les années 2013 à 2018 et on y note des investissements dans le secteur de l'immigration.

Selon vous, la part financière allouée à l'immigration dans la Feuille de route pour les langues officielles de 2013 à 2018 vous apparaît-elle suffisante pour les cinq prochaines années?

M. Fraser : Ce qui est difficile à savoir, c'est la nature de ces sommes d'argent. Des sommes d'argent de 120 millions de dollars ont été consacrées à la formation linguistique aux immigrants. Toutefois, si j'ai bien compris, ce n'est pas nécessairement une formation linguistique consacrée aux communautés de langue officielle, mais plutôt une formation linguistique générale pour les immigrants; en anglais, pour les provinces à l'extérieur du Québec et en français au Québec.

Les détails n'ont pas été établis encore. Avec ces sommes d'argent de 120 millions de dollars, le montant total de la feuille de route a été établi comme s'il y avait eu un total de 1 milliard de dollars à 124 milliards de dollars. J'ai toutefois une certaine difficulté à considérer ce montant de 120 millions de dollars en tant que contribution à la dualité linguistique ou aux communautés. Si c'est pour enseigner l'anglais à un immigrant qui parle pendjabi à Vancouver, c'est excellent, mais je ne sais pas si c'est vraiment relié à la dualité linguistique, à la croissance ou à la défense de la vitalité des communautés de langue officielle en situation minoritaire.

Je ne critique pas l'idée que ce soit important que les immigrants reçoivent une formation linguistique accrue en arrivant au Canada, mais je pense qu'il faut faire une distinction entre cette formation et l'appui d'un programme qui a été conçu comme un appui à la dualité linguistique et aux communautés de langue officielle en situation minoritaire.

La sénatrice Tardif : C'est certainement une question que je vais poser au ministre lorsqu'il comparaitra devant notre comité parce que, si je comprends bien, ces sommes d'argent de 122 millions de dollars finançaient un programme existant. Il ne s'agit donc pas de nouvelles sommes d'argent.

M. Fraser : C'est ma compréhension aussi.

Senator Tardif: This program was already in existence and it was added to the Roadmap, as a result of which the total funding invested in the Roadmap is \$120 million less because we are not doing certain things that we could have done if we had invested that \$120 million elsewhere.

Mr. Fraser: Indeed, if you subtract those \$120-million amounts, you will see a budget reduction of approximately 9.5 per cent instead of an increase.

Senator Tardif: If my understanding is correct, those amounts could be used to learn either English or French. In a province such as Alberta, for example, a newcomer would probably be registered for English courses, and that funding would be used for all the provinces, except Quebec, where French would be taught to the anglophone majority. Is my understanding correct?

Mr. Fraser: That is how I understand it, but Mr. Giguère has taken a closer look at this.

Sylvain Giguère, Assistant Commissioner, Policy and Communications Branch, Office of the Commissioner of Official Languages: We do not know exactly how this will work because we were told that the eligibility criteria would not be known until September.

Will previously existing programs be maintained in full? Will the official language minority communities be favoured? We do not know. We will have to wait to see what criteria are applied in order to determine who will benefit from that funding.

Senator Tardif: A number of orders have been issued concerning the changes to immigration; I believe there are about 30 of them.

Have you had a chance to look at those orders issued by the Privy Council Office? Have you also assessed their impact on Citizenship and Immigration Canada's ability to achieve its official language objectives?

Mr. Fraser: The decision I am most familiar with concerns the takeover of the Provincial Nominee Program, in which the role of the provinces has been transferred to Ottawa to be replaced by a program focusing on the immigration of business people.

Premier Selinger of Manitoba, in particular, has complained about that decision because Manitoba has been working hand in hand with Citizenship and Immigration Canada and the Société franco-manitobaine for many years to increase francophone immigration. Since the decision, however, there has been a decline in immigration to Manitoba for the first time in many years.

La sénatrice Tardif : Ce programme existait déjà et on l'a ajouté à la feuille de route, ce qui fait que le total des sommes d'argent investies dans la feuille de route est de 120 millions de dollars de moins parce qu'on ne fait pas certaines choses qu'on aurait pu faire si on avait investi ces sommes d'argent de 120 millions de dollars ailleurs.

M. Fraser : Effectivement, si on enlève ces sommes de 120 millions de dollars, on verrait, au lieu d'une augmentation du budget de la feuille de route, une compression budgétaire d'environ 9,5 p. 100.

La sénatrice Tardif : Si je comprends bien, ces sommes d'argent pourraient être utilisées pour apprendre soit l'anglais ou le français. Par exemple, dans une province telle l'Alberta, un nouvel arrivant serait probablement inscrit à des cours d'anglais et ces sommes seraient utilisées pour l'ensemble des provinces, sauf au Québec où on enseignerait le français à la minorité anglophone. Ai-je bien compris?

M. Fraser : C'est ma compréhension, mais M. Giguère a regardé cela de plus près.

Sylvain Giguère, commissaire adjoint, Direction générale des politiques et des communications, Commissariat aux langues officielles : On ne sait pas exactement comment cela va fonctionner parce qu'on nous a dit que cela irait au mois de septembre avant de connaître les critères d'admissibilité.

Est-ce que les programmes qui existaient déjà seront maintenus intégralement? Est-ce qu'on va favoriser les communautés de langues officielles en situation minoritaire? Actuellement, on ne le sait pas. Il faut attendre de savoir quels critères seront appliqués pour savoir qui pourra bénéficier de ces sommes d'argent.

La sénatrice Tardif : Plusieurs décrets visent les changements apportés à l'immigration; je pense qu'il y en a une trentaine.

Avez-vous eu la chance d'examiner ces décrets adoptés par le Bureau du Conseil privé? Aussi, avez-vous pu évaluer leurs effets sur la capacité de Citoyenneté et Immigration Canada à réaliser ses objectifs en matière de langues officielles?

M. Fraser : La décision avec laquelle je suis le plus familier concerne la récupération du programme de nominations provinciales où le rôle des provinces a été transféré à Ottawa pour être remplacé par un programme qui souligne l'immigration des gens d'affaires.

Au Manitoba en particulier, le premier ministre Selinger s'est plaint de cette décision parce que, depuis plusieurs années, le Manitoba travaille main dans la main avec Citoyenneté et Immigration Canada et la Société franco-manitobaine pour accroître l'immigration francophone. Mais depuis cette décision, il y a eu, pour la première fois depuis plusieurs années, un décroissement de l'immigration au Manitoba.

I often think that the cooperation between the federal government, Manitoba and the Franco-Manitoban community has been a model. I frequently mention that in the other provinces, and I think it is unfortunate that it cannot continue in the same way, as was the case for many years.

Senator Fortin-Duplessis: Like my colleagues, I want to congratulate you on your reappointment. That is undoubtedly because you have done an outstanding job. I wish you all the luck in the world.

Mr. Fraser: Thank you very much.

Senator Fortin-Duplessis: I noted an interesting statistic in your annual report. You said this: 70 per cent of English Canadians wish they were more proficient in French, and 90 per cent of French Canadians think that learning English is valuable if you want to travel, get a better job or explore other cultures.

It seems to me that there is a strong desire among Canadians to learn both official languages. Would you say that interest is growing?

Mr. Fraser: In the long term, I would certainly say that it has grown since the Official Languages Act was introduced. At the time, in the 1960s and early 1970s, there was strong opposition to the idea of linguistic duality as a Canadian value. A majority supported the Official Languages Act, but it was more 60-40, and the numbers were reversed in parts of the country.

I think we can see enormous progress. For example, it is now understood that you must be proficient in both official languages to become the leader of a political party. That is true for all parties, and there is not even any debate about that.

However, it is another matter to say that this latent desire is always transformed into a personal will to take second-language courses, but I believe we have reached a point where the level of passive bilingualism is much higher than in the past. In fact, there are a lot more Canadians who appreciate hearing and listening to French in public places or at public ceremonies and who understand it, even though, according to the census, they say they cannot carry on a conversation. At least they understand.

Those who cannot understand French feel that the use of French at official public ceremonies is part of Canada's identity, and that constitutes a change in attitude.

Senator Fortin-Duplessis: The provinces and territories are responsible for education under the division of powers. We therefore see different teaching models being established to promote second-language learning across the country. Would you say that the present school system enables young Canadian children to become bilingual?

Souvent, je pense que l'exemple de la collaboration entre le fédéral, le Manitoba et la communauté franco-manitobaine a été un modèle. Je le mentionne d'ailleurs fréquemment dans d'autres provinces et je pense que c'est regrettable que cela n'ait pu continuer de la même façon, comme cela avait été le cas pendant plusieurs années.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Tout comme mes collègues, je tiens à vous féliciter encore une fois parce que vous avez été nommé à nouveau. C'est sûrement parce que vous avez fait un travail extraordinaire. Je vous souhaite toute la chance du monde.

M. Fraser : Merci beaucoup.

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'ai relevé une statistique intéressante dans votre rapport annuel. Vous avez dit ceci : Parmi les anglophones, 70 p. 100 souhaiteraient mieux parler l'autre langue officielle du pays et du côté francophone, c'était 90 p. 100 qui trouvaient qu'il était très avantageux d'apprendre l'anglais, soit pour voyager, obtenir un meilleur emploi ou explorer d'autres cultures.

Au sein de la population canadienne, il me semble y avoir un fort désir d'apprendre les deux langues officielles. Diriez-vous que cet intérêt est en croissance?

M. Fraser : À long terme, depuis l'introduction de la Loi sur les langues officielles, je dirais certainement oui. À l'époque, pendant les années 1960 et au début des années 1970, il y avait une forte opposition à l'idée de la dualité linguistique comme valeur canadienne. Une majorité appuyait la Loi sur les langues officielles, mais c'était plutôt 60-40 et il y avait des parties du pays où c'était plutôt le contraire.

Je pense qu'on peut constater des progrès énormes. Par exemple, il est maintenant acquis que, pour devenir un chef de parti politique, il faut maîtriser les deux langues officielles. C'est pour tous les partis et il n'y a même pas de débat concernant cela.

De là à dire que ce désir latent se traduit toujours dans une volonté personnelle de suivre des cours de langue seconde, c'est autre chose. Mais je crois qu'on en est au point où le niveau de bilinguisme passif est beaucoup plus élevé que par le passé. En fait, il y a beaucoup plus de Canadiens qui apprécient d'entendre, d'écouter le français dans un lieu public ou lors d'une cérémonie publique, qui comprennent, même si au recensement ils diront qu'ils ne peuvent pas soutenir une conversation. Au moins ils comprennent.

Et pour ceux qui ne comprennent pas le français, ils sentent que la présence du français lors des cérémonies officielles publiques fait partie de l'identité canadienne. Et cela, c'est une transformation d'attitude.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Les provinces et les territoires sont responsables de l'éducation en vertu du partage des compétences. On peut donc voir l'instauration de différents modèles d'enseignement visant à favoriser l'apprentissage d'une langue seconde partout au pays. Diriez-vous que le système scolaire actuel permet aux petits enfants canadiens de devenir bilingues?

Mr. Fraser: I cannot say that because French-language learning is not compulsory west of Ontario. East of Ontario, there is a compulsory aspect to learning the other official language. There are differences in terms of the year in which it starts and ends, but it is optional in Western Canada.

That does not mean that is not the case, in the sense that, based on my experience across the country, I have come to the conclusion that the best immersion system is in Edmonton. For example, we see that immersion is growing in British Columbia. There is considerable interest in second-language learning, but there are inequalities.

At the very start of my term, a member from the West asked to meet with me and I was somewhat apprehensive about being criticized by that person. To my great surprise, he asked me, “How is it that a young girl from a small town in my province does not have access to the same quality of French-language learning as another girl living in a larger city in the province?”

It occurred to me that, if that kind of serious criticism of official language policy was coming from members from Western Canada, it was a sign that we had made enormous progress. However, there is indeed unequal access to high quality training. There is also a shortage of teachers, and we are reaching a stage where it is a challenge to recruit teachers to replace the ones who are retiring. Furthermore, recruitment is often a challenge for immersion schools in small towns and municipalities.

I have heard some stories that are quite similar to the plot of the film *La Grande séduction*. People are trying to attract immersion teachers to small, quite remote municipalities. Universal access is a problem.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you, Mr. Fraser.

Senator McIntyre: Mr. Commissioner, we all acknowledge your attachment to Canada’s language policies and your wish to create more second-language learning opportunities for Canadians. Unless I am mistaken, you made that a central theme in your 2011-2012 annual report.

I have two questions for you. The first concerns immigration and the second language policies and second-language learning. As you know, we increasingly seem to be promoting economic immigration and the hiring of skilled workers.

Mr. Fraser: Yes, indeed.

Senator McIntyre: In your opinion, could an excessive emphasis on economic immigration have a negative impact on the objectives the government has set for itself, particularly with respect to francophone immigration?

M. Fraser : Je ne peux pas dire cela parce que l’apprentissage obligatoire du français n’existe pas à l’ouest de l’Ontario. À l’est de l’Ontario, il y a un élément obligatoire de l’apprentissage de l’autre langue officielle. Il y a des différences en termes de quelle année cela commence et de quelle année cela finit. Mais dans l’Ouest canadien, c’est facultatif.

Cela ne veut pas dire que cela n’existe pas, dans le sens que d’après mon expérience à travers le pays, je suis arrivé à la conclusion que le meilleur système d’immersion est à Edmonton. Par exemple, on voit qu’il y a une croissance de l’immersion en Colombie-Britannique. L’intérêt pour l’apprentissage de la langue seconde est fort, mais il y a des inégalités.

Au tout début de mon mandat, un député de l’Ouest avait demandé à me rencontrer et j’avais certaines appréhensions au sujet de la critique de cette personne. À ma grande surprise, la personne m’a demandé : « Comment se fait-il qu’une jeune fille d’une petite ville dans ma province n’a pas accès à la même qualité d’apprentissage du français qu’une autre petite fille qui vit dans une plus grosse ville de la province? »

Je me suis dit que si cette grande critique de la politique des langues officielles vient des députés de l’Ouest, c’est signe qu’on a fait énormément de progrès. Mais effectivement, il y a une inégalité d’accès à une formation de qualité. Il y a aussi une pénurie d’enseignants. Et on en arrive à une étape où c’est un défi de recruter des enseignants pour remplacer ceux qui partent à la retraite. Le recrutement est souvent aussi un défi pour les écoles d’immersion dans les petites villes ou les petites municipalités.

J’ai entendu des histoires quasiment semblables à celle du film *La Grande séduction*. On tente d’attirer des professeurs d’immersion pour de petites municipalités assez éloignées. La question de l’accès universel est problématique.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur le commissaire Fraser, je vous remercie.

Le sénateur McIntyre : Monsieur le commissaire, sachez que nous reconnaissons tous votre attachement aux politiques linguistiques du Canada et votre volonté d’accroître les occasions d’apprentissage dans la langue seconde auprès des Canadiens. D’ailleurs, si je ne m’abuse, vous en faites un thème central dans votre dernier rapport annuel de 2011-2012.

J’aurai deux questions à poser. La première porte sur l’immigration et la deuxième sur les politiques linguistiques et l’apprentissage d’une langue seconde. Comme vous le savez, on semble de plus en plus favoriser l’immigration économique et l’embauche de travailleurs qualifiés.

M. Fraser : Oui, effectivement.

Le sénateur McIntyre : Selon vous, est-ce qu’une trop grande insistance sur l’immigration économique pourrait avoir des effets négatifs sur les objectifs que le gouvernement s’est fixé, particulièrement à l’égard de l’immigration francophone?

Mr. Fraser: That is the fear I have heard expressed by people in Manitoba, who have witnessed the transfer of responsibility for provincial nominations under that program. I believe they are not necessarily contradictory. I always come back to Manitoba because I consider it a success story in this area.

There is a restaurant on the Louis-Riel Bridge between Winnipeg and Saint-Boniface. The lease expired and was renewed by the owners of the Chez Sophie restaurant. I mentioned the hypothetical story of a Belgian restaurant operator because the owner of Chez Sophie is a restaurateur who comes from Alsace and who was attracted by the Destination Canada program. He arrived eight years ago and managed to win the contract to manage the restaurant, which is in a key position as a meeting place between Winnipeg and Saint-Boniface.

I do not believe that one program will necessarily say that it cannot achieve the objectives of another, but support is needed for the Destination Canada program. Canada went and recruited business people who wanted to settle here and operate a business in a particular field, particularly given the economic circumstances in Europe.

I saw a television news story on a recruitment campaign in France in which companies managed to obtain very highly skilled high tech labour. So it is possible to achieve both objectives at the same time.

Senator McIntyre: My second question concerns language policies. As you know, the federal, provincial and territorial governments have jointly supported official language learning since 1970. As education is a provincial and territorial jurisdiction under the Constitution, the provinces and territories have established different teaching models to promote second-language learning.

Are you satisfied with the approach adopted by the various levels of government? Are there any provinces or territories that are performing better than others in this area?

For example, if we look at changes in the registration rates for French as a second language programs, better known as FSL programs, we see that those programs are very popular in certain provinces such as Prince Edward Island, British Columbia and Newfoundland and Labrador.

We also note a slight decline in enrolment in FSL programs in New Brunswick since the mid-1970s. How do you explain that drop in New Brunswick, when there is an increase in other provinces such as Prince Edward Island?

Mr. Fraser: My explanation is that a change was made in the immersion program a few years ago. Early immersion was abolished and immersion was not introduced until grade 5, and

M. Fraser : C'est la crainte que j'ai entendue de la part des gens du Manitoba, où, effectivement, ils ont vu le transfert de responsabilité, de nomination provinciale dans ce programme. Je crois qu'ils ne sont pas nécessairement contradictoires. Je reviens toujours à la question du Manitoba parce que j'y ai vu une histoire à succès dans ce domaine.

Il y a un restaurant sur le pont Louis-Riel qui rejoint Winnipeg et Saint-Boniface. Le contrat de location est venu à échéance a été renouvelé par les propriétaires du restaurant Chez Sophie. Je mentionne l'histoire hypothétique d'un restaurateur belge parce que le propriétaire de Chez Sophie, c'est un restaurateur qui vient d'Alsace et qui a été attiré par le programme Destination Canada. Il est arrivé il y a huit ans et il a réussi à obtenir un contrat pour gérer ce restaurant dans une position clé de rencontre entre Winnipeg et Saint-Boniface.

Je ne crois pas qu'un programme va nécessairement dire qu'on ne peut pas réussir les objectifs de l'autre. Mais cela nécessite un appui pour le programme Destination Canada. On est allés faire du recrutement de gens d'affaires qui voulaient s'installer et exploiter une entreprise dans un certain domaine, surtout avec le contexte économique en Europe.

J'ai vu un reportage à la télévision sur une campagne de recrutement en France où des compagnies ont réussi à aller chercher de la main-d'œuvre très qualifiée dans le domaine de la haute technologie. Donc c'est possible de réussir les deux objectifs en même temps.

Le sénateur McIntyre : Ma deuxième question porte sur les politiques linguistiques. Comme vous le savez, depuis 1970 les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux appuient conjointement l'apprentissage des langues officielles. Comme l'éducation relève des provinces et des territoires en vertu de la Constitution, on constate que ces derniers ont mis sur pied différents modèles d'enseignement visant à favoriser l'apprentissage de la langue seconde.

Êtes-vous satisfait de l'approche adoptée par les différents paliers de gouvernement? Y a-t-il des provinces ou territoires qui performent mieux que d'autre à cet égard?

Par exemple, si on examine l'évolution du taux d'inscription dans les programmes de français langue seconde, mieux connus sous le nom de FLS, on s'aperçoit que ces programmes sont très populaires dans certaines provinces, comme par exemple l'Île-du-Prince-Édouard, la Colombie-Britannique et Terre-Neuve-et-Labrador.

Par ailleurs, on remarque une légère baisse des inscriptions aux programmes de FLS au Nouveau-Brunswick depuis le milieu des années 1970. Comment expliquer cette baisse au Nouveau-Brunswick, alors qu'il y a une hausse dans d'autres provinces comme celle de l'Île-du-Prince-Édouard?

M. Fraser : Mon explication est qu'il y a eu, il y a quelques années, un changement au programme d'immersion. L'immersion précoce a été abolie au profit de l'introduction de l'immersion en

you cannot eliminate a few years of immersion without there being an impact on the total number of students enrolled in immersion.

I also observed this when the previous New Brunswick government conducted a study because they were very concerned about the economic decline in that province and therefore about pressure on resources. Some recommendations were made, including that early immersion be terminated, and that decision was implemented based on that concern about limited resources.

As for the increase in British Columbia in particular and Western Canada in general, it must be said that there is more demand than supply. As a result, some school boards use the first-come, first-served system. Parents therefore stand in line all night to register their children and the system operates somewhat as a lottery.

I think that is proof that there is a capacity problem. I met the father of a minister who proudly told me how he, his son, a minister of the Crown, and his son-in-law had organized shifts throughout the night so that his granddaughter could be registered. I felt mixed emotions when I heard that story. On the one hand, you can say it is admirable that Canada is such a democratic country that even a minister of the Crown has to stand in line all night so that his niece can be registered in an immersion program. On the other hand, why do you have to stand in line all night to register a child in a program that is internationally recognized as a high quality program?

I believe there has been a kind of funding cap that, year in and year out, has limited the number of students registered in immersion to 300,000 since the 1980s.

One of the reasons why there has been no increase is that parents have not managed get there early enough to stand in line all night. I do not think that organizing a division of resources in the same way as you sell Rolling Stones tickets is necessarily the best way to meet a demand as obvious as that expressed by these parents.

Senator Poirier: Congratulations, Mr. Fraser, on the extension of your term. It is very much appreciated.

My first question concerns second-language learning. In your view, what province in Canada is achieving the greatest success and why? And would it be possible for them to share their knowledge with the rest of Canada?

Mr. Fraser: I am going to give you a fairly personal answer and it concerns what the Edmonton public schools have done. Several years ago, they observed that registration was down and students were leaving the program after a number of years. Following a study that contained 12 or 14 recommendations, they analyzed the quality indicators necessary for a high quality program to function. A number of criteria emerged, including support from

cinquième année seulement et on ne peut pas éliminer quelques années d'immersion sans qu'il y ait un impact concernant le nombre total d'inscriptions d'étudiants en immersion.

J'ai aussi pu constater cela lorsque le gouvernement précédent au Nouveau-Brunswick avait procédé à une étude parce que l'on était très préoccupé par la décroissance économique au Nouveau-Brunswick, et donc une pression sur les ressources. Certaines recommandations ont été faites, incluant celle de mettre fin à l'immersion précoce et cette décision a été mise en œuvre en fonction de cette préoccupation de limitation des ressources.

Concernant l'augmentation en Colombie-Britannique en particulier et dans l'Ouest en général, il faut dire qu'il y a plus de demandes qu'il y a d'offres. Cela fait en sorte que certaines commissions scolaires utilisent le système du premier arrivé premier servi. Les parents font donc la queue toute la nuit pour inscrire leurs enfants et c'est un peu comme une loterie.

Comme indication qu'il y a un problème de capacité, je pense que c'est la preuve. J'ai rencontré le père d'un ministre qui m'avait raconté fièrement comment son fils ministre de la Couronne, lui-même et son gendre organisaient des rondes pour passer la nuit afin de faire en sorte que sa petite-fille soit inscrite. Mes sentiments étaient partagés quand j'ai entendu cette histoire. D'un côté, on peut dire que c'est admirable que le Canada soit un pays tellement démocratique que même un ministre de la Couronne doive passer la nuit pour que sa nièce soit inscrite dans un programme d'immersion; d'un autre côté, comment se fait-il qu'il faut passer la nuit pour inscrire un enfant dans un programme internationalement reconnu comme un programme de qualité?

Je crois que, depuis les années 1980, une espèce de cap sur le financement a fait en sorte que, bon an mal an, 300 000 élèves à travers le pays sont inscrits en immersion.

Une des raisons pour lesquelles il n'y a pas d'augmentation, c'est que des parents n'ont pas réussi à arriver assez tôt pour passer la nuit. D'organiser le partage des ressources de la même façon que la vente de billets des Rolling Stones, je pense que ce n'est pas nécessairement une façon recommandée pour servir une demande aussi évidente que celle exprimée par les parents.

La sénatrice Poirier : Félicitations, monsieur Fraser, pour la prolongation de la durée de votre mandat. C'est grandement apprécié.

Ma première question concerne l'apprentissage d'une langue seconde. D'après vous, quelle province au Canada réussit le mieux et pourquoi? Aussi, leur serait-il possible de partager leur savoir avec le reste du Canada?

M. Fraser : Je vais vous donner une réponse assez particulière et cela concerne ce qu'ont fait les écoles publiques d'Edmonton. Il y a plusieurs années, ils ont constaté une diminution des inscriptions et que des jeunes quittaient le programme après un certain nombre d'années. Après une étude comportant 12 ou 14 recommandations, ils ont analysé les indices de qualité nécessaires pour qu'un programme de qualité fonctionne.

school principals, educational support for teachers and parent involvement. So that, in a way, was quite an obvious set of criteria. The school board implemented them and they witnessed quite a drastic turnaround in the board's immersion programs.

That is all by way of an incidental remark. I am talking about a model for establishing a high quality system, but it is quite limited in that it involves a single school board in a province where French-language instruction is not mandatory at any level. So it requires parent involvement and there is absolutely no obligation.

I would mention another province that I believe has the highest rate of student involvement in immersion and second-language learning: Prince Edward Island. I cannot conduct the same quality analysis in this instance because I lack the information, but every indication I have seen suggests that the province, the minority community and the school board are really engaged. There was this belief in the province that the more bilingual young people were, the greater economic asset that would be for the province. I was really impressed by the support we saw at all levels of involvement, from the premier's office to the classroom.

There is also a great deal of interest in FSL instruction in Newfoundland and Labrador. I mention these examples, but as I do not have a mandate to investigate or establish very clear comparison measures, this is somewhat anecdotal. However, these are the findings I have made based on what I have observed.

Senator Poirier: When does French-language immersion start in the school systems of those provinces? Does it generally start in grade 1?

Mr. Fraser: Yes. There are three entry points, as it were, grades 1, 3 and 5, and they differ from province to province.

Senator Poirier: Is there any country that is a leader or model for second-language learning? And if so, could Canada draw on it?

Mr. Fraser: I have always been very much impressed by the Scandinavian countries in that regard. According to the OECD studies, Finland, for example, has the highest literacy rate. It also has two official languages, and instruction in Finnish and Swedish is mandatory. English-language instruction is also introduced at various stages of the school curriculum.

Plusieurs critères sont ressortis, dont l'appui du directeur de l'école, un appui pédagogique pour l'enseignante et l'implication des parents. Il s'agissait donc de toute une série de critères assez évidents, d'une certaine façon. La commission scolaire les a mis en œuvre et on a vu de façon assez drastique le virage que les programmes d'immersion ont pris au sein cette commission scolaire.

Je mets toutefois tout cela entre parenthèses; il s'agit d'un modèle pour créer un système de qualité, mais c'est assez limité en ce sens qu'il s'agit d'une commission scolaire dans une province où l'enseignement du français n'est pas obligatoire à aucun niveau. Cela exige donc l'implication des parents et il n'y a pas du tout d'obligation.

Je mentionnerais une autre province qui a, je crois, le taux le plus élevé de participation des étudiants en immersion et en apprentissage d'une langue seconde : l'Île-du-Prince-Édouard. Je ne peux pas faire la même analyse de qualité parce que je n'ai pas les informations, mais toutes les indications que j'ai pu constater démontrent qu'il y a eu vraiment un engagement de la province, de la communauté minoritaire et de la commission scolaire. Dans la province, il y avait cette croyance que plus un grand nombre de jeunes étaient bilingues, plus c'était un atout économique pour la province. J'ai été vraiment impressionné par l'appui que l'on a vu à toutes les étapes d'engagement du bureau du premier ministre jusqu'à la salle de classe.

Il y a aussi beaucoup d'intérêt pour l'enseignement du français langue seconde à Terre-Neuve-et-Labrador. Je mentionne ces exemples, mais comme je n'ai pas le mandat de faire enquête ou d'établir très clairement des mesures de comparaison, c'est donc un peu anecdotique. Mais selon ce que j'ai observé, c'est les constatations que j'ai pu faire.

La sénatrice Poirier : Concernant ces provinces, quand l'immersion francophone commence-t-elle dans le cadre du système scolaire? De façon générale, cela commence-t-il en première année?

M. Fraser : Oui. Il y a trois points d'entrée, si on peut dire, les première, troisième et cinquième années diffèrent d'une province à l'autre.

La sénatrice Poirier : Y a-t-il un pays qui serait un leader ou un modèle quant à l'apprentissage d'une langue seconde? Et si oui, est-ce que le Canada pourrait s'en inspirer?

M. Fraser : En ce sens, j'ai toujours été très impressionné par les pays scandinaves. Selon les études de l'OCDE, c'est en Finlande, par exemple, qu'on retrouve le plus haut niveau d'alphabétisation. On y retrouve aussi deux langues officielles avec enseignement obligatoire de la langue finlandaise et de la langue suédoise. L'apprentissage de l'anglais est aussi introduit à différentes étapes du parcours scolaire.

The advantage that the Scandinavian and European countries with two official languages have is that education is a national government responsibility. It is more difficult to establish national standards for a federation like Canada, where education is a provincial jurisdiction.

I read the report on a study conducted by a master's student at Carleton University on language training in the armed forces of five countries that had two official languages: Canada, Belgium, Ireland, Finland and Switzerland. Canada was the only one of those countries that provided paid language training for officers. All those countries had linguistic obligations. All officers had to become proficient in both official languages of their country, but at their own expense. The difference was that officers in those other countries had received mandatory instruction in both official languages, as was the case for all students until the end of secondary school, which we do not have here.

Senator Champagne: You really feel like saying that the federal government does not care about bilingualism elsewhere. We have had quite some difficult times, and yet we have made a big effort to support francophone immigration by giving it another chance. In Roadmap 2013-18, the investments in the immigration sector are at least 7 times greater than under the previous initiative and 16 times greater than when the Action Plan for Official Languages was introduced in 2003.

An effort has therefore been made to facilitate an influx of immigrants who were initially francophone. I am still afraid that our francophones will be assimilated by anglophones if we do not make a major effort, such as bringing in this Bill 14, which is monstrous, in my humble opinion.

Where do you draw the line between integration and assimilation? Do we integrate people who come from another province or country into our francophone life in a place like Quebec, or do we let francophones be assimilated by the anglophone population around us? You have experienced that for many years. Do you know where the line between integration and assimilation is?

Mr. Fraser: That is a very good question. It should not be forgotten that, when we talk about recruiting francophone immigrants from outside the country, we are talking about less than 2 per cent of francophone immigrants. That is far less than the percentage that the francophone communities outside Quebec represent.

There are success stories. The one I know best, and that I have always thought was a success, is the program of a Winnipeg organization called Accueil Francophone du Manitoba, where francophones from the community welcome francophone immigrants when they arrive at the airport, take them to their place of residence, register their children at a French-language school and organize a three-year assistance program.

L'avantage des pays scandinaves et européens qui ont deux langues officielles est que l'éducation est une responsabilité du gouvernement national. Pour une fédération comme le Canada, où l'éducation est une responsabilité provinciale, c'est plus difficile d'établir des standards nationaux.

J'ai lu une étude faite par un étudiant à la maîtrise à l'Université Carleton sur la formation linguistique dans les forces armées dans cinq pays qui avaient deux langues officielles. Le Canada, la Belgique, l'Irlande, la Finlande et la Suisse. De tous les pays, le Canada était le seul pays où il y avait une formation linguistique payée pour des officiers. Tous ces pays avaient des obligations linguistiques. Il fallait que tous les officiers maîtrisent les deux langues officielles du pays, mais c'était à leurs frais. La différence est que dans ces autres pays, les officiers avaient reçu une instruction obligatoire des deux langues officielles, comme c'est le cas pour tous les étudiants jusqu'à la fin du secondaire, ce que nous n'avons pas ici.

La sénatrice Champagne : On a facilement envie de dire que le gouvernement fédéral se fout du bilinguisme ailleurs. On a eu des moments assez difficiles, pourtant on a fait des efforts importants pour appuyer l'immigration francophone en lui donnant une chance de plus. Dans la feuille de route 2013-2018, les investissements dans le secteur de l'immigration sont au moins sept fois plus élevés que lors de l'initiative précédente et 16 fois plus élevés que lors du lancement du Plan d'action pour les langues officielles en 2003.

Il y a donc eu un effort pour faciliter l'arrivée d'immigrants qui étaient francophones au départ. Je crains toujours que nos francophones soient assimilés par les anglophones si on ne fait pas des efforts importants, comme apporter ce projet de loi 14, qui est monstrueux à mon humble avis.

Où placez-vous la ligne entre intégrer et assimiler? Intégrer des gens, qui viennent d'une autre province ou d'un autre pays, à notre vie francophone dans un endroit comme le Québec ou laisser les francophones être assimilés par la portion anglophone qui nous entoure? Vous qui ne vivez que de cela depuis plusieurs années, savez-vous où se situe la ligne entre l'intégration et l'assimilation?

M. Fraser : C'est une très bonne question. Il ne faut pas oublier que quand on parle du recrutement des immigrants francophones à l'extérieur du pays, on parle de moins de deux p. 100 des immigrants francophones. C'est beaucoup moins que le pourcentage que représentent les communautés francophones à l'extérieur du Québec.

Il y a des histoires à succès. Celle que je connais le mieux et qui m'a toujours semblé être un succès est le programme d'une organisation de Winnipeg, qui s'appelle Accueil Francophone du Manitoba, où les francophones de la communauté accueillent des immigrants francophones à leur arrivée à l'aéroport, les accompagnent à leur lieu de résidence, inscrivent leurs enfants dans une école française et organisent un programme d'accompagnement qui dure trois ans.

They have understood that it is not enough just to be there on arrival, but that they also have to offer support and assistance to immigrants and refugees. The director of Accueil Francophone is herself an immigrant from Mali who came to study at the Université de Saint-Boniface. The program was created when Ibrahima Diallo was president of the Société franco-manitobaine. An immigrant from Senegal, he works at the Université de Saint-Boniface and met his wife, a Franco-Manitoban, while completing his doctorate in Paris. The program was organized by people with experience in immigration and integration into the francophone community.

Make no mistake, some of the francophone immigrants I have met in Toronto did not know that there was a francophone community or French-language resources in that city. They chose Toronto because they wanted to be in an anglophone North American city.

Others, however, thought that Canada was bilingual and equally so across the country. When I asked them what made them think that Canada was completely bilingual from sea to sea, they answered that it was the federal government's websites. Everything is in English and French. They thought that meant that both languages had equal status and that they could get the same services across the country and speak, shop, study and so on.

So let there be no mistake, you can move to Winnipeg, open a business and target the francophone community, but at some point you have to speak English if you want to do business with the city, obtain permits and function in Winnipeg. So this organization, Accueil Francophone, organizes English courses for francophone immigrants so that they can function effectively in the majority society.

I believe that, on the one hand, the consensus among the minority communities is that their future depends on their ability to become immigrant host communities, but one of the challenges is also that not all francophone immigrants want to become members of a minority community and join in the demands, struggles and history of the province's minority community.

So there is a twofold challenge: the challenge of French Canadian community to transform itself into a francophone community, and the challenge of telling immigrants from the Maghreb and African countries, "You have a place here." This is a twofold inclusion challenge.

Senator Champagne: I remember a meeting of the Assemblée des parlementaires de la francophonie in Paris in 2009. We were allowed to ask His Excellency Mr. Diouf one question, and I asked him whether anyone had thought about who would be the Grand témoin de la francophonie for the Vancouver Olympic Games. He said, "But we do not need one in Canada." I can tell you that I joined in the discussion to say that a Grand témoin de

Ils ont compris qu'il ne suffit pas d'être présent juste à l'arrivée, mais qu'il faut aussi offrir de l'accompagnement aux immigrants ou aux réfugiés. La directrice d'Accueil Francophone est elle-même une immigrante du Mali venue étudier à l'Université de Saint-Boniface. Ce programme a été créé lorsque Ibrahima Diallo était le président de la Société franco-manitobaine et qui travaille à l'Université de Saint-Boniface, lui-même immigrant du Sénégal, et qui a rencontré sa femme, une Franco-Manitobaine, alors qu'il faisait son doctorat à Paris. Ce programme a été organisé par des gens qui connaissent le phénomène de l'immigration et de l'intégration à la communauté francophone.

Il ne faut pas se leurrer. J'ai rencontré des immigrants francophones à Toronto dont certains ne savaient pas du tout qu'il y avait une communauté ou des ressources francophones à Toronto. Ils ont choisi Toronto, parce qu'ils voulaient être dans une ville nord-américaine anglophone.

D'autres, par contre, croyaient que le Canada était bilingue et d'un niveau égal à travers le pays. Quand je leur ai posé la question, à savoir qu'est-ce qui les avait porté à croire que le Canada était totalement bilingue d'un océan à l'autre? Ils m'ont répondu : ce sont les sites web du gouvernement fédéral. Tout est en anglais et en français. Il croyait que cela voulait dire que les deux langues avaient un statut égal et qu'ils pouvaient avoir les mêmes services à travers le pays, parler, magasiner, étudier et autres.

Donc il ne faut pas se leurrer, si on déménage à Winnipeg et qu'on veut ouvrir un commerce, on peut cibler la communauté francophone, mais à un moment donné, pour faire des affaires avec la ville, pour obtenir des permis, pour fonctionner à Winnipeg, il faut parler anglais. Donc, cette organisation, Accueil francophone, organise des cours d'anglais pour les immigrants francophones, pour qu'ils puissent fonctionner de façon efficace dans la société majoritaire.

Je pense que, d'un côté, il y a un consensus parmi les communautés minoritaires selon lequel leur avenir dépend de leur capacité à devenir des communautés d'accueil des immigrants; mais un défi également est que ce ne sont pas tous les immigrants francophones qui veulent devenir membre d'une communauté minoritaire et assumer les revendications, les luttes, l'histoire de la communauté minoritaire de la province.

Donc, il y a double défi : il y a le défi de la communauté canadienne française de se transformer en communauté francophone; puis il y a également le défi de dire aux immigrants qui viennent du Maghreb ou d'un pays africain « vous avez une place ici chez nous ». C'est un double défi d'inclusion.

La sénatrice Champagne : Je me souviens d'une réunion de l'Assemblée des parlementaires de la francophonie, qui a eu lieu à Paris en 2009. On avait eu le droit de poser une question à son excellence, M. Diouf, et moi je lui ai demandé s'ils avaient pensé à qui serait le Grand témoin de la francophonie pour les Jeux olympiques de Vancouver. Il a dit : « Mais, au Canada on n'en a pas besoin. » Je peux vous dire que j'ai participé à la discussion

la francophonie would be necessary in Vancouver, that we had been working with the Games organizers for two years and that you had been working there as well, and we ultimately got someone who was very well qualified. We ultimately received, as you told me, perhaps not compliments, but comments from people who were surprised about the bilingualism we were able to organize in Vancouver for the 2010 Olympic Games.

I have a brief final question. Commissioner, you probably had to offer an official reaction to this Bill 14 in Quebec. You no doubt issued an opinion. I have not seen it, and I am ashamed of that fact.

Mr. Fraser: Please do not be ashamed. My concern was first the impact of the Parti québécois' election platform and then that of Bill 14 on community institutions. I was struck by the fact that they had not taken the measures outlined in the election platform to limit access to CEGEPs. One point that I mentioned to the ministers Ms. De Courcy and Mr. Lisée is that I am very uncomfortable with the use of percentages to measure the vitality of the minority communities. I think that means that it is the size, growth rate and majority that will define minority rights and services, and I think that is inappropriate and unfair. It is not because a majority grows more quickly than the minority that the minority should lose rights and services.

Senator Champagne: Including the right to study in English for those who wish to do so.

Mr. Fraser: Yes. I raised another point. If you look at the issue of the right of military members to send their children to English-language schools in relation to the future mass of francophone students, the French language is a drop in a bucket, a total of 600 students in Quebec. And that is a temporary extension.

If you look at that from the point of view of the small schools that are scattered across Quebec and that are finding it hard to survive, the loss of 600 students is enormous for a school board. If you approach this logically by saying that this is an extension of the act, which is inconsistent with the principles of the French Language Charter, then I agree, but if you look at it from the point of view of the survival of the small schools, very important institutions for small anglophone communities, these are institutions that will suffer collateral damage as a result of a decision made based on a logical principle, as it were, to make the administration of the French Language Charter more logical.

Senator Champagne: In any case, these children of military members, who very often have to move to other provinces or countries, already have trouble getting placed in a different educational system. If they are also forced to change languages, I do not think that is the best way to turn them into people who will really be useful citizens of the province and country in future. Thank you, commissioner.

pour dire que, à Vancouver, il fallait avoir un Grand témoin de la francophonie, que nous y travaillions depuis deux ans avec les gens qui organisaient les Jeux, et que vous y aviez travaillé aussi. Et nous avons eu, en fin de compte, quelqu'un de très compétent. Et finalement, nous avons eu, vous-même l'avez dit, peut-être pas des compliments mais les gens ont été surpris du bilinguisme que l'on a pu organiser à Vancouver pour les Jeux olympiques de 2010.

J'aurais une dernière petite question. Vous avez sans doute dû, monsieur le commissaire, réagir officiellement à cette loi 14 au Québec. Vous avez sûrement dû émettre un avis; je ne l'ai pas vu, j'ai honte.

M. Fraser : Je vous en prie, n'ayez pas honte. Ma préoccupation a été l'impact, d'abord, de la politique électorale du Parti québécois et ensuite de la loi 14 sur les institutions de la communauté. J'ai été frappé par le fait que l'on n'avait pas pris les mesures qui étaient dans le programme électoral de limiter l'accès au cégep. Un élément que j'ai communiqué aux ministres, Mme De Courcy et M. Lisée, c'est que je suis très mal à l'aise avec l'utilisation des pourcentages pour mesurer la vitalité des communautés minoritaires. Je pense cela veut dire que c'est la grandeur, le taux de croissance, la majorité qui vont définir les droits et les services de la minorité, et je pense que c'est inapproprié et injuste. Ce n'est pas parce que la majorité croît plus vite que la minorité que la minorité devrait perdre des droits et services.

La sénatrice Champagne : Dont le droit d'aller étudier en anglais pour ceux qui le veulent.

M. Fraser : Oui. Il y a un autre point que j'ai soulevé. Si on regarde la question des droits des militaires d'envoyer leurs enfants dans les écoles anglophones, en termes de masse d'étudiants francophones à venir, la langue française est une goutte d'eau; c'est 600 élèves au total au Québec. Et c'est une extension temporaire.

Si on regarde cela du point de vue des petites écoles éparpillées sur le territoire du Québec, qui survivent difficilement, la perte pour une commission scolaire de 600 élèves, c'est énorme. Si on approche cela de façon cartésienne, en disant : c'est une extension à la loi, ce qui n'est pas logique selon les principes de la Charte de la langue française; je suis d'accord. Mais si on regarde cela du point de vue de la survivance des petites écoles, des institutions très importantes pour des petites communautés anglophones, ce sont des institutions qui vont souffrir de dommages collatéraux à cause d'une décision qui serait prise en vertu d'un principe cartésien, si je peux dire, de rendre plus logique l'application de la Charte de la langue française.

La sénatrice Champagne : De toute façon, ces enfants de militaires, qui doivent très souvent changer de pays ou de province, ils ont déjà la difficulté d'être placés dans un système éducatif différent; si en plus on les force à changer de langue, je ne pense pas que l'on fasse la meilleure chose qui soit pour en faire des gens qui, dans l'avenir, sauront vraiment être des éléments utiles dans la province et le pays. Merci monsieur le commissaire.

Senator De Bané: Commissioner, I would like to join with all my colleagues in telling you how pleased we are that you have agreed to serve a second term in this position as Commissioner of Official Languages, which is so important for the unity of this country.

There is a paragraph in your speech that I consider very, very important, on page 3, and I quote:

The social objectives that form the foundation of our language policy call for long-term investments. To ensure that linguistic duality continues to be perceived as a Canadian value, the government needs to take measures that will have a sustainable impact.

If I look at the province with the largest population, Ontario, which attracts 50 per cent of all immigrants who come to Canada, the vast majority come from Asia, particularly the Asia Pacific region. Fifty per cent of all immigrants go there; today it probably has the most multicultural society in the world.

How can we make new immigrants understand this Canadian value if there are no sustainable measures?

I would like to invite the Commissioner of Official Languages to think about, to suggest to us all as a group, those sustainable measures that would help us keep that challenge in mind at all times.

I come from a family of immigrants and I clearly understood, even though I was barely 10 years old, that we were coming to Canada because we could not enter the United States, but we wanted to come to North America, not to any province in particular.

How do we make these people — who in many cases do not speak any one of the Western languages, and English and French are the most prominent languages in the Western world — understand that this is a fundamental Canadian value?

We have not managed to do that since this legislation was enacted 45 years ago. I know anglophones who have learned French and who, like you, speak the French language better than me, but who learned it because the country's unity is important for them.

That reminds me of Senator Forsey of Newfoundland, who was a parishioner of the only francophone Protestant church in Ottawa. I asked him why he went to that Protestant church. He answered that he wanted to make his contribution to Canadian unity. These are Canadians who are sensitive to this issue.

I would like the Office of the Commissioner of Official Languages, with the remarkable team under its management, to consider the idea of suggesting policy ideas to us in order to anchor what is written in that paragraph and what seems to me to be so true. I am not sure these immigrants understand the

Le sénateur De Bané : Monsieur le commissaire, je voudrais m'associer à tous mes collègues pour vous dire combien nous sommes heureux que vous ayez accepté d'assumer un second mandat dans l'exercice de cette fonction si importante pour l'unité du pays qu'est celle de commissaire aux langues officielles.

Il y a un paragraphe qui me semble très, très important dans votre communication. À la page 3, et je le cite :

Les objectifs sociaux à la base de notre politique linguistique exigent des investissements à long terme pour que la dualité linguistique continue d'être perçue comme une valeur canadienne. Le gouvernement doit cibler des mesures durables.

Si je regarde la province qui démographiquement est la plus importante, l'Ontario, et qui attire 50 p. 100 de tous les immigrants qui viennent au Canada, aujourd'hui la grande majorité vient de l'Asie, particulièrement de l'Asie du pacifique. Cinquante pour cent de tous les immigrants vont là; aujourd'hui c'est sans doute la société la plus multiculturelle au monde.

Comment amener ces nouveaux immigrants à comprendre cette valeur canadienne sans mesures durables?

J'aimerais inviter le commissaire aux langues officielles à réfléchir, à nous suggérer à tous collectivement, à ces mesures durables qui nous amèneraient à garder ce défi à l'esprit tout le temps.

Je viens d'une famille d'immigrants et j'ai très bien compris, même si j'avais à peine 10 ans, qu'on venait au Canada parce qu'on ne pouvait pas entrer aux États-Unis. Mais on voulait venir en Amérique du Nord, pas dans une province en particulier.

Comment amener ces gens — qui souvent ne parlent pas une des langues occidentales, où l'anglais et le français sont les deux langues les plus importantes du monde occidental — à comprendre que c'est une valeur fondamentale canadienne?

On n'a pas réussi à le faire depuis la promulgation de cette loi il y a 45 ans. Je connais des anglophones qui ont appris le français qui, comme vous, parlent la langue française mieux que moi, mais qui l'ont fait parce que l'unité du pays est importante pour eux.

Cela me fait penser au sénateur Forsey, de Terre-Neuve, qui était un des paroissiens d'une église protestante francophone à Ottawa, la seule francophone. Je lui ai demandé pourquoi il allait à cette église protestante. Il m'a répondu qu'il voulait faire sa contribution à l'unité canadienne. Il s'agit là de Canadiens sensibles à cette question.

J'aimerais que le bureau du commissaire aux langues officielles, avec son équipe remarquable sous sa direction, réfléchisse à l'idée de nous suggérer des pistes de politique pour ancrer ce qui est écrit dans ce paragraphe et qui me semble tellement vrai. Je ne suis pas sûr que ces immigrants en comprennent l'importance. Le Canada

importance of this. Canada must be the loudspeaker for both official languages, the sounding board across the country for these two languages.

I am afraid this has not yet taken root in Ontario, the province with the largest numbers, nearly 38 per cent of the Canadian population and 50 per cent of immigrants. You and your office have the most credibility and can make us think, over the very long term, about policies that should be adopted now so that we can gradually achieve that objective.

I have seen how much Canada has changed since I became an adult. Now that I am in my twilight years, I feel that the next 40 or 50 years will produce a country so different that it will not be the one we imagined at the dawn of the 21st century.

Mr. Fraser: I do not entirely agree with you when you say that immigrants do not understand that linguistic duality is a Canadian value. Last year, I had the opportunity to meet a young woman who is now studying at university. She is an immigrant from Kenya. She arrived here at the age of seven speaking only Swahili. Her parents insisted that she take immersion courses and she did her entire education in immersion. When I met her, she told me she intended to take medicine in French at the University of Ottawa. She told me she felt that learning French made her feel more Canadian. And I have heard those remarks from many immigrants whose parents were inspired by the idea that Canada is a bilingual country and who insisted on registering their children in immersion courses and who took care to seize all the opportunities, exchange programs and all the other possibilities that exist, that are there, but that are often overlooked.

I often say that we underestimate the impact of the fact that Canada has had two consecutive female governors general who arrived in Canada as visible minority refugees — Adrienne Clarkson lived in an anglophone environment, Michaëlle Jean in a francophone environment — and who decided that they had to be competent, and to be so in the other official language, in order to really take part in the national life of this country. I do not believe it was a coincidence that Vancouver's Chinese community asked the Ambassador of France to open an Alliance française office in a Vancouver community centre after Adrienne Clarkson became Governor General.

I have never seen a relationship formally established, but I think we can see the impact. Later on, François Delattre, now Ambassador of France to Washington, told me when he was in Ottawa that one of the things that had impressed him when he was here was that French was the language of ambition. Immigrants understand that they must be ambitious in order to succeed because they do not have the family resources, contacts or

doit être le haut-parleur des deux langues officielles, qu'il soit la caisse de résonance à travers le pays de ces deux langues.

Je crains que ce ne soit pas encore enraciné en Ontario, la province numériquement la plus importante, près de 38 p. 100 de la population canadienne, 50 p. 100 des immigrants. C'est votre bureau, c'est vous qui avez la crédibilité la plus forte pour nous amener à penser à très long terme des politiques qu'il faudrait adopter maintenant afin que, graduellement, nous atteignions cet objectif.

J'ai vu, depuis mon âge d'homme, combien le Canada a changé. Maintenant que j'arrive au crépuscule de ma vie, je me dis que les 40 ou 50 prochaines années vont donner un pays tellement différent que ce ne sera pas celui que nous avons imaginé à l'aube du XXI^e siècle.

M. Fraser : Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous lorsque vous dites que les immigrants ne comprennent pas que la dualité linguistique est une valeur canadienne. L'année dernière, j'ai eu la chance de rencontrer une jeune femme qui étudie maintenant à l'université. Elle est immigrante du Kenya. Elle est arrivée ici à l'âge de sept ans ne parlant que le swahili. Ses parents ont insisté pour qu'elle suive des cours en immersion et elle a fait toute son éducation en immersion. Lorsque je l'ai rencontrée, elle m'a parlé de son intention de suivre un cours de médecine à l'Université d'Ottawa en français. Elle m'a dit qu'en apprenant le français, elle se sentait plus canadienne. Et j'ai entendu ces propos de la part de plusieurs immigrants dont les parents ont été inspirés par l'idée que le Canada était un pays bilingue et qui ont insisté pour que leurs enfants soient inscrits à un cours d'immersion et qui ont pris soin de se prévaloir de toutes les opportunités, programmes d'échange et toutes les autres possibilités qui existent, qui sont là, mais qui sont souvent méconnues.

Je dis souvent qu'on estime mal, qu'on évalue mal l'impact qu'a eu le fait que le Canada a eu deux gouverneures générales de suite qui sont arrivées au Canada en tant que réfugiées de minorité visible — Adrienne Clarkson vivait dans un milieu anglophone, Michaëlle Jean vivait dans un milieu francophone — et qui ont décidé que, pour vraiment participer dans la vie nationale du pays, elles devaient non seulement être compétentes, mais l'être dans l'autre langue officielle. Je ne crois pas à une coïncidence qu'après qu'Adrienne Clarkson soit devenue gouverneure générale que la communauté chinoise de Vancouver a demandé à l'ambassade de France d'ouvrir un bureau de l'Alliance française dans un centre communautaire à Vancouver.

Je n'ai jamais vu un lien formellement établi de cause à effet, mais je pense qu'on peut voir l'impact. Plus tard, François Delattre, maintenant ambassadeur de France à Washington, alors qu'il était à Ottawa m'avait dit qu'une des choses qui l'avait impressionné lorsqu'il était ici c'est que le français était la langue de l'ambition. Les immigrants comprennent qu'ils doivent être ambitieux pour réussir parce qu'ils n'ont pas les ressources

networks that are available to people who have been here for generations. Consequently, they often have to work harder than their neighbours and classmates in order to succeed.

Several years ago, we conducted a survey together with the Canadian Human Rights Commission on bilingualism among visible minorities. We discovered that visible minorities in Canada are more bilingual than native-born Canadian anglophones. I am convinced that is because they are people who came here and who decided that they had to be bilingual in order to succeed. That may be unfair. The paradox of Canada is that it is an officially bilingual country, but one can succeed very well in certain parts of the country as a unilingual anglophone.

I believe that a certain amount of idealism that is transmitted to immigrants is often lost by people who have been here for generations.

Senator De Bané: I agree with your analysis. As the figures cited by Senator Fortin-Duplessis suggest, even more francophones want to learn English because we live in this part of the western hemisphere, where the French language is spoken by a community that represents approximately 3 per cent of the population of North America.

As Senator Forsey told me one day, you have to learn English because you are in North America. I have to speak French because I want my country to be united.

I think there can be no doubt that we francophones must learn English because of where we live. When French students arrive in Montreal, they obviously go to McGill University, and when that caused a storm, the Ambassador of France reminded Quebecers that those students already spoke French; what they wanted was to learn English. That is a common sense view, and reality is a stubborn thing.

I agree with you that some immigrants are informed enough to realize that, if they want to keep this country united, they would do well to learn the two languages that are on the two sides of a coin: English and French.

Commissioner, you have thought about these matters and in a way have more in-depth knowledge about them than we do. Could you suggest to us ways to make every citizen understand that a coincidental personal benefit derives from the obligation to learn both languages? That is what we expect of that citizen, but that person also has to derive a benefit.

Look at everything we have put in place to try somehow to correct the unequal involvement of women in senior positions in both the public and private sectors. A lot of small things were considered, and now this has gradually become something that absolutely must be done. It must become a reality. We cannot overlook half of the human race. Women and men must be on an equal footing everywhere.

familiales, les liens de contact, les réseaux qui existent pour des gens qui sont ici depuis des générations. Donc, souvent pour réussir, il faut qu'ils travaillent plus fort que leurs voisins, leurs camarades de classe pour réussir.

Il y a plusieurs années, on a fait un sondage en collaboration avec la Commission canadienne des droits de la personne du niveau de bilinguisme chez les minorités visibles. On a découvert que les gens de minorité visible au Canada sont plus bilingues que les anglophones de souche au Canada. Je suis convaincu que c'est parce qu'il y a des gens qui sont venus ici, qui ont décidé que pour réussir, il fallait qu'ils soient bilingues. C'est peut-être injuste. Le paradoxe du Canada c'est qu'il est un pays officiellement bilingue, mais on peut très bien réussir dans certaines parties du pays en tant qu'unilingue anglophone.

Je crois qu'un certain idéalisme est transmis aux immigrants qui souvent est perdu par les gens qui sont ici depuis des générations.

Sénateur De Bané : Je souscris à votre analyse. Comme l'indiquent les données mentionnées par la sénatrice Fortin-Duplessis, il y a encore plus de francophones qui veulent apprendre l'anglais parce que nous vivons dans cette partie de l'hémisphère occidental où la langue française représente une communauté d'environ 3 p. 100 de la population de l'Amérique du Nord.

Comme me l'a un jour dit le sénateur Forsey, vous devez apprendre l'anglais parce que vous êtes en Amérique du Nord; moi je dois parler français parce que je veux l'unité de mon pays.

Je pense qu'il est indubitable que nous, les francophones, devons apprendre l'anglais à cause de l'endroit où on vit. Quand les étudiants français arrivent à Montréal, ils vont évidemment à l'Université McGill. Et lorsque cela a créé une tempête, l'ambassadeur de France a rappelé aux Québécois : ils parlent déjà français, ce qu'ils veulent, c'est apprendre l'anglais. Cela tombe sous le sens commun et la réalité est têtue.

Je suis d'accord avec vous qu'il y a des immigrants qui sont assez éclairés pour reconnaître que, s'ils veulent garder ce pays uni, ils font mieux d'apprendre les deux langues qui sont sur les deux côtés de la pièce de monnaie, soit le français et l'anglais.

Monsieur le commissaire, vous qui avez réfléchi à ces questions et les connaissez d'une façon bien plus approfondie que nous, pourriez-vous nous ouvrir des pistes qui feraient en sorte que l'obligation de chaque citoyen coïnciderait avec son bénéfice personnel s'il apprend les deux langues? C'est ce qu'on s'attend de lui, mais il faut qu'il en retire également un avantage.

Regardez tout ce qu'on a mis en place pour essayer de corriger un peu l'inégalité dans la participation des femmes aux hautes fonctions, tant dans le secteur public que dans le secteur privé. Un tas de petite chose ont été pensées. Puis, petit à petit, c'est en train de devenir une chose qu'il faut absolument faire. Il faut que ce soit une réalité. On ne peut pas oublier la moitié de la population du genre humain. Il faut que les femmes et les hommes soient au même point partout.

When I arrived in Ottawa, there were no women deputy ministers. The situation has changed.

In closing, we must succeed in making the same changes so that they become permanent and Canada becomes the loudspeaker for both official languages in Quebec and in all Canadian provinces.

Mr. Fraser: I just have a few comments. A minor correction, first of all: it is quite clear that I do not speak French better than you.

On a more serious note, I do not think that the keen interest in English that is apparent from the figures contained in our annual report, which the senator cited, are related to the fact that we live in North America. We live in a world where English has increasingly become the international language of business, research and science. We can work to ensure that French is still used in those fields in Canada and that our national languages are not swept aside and replaced by what one author has called "Globish." That would be an enormous loss.

It is important to acknowledge the progress that has been made. However, the challenge remains. In a way, immigrants are more sensitive to talk about values and identity. Canada is not the only country where immigrants decide to learn the minority language for reasons of identity.

I met a European Community official of Irish extraction. He spoke Irish at home with his wife, to the frustration of his sons. The family lived in Strasbourg, and the sons therefore spoke English and French and absolutely did not want to learn Irish. They considered it utterly unfair that their parents spoke to each other in Irish.

One of the sons returned to Dublin for work and decided that he had to learn Irish. He registered for an evening course, and it turned out that all the other students in the class were immigrants. Why? Because they wanted to identify with their new country. Many Irish believe that the Irish language is like Latin, that having compulsory Irish courses in the schools is somewhat old fashioned and that its use is only helpful for public servants. I have a counterpart in that country who plays exactly the same role as I do.

We should never underestimate immigrants' interest in identifying with the identity of their host country. People who have been here for generations sometimes abandon patriotic notions of identity for a more pragmatic view and think that they are more American. They watch American television, and their identity is often more local or provincial than national. For immigrants, who have taken an oath to become citizens, the language issue is often related to identity. Mr. Quell has also had that experience.

Lorsque je suis arrivé à Ottawa, il n'y avait aucune femme sous-ministre. La réalité a changé.

En terminant, il faudrait réussir à apporter les mêmes changements pour qu'il soit bien incrusté que le Canada soit le haut-parleur des deux langues officielles au Québec et dans toutes les provinces canadiennes.

M. Fraser : J'ai juste quelques commentaires. Petite correction, d'abord : il est évident que je ne parle pas français mieux que vous.

Sur une note plus sérieuse, je ne pense pas que l'engouement pour l'anglais qui a été démontré dans les chiffres contenus dans notre rapport annuel, que la sénatrice a cités, soient liés au fait que nous sommes en Amérique du Nord. Nous sommes dans un monde où, de plus en plus, l'anglais devient la langue internationale du commerce, de la recherche et de la science. On peut travailler pour faire en sorte que le français ne soit pas évacué de ces domaines au Canada et que les langues nationales ne disparaissent pas au profit, pour employer le terme d'un certain auteur, d'un caractère « *globish* ». Ce serait une perte énorme.

Il est important de reconnaître le progrès qui a été réalisé, toutefois le défi reste. D'une certaine façon, les immigrants sont plus sensibles à un discours de valeurs et d'identité. Il n'est pas unique au Canada que les immigrants décident, pour des raisons identitaires, d'apprendre la langue minoritaire.

J'ai rencontré un fonctionnaire de la communauté européenne qui était d'origine irlandaise. Il parlait l'irlandais à la maison avec sa femme, et à la frustration de ses fils. La famille vivait à Strasbourg, les fils parlaient donc l'anglais et le français et ne voulaient absolument pas apprendre l'irlandais. Ils trouvaient tout à fait injuste que leurs parents utilisent l'irlandais pour parler entre eux.

Un des fils est revenu à Dublin, pour le travail, et a décidé qu'il devait apprendre l'irlandais. Il s'est inscrit à un cours du soir, or il s'est avéré que tous les autres étudiants dans cette classe étaient des immigrants. Pourquoi? Parce qu'ils voulaient s'identifier à leur nouveau pays. Plusieurs Irlandais croient que l'irlandais est comme le latin, que son apprentissage obligatoire dans les écoles est quelque peu dépassé, que son usage n'est utile que pour les fonctionnaires. Dans ce pays, j'ai un homologue qui a exactement le même rôle que moi.

On ne devrait jamais sous-estimer l'intérêt des immigrants à s'identifier à l'identité du pays hôte. Les personnes qui sont ici depuis des générations abandonnent parfois le discours patriotique identitaire pour être plus pragmatique et penser qu'ils sont plutôt Américains. Ils regardent la télévision américaine, leur identité est souvent plus locale ou provinciale que nationale. Pour les immigrants qui ont dû prêter serment pour devenir citoyen, la question linguistique est souvent liée à la question identitaire. M. Quell a aussi vécu cette expérience.

Carsten Quell, Director, Policy and Research, Office of the Commissioner of Official Languages: I am originally from Germany. The moment when you take the oath as a citizen is important. I can tell you about two experiences. My wife is of British extraction and speaks very good French. At her ceremony, the French was unfortunately spoken in an almost incomprehensible manner, which she thought was very unfortunate. She said that projected a poor image of the country. In my case, the ceremony was fortunately quite the opposite.

That ceremony is a key symbolic moment for immigrants and one they will always remember. In those moments, Canada can shine by transmitting certain values, including linguistic duality.

The Chair: Thank you very much. We will now go to our second round of questions. The first question will be asked by Senator Tardif, followed by Senator Fortin-Duplessis.

Senator Tardif: I have a few questions. However, I would like to begin by clarifying a comment made by Senator Champagne.

You mentioned a significant increase in funding for immigration. You also said that funding was 7 times greater than under the previous roadmaps and 16 times more than under that of 2003. That is true because that funding includes the \$120 million allocated to language training for immigrants so that they can learn either English or French.

If you exclude that amount, the figure drops to a \$29.5-million investment in immigration, which represents approximately \$500,000 less than under the roadmap for 2008 to 2013.

Investing in language training is definitely a laudable objective, but does that help strengthen the official language minority communities? As you said, Commissioner, that is not at all the case.

My question concerns the targets set under the strategic framework for immigration. In 2003, the target of 4.4 per cent of immigrants was set for the francophone communities outside Quebec. People thought that, with a target of 4.4 per cent, they would have to be able to recruit 4.4 per cent of francophone immigrants. That target was not achieved, and an interim target of 1.8 per cent was set in 2009 for 2013.

First, do you know whether we have achieved that target, which was set in 2009? Have any new targets been set for this roadmap? Should we consult the communities to identify new targets in the event they have not been set? Lastly, there is the entire question of the 2011 Census and how that should be taken into account.

Carsten Quell, directeur, Politiques et recherche, Commissariat aux langues officielles : Je suis originaire de l'Allemagne. Le moment où l'on prête serment comme citoyen est important. Je peux parler de deux expériences. Ma femme est d'origine britannique et parle très bien le français. Lors de sa cérémonie, malheureusement, le français était articulé d'une façon presque incompréhensible, ce qu'elle trouvait très dommage. Elle disait que cela donne une mauvaise image du pays. Pour ma part, fort heureusement, la cérémonie fut tout le contraire.

Cette cérémonie est un moment clé symbolique pour un immigrant et dont il se souviendra toujours. Lors de ces moments, le Canada peut briller en transmettant certaines valeurs dont celle de la dualité linguistique.

La présidente : Merci beaucoup. Nous passons maintenant au deuxième tour de table. La première question sera posée par la sénatrice Tardif, suivie de la sénatrice Fortin-Duplessis.

La sénatrice Tardif : J'ai quelques questions. J'aimerais toutefois commencer avec une clarification au sujet d'un commentaire de la sénatrice Champagne.

Vous avez fait mention d'une augmentation financière importante par rapport à l'immigration. Vous avez également indiqué que c'était sept fois plus que les feuilles de route précédentes et 16 fois plus que celle de 2003. C'est vrai parce qu'on inclut les 120 millions de dollars consacrés à la formation linguistique des immigrants afin qu'ils puissent apprendre soit l'anglais, soit le français.

Si on retranche cette somme, le montant diminue à 29,5 millions de dollars d'investissement pour l'immigration, ce qui représente environ 500 000 \$ de moins que la feuille de route de 2008 à 2013.

Investir dans la formation linguistique est certainement un objectif louable, mais cela répond-il au renforcement des communautés de langue officielle en situation minoritaire? Comme vous l'avez dit, monsieur le commissaire, ce n'est pas du tout le cas.

Ma question concerne les cibles fixées dans le cadre stratégique pour l'immigration. En 2003, la cible de 4,4 p. 100 d'immigrants a été fixée pour les communautés francophones à l'extérieur du Québec. Les gens se disaient qu'à 4,4 p. 100, ils devraient pouvoir recruter 4,4 p. 100 d'immigrants francophones. Cette cible n'a pas été atteinte et en 2009 on a fixé une cible intermédiaire de 1,8 p. 100 pour 2013.

Premièrement, savez-vous si on a atteint cette cible qui avait été fixée en 2009? Est-ce que de nouvelles cibles ont été fixées pour cette feuille de route? Est-ce qu'on devrait consulter les communautés afin de définir de nouvelles cibles dans le cas où elles n'ont pas été fixées? Enfin, il y a aussi toute la question du recensement de 2011 et de savoir comment on en tient compte.

Mr. Fraser: I know that Manitoba thought it could achieve the targets, but there was a decline in immigration when the Provincial Nominee Program ended. However, I do not know whether those targets were met at the national level.

Mr. Quell: We are currently at a little less than 2 per cent. Consequently, the reduced target of 1.8 per cent has been more or less reached. The 4.4 per cent target has been deferred until 2023. So that is the present situation. To my knowledge, nothing in the new roadmap concerns targets.

The strategic plan to promote immigration in the francophone communities expired on March 31 of this year and a potential renewal of that strategic plan will have to contain a specific target.

Mr. Giguère: Mr. Quell has stated the response I wanted, but it is true: sometimes it is difficult to define a francophone because French is sometimes the third language of that person arriving in Canada and English the fourth. It is always difficult to state specific percentages and figures.

As for the targets, I believe it would be very important to consult the representative organizations to establish targets that represent the regions' actual needs. That aspect of the consultation is fundamentally important.

Mr. Fraser: To date, that consultation has not taken place, and some community organizations wonder where this 1.8 per cent figure comes from. They do not know how it was established.

So it is very important to consult the communities because we have to be able to recognize actual intake support when there is an increase in the number of immigrants and refugees. That support and advice must be available.

Senator Tardif: Do you believe that the memoranda of understanding signed between the provinces and the government on immigration are satisfactory? Do you think they should be reviewed?

Mr. Fraser: We are auditing MOUs in three departments, including Citizenship and Immigration Canada. A first draft has been sent to the institutions and we are awaiting responses. I am not in a position to comment in detail on that audit, which concerns this matter.

Senator Tardif: Would you be preparing a report on that, Commissioner? Is that information that you can send to the committee?

Mr. Giguère: It is a horizontal audit with three departments to determine whether they have an accountability mechanism to determine, for example, whether they follow up funding transfers. We obviously do not have the power to follow the funding; we do not have the power to go any further in the provinces to see what is done with the money. The report should be final in September 2013, and you will definitely receive a copy.

M. Fraser : Je sais que le Manitoba croyait pouvoir atteindre les cibles, mais, avec la fin du Programme de nomination provincial, il y a eu une diminution de l'immigration. Par contre, sur le plan national, je ne sais pas si on a réussi.

M. Quell : On est présentement environ à un peu moins de 2 p. 100. Donc la cible réduite de 1,8 est plus ou moins atteinte. La cible de 4,4 p. 100 a été reportée en 2023. Donc c'est la situation actuelle. À ma connaissance, rien dans la nouvelle feuille de route ne concerne les cibles.

Le plan stratégique pour favoriser l'immigration dans les communautés francophones est venu à échéance le 31 mars de cette année et un éventuel renouvellement de ce plan stratégique devra contenir une cible concrète.

M. Giguère : M. Quell a répondu ce que je voulais répondre, mais c'est vrai. Il est parfois difficile de définir un francophone parce que des fois le français est la troisième langue de cette personne qui arrive au Canada et l'anglais est la quatrième. C'est toujours délicat de mettre des pourcentages et des chiffres précis.

Pour ce qui est des cibles, je crois qu'il serait très important de consulter les organismes porte-parole pour avoir des cibles qui représentent les besoins réels des régions. Cet aspect de la consultation est primordial.

M. Fraser : Jusqu'à ce jour, cette consultation n'a pas eu lieu et certaines organisations communautaires se demandent d'où provient ce chiffre de 1,8 p. 100. Ils ne savent pas comment il a été établi.

C'est donc très important de consulter les communautés parce qu'il faut pouvoir reconnaître les véritables appuis d'accueil lorsqu'il y a une augmentation du nombre d'immigrants et de réfugiés. Il faut que cet appui d'accompagnement soit présent.

La sénatrice Tardif : Croyez-vous que les protocoles d'entente signés entre les provinces et le gouvernement pour la question de l'immigration sont satisfaisants? D'après vous, est-ce qu'ils devraient faire l'objet d'une révision?

M. Fraser : On est en train de faire une vérification des protocoles d'entente dans trois ministères, y inclus Immigration et Citoyenneté Canada. Une première ébauche a été envoyée aux institutions et on attend des réponses. Je ne suis pas en position de commenter le détail de cette vérification qui traite de cette question.

La sénatrice Tardif : Est-ce que vous en feriez rapport, monsieur le commissaire? Est-ce que c'est de l'information que vous pouvez envoyer au comité?

M. Giguère : C'est une vérification horizontale avec trois ministères pour vérifier si ces ministères ont un mécanisme de reddition de comptes, par exemple à savoir s'il y a un suivi des fonds transférés. Évidemment, on n'a pas le pouvoir de suivre les fonds on n'a pas le pouvoir d'aller plus loin dans les provinces pour voir ce qui se passe avec les sommes d'argent. Ce rapport devrait être final en septembre 2013 et vous allez certainement en recevoir une copie.

Senator Tardif: Are any language clauses included for each province, in my province of Alberta, for example? When Alberta negotiates with the federal government to take in immigrants, is there a language clause stating that, when you recruit so many immigrants, 2 per cent must be francophone immigrants?

Mr. Giguère: That was in the strategic plan.

Mr. Quell: There was to be one, but I cannot say that is the case for every MOU.

The Chair: I believe the commissioner has been quite generous with his time. May we keep you for 15 more minutes?

Mr. Fraser: Yes, of course.

Senator Tardif: On the topic of language instruction, I know that post-secondary education is a pet topic of yours.

I was disappointed by an article I read in *The Globe and Mail* this morning that stated that a program offered in French at the University of Regina was being cancelled because of budget cuts and that the university therefore could not offer those programs because there were not enough students, and that there was also a university in Ontario that had to cut back the number of courses offered in French. I forget the name of the Ontario university.

I do not know whether you have any information on that, but I know this is something to which you are attached, the entire language learning continuum, and that it is not just at elementary and secondary school, but also at the post-secondary level. I hope this is not a trend that is starting to emerge as a result of budget cuts.

Mr. Fraser: I know that a study group at the University of Regina has taken a close look at the situation. I admit that, for purely technical reasons, I was unable to read the report they wrote. I therefore cannot comment on the study report that was prepared.

As I said in my statement, one of the things that emerged from our study on post-secondary education is that there have been very few exchanges among Canadian universities.

I was quite optimistic about the pilot project developed by the Canada School of Public Service, which gave 11 universities access to learning tools. It was a pilot project that was funded by the former roadmap and was unfortunately not renewed in the present roadmap. It was a pilot project to determine whether university students considering a career in the public service could be given access to language training and have an established level of bilingualism when they entered the public service. I have always been convinced that it is more effective from a learning

La sénatrice Tardif : Est-ce qu'il y a des clauses linguistiques incluses dans chaque province qui favorisent l'immigration des francophones, par exemple dans ma province de l'Alberta? Est-ce que lorsque l'Alberta négocie avec le fédéral pour avoir des immigrants, est-ce qu'il y a une clause linguistique qui dit que si vous allez chercher tant d'immigrants, c'est 2 p. 100 d'immigrants francophones que vous devez aller chercher?

M. Giguère : C'était dans le plan stratégique.

M. Quell : Il devait y en avoir une, mais je ne peux pas affirmer que c'est le cas avec chaque protocole d'entente.

La présidente : Je pense que monsieur le commissaire a été assez généreux de son temps. Peut-on vous garder encore 15 minutes supplémentaires?

M. Fraser : Oui, bien sûr.

La sénatrice Tardif : Au sujet de l'enseignement des langues, je sais que la question de l'enseignement postsecondaire est quelque chose qui vous est très chère.

J'ai été déçue ce matin en lisant un article dans le *Globe and Mail* qui indiquait que, par exemple, à l'Université de Regina, on annulait un programme offert en français parce qu'il y avait des compressions budgétaires, donc l'université ne pouvait pas offrir ces programmes, il n'y avait pas suffisamment d'étudiants et aussi une université en Ontario qui devait réduire le nombre de cours offerts en français. J'oublie le nom de l'université en Ontario.

Je ne sais pas si vous aviez des informations par rapport à cela, mais je sais que c'est quelque chose à laquelle vous êtes attaché, toute la question du continuum pour l'apprentissage d'une langue, que ce ne soit pas uniquement à l'école élémentaire et secondaire, mais aussi au niveau postsecondaire. J'espère que ce n'est pas une tendance qui commence à se faire voir dans une situation de compression budgétaire.

M. Fraser : À l'Université de Regina, je sais qu'un groupe d'étude a examiné de près la situation. J'avoue que pour des raisons bêtement techniques, je n'ai pas pu lire le rapport qu'ils ont rédigé. Je ne peux donc pas commenter le rapport d'étude qui a été préparé.

Comme je l'ai dit dans ma déclaration, une des choses qui ressortaient de notre étude sur les études postsecondaires, c'est que dans le domaine des échanges, il y en avait très peu entre les universités canadiennes.

J'étais assez optimiste concernant le projet-pilote développé par l'École canadienne de la fonction publique qui donnait accès à des outils d'apprentissage à 11 universités. C'était un projet-pilote financé par l'ancienne feuille de route qui, malheureusement, n'a pas été renouvelé dans la feuille de route actuelle. C'était un projet-pilote pour voir si on pouvait faire en sorte que des étudiants universitaires envisageant une carrière au sein de la fonction publique puissent avoir accès à une formation linguistique avec un niveau de bilinguisme établi dès leur entrée

standpoint, and also less costly, to train a student than to train a public servant.

I thought that pilot project had a great deal of potential to enable people considering university studies in order to become federal public servants to enter the public service with BBB or CBC bilingualism levels. I do not know why that was not included in the new roadmap.

However, I believe that the federal government has a right and a duty as an employer to send the message to the universities that they have a duty to provide students with learning opportunities so that they can become bilingual. There has to be a cascade effect and the universities have to tell high school students that, if they take a tougher French course, if they do their secondary curriculum in their second language, it will be acknowledged that it is more difficult and there will be a bonus when they apply for admission to university.

In a conversation I had with a female high school student, she told me that a teacher had told them not to take the examination for immersion students but rather the core French examination because they would then have better marks and that was all the universities looked at, that is to say the figures. I do not know whether that is unfair or not; that was a few years ago.

The government must exercise its right as an employer to send a message to the universities, and the universities must acknowledge that they have a duty to prepare students for jobs in which bilingualism is becoming increasingly important.

Senator Champagne: I find it quite surprising that we are still at the point where the federal government does not require the people it hires to have quite high levels of bilingualism, when you have to speak four languages to be a “*gentil organisateur*” at Club Med. I know that; my granddaughter has just been hired for this summer.

The Chair: I would like to ask a supplementary question to that of Senator Tardif. When you talk about the federal government’s target for French-speaking immigrants outside Quebec, you say that we are achieving the 2 per cent target. I am very concerned about that because we are still ensuring that the majority will grow even faster than the minorities, are we not? We are expanding the gap?

Mr. Fraser: Indeed.

The Chair: Thank you.

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Commissioner, there are various approaches to second-language instruction: core programs and intensive programs, linguistic environments and immersion. Some parents immediately expose their children to a bilingual environment by speaking to them in both languages and even in

dans la fonction publique. J’ai toujours été convaincu qu’il était non seulement plus efficace en termes d’apprentissage, mais aussi moins cher, de former un étudiant que de former un fonctionnaire.

Ce projet-pilote, selon moi, avait beaucoup de potentiel afin de faire en sorte que des gens qui envisageaient de faire des études universitaires dans le but de devenir des fonctionnaires fédéraux pouvaient intégrer la fonction publique avec un niveau de bilinguisme BBB ou CBC. Je ne sais pas pourquoi cela n’a pas été inclus dans la nouvelle feuille de route.

Je crois toutefois que le gouvernement fédéral a le droit et le devoir, à titre d’employeur, d’envoyer un message aux universités disant que les universités ont le devoir d’offrir des occasions d’apprentissage aux étudiants afin qu’ils puissent devenir bilingues. Il faut un effet de cascade et il faut que les universités disent aux étudiants de niveau secondaire que s’ils suivent un cours de français plus difficile, s’ils font leur cours secondaire dans leur langue seconde, il sera reconnu que c’est plus difficile et il y aura une prime lorsqu’ils feront une demande pour devenir étudiant à l’université.

Lors d’une conversation avec une étudiante de niveau secondaire, elle m’a relaté qu’un professeur leur avait dit de ne pas faire l’examen pour des étudiants en immersion, mais plutôt celui de français de base, prétextant qu’ils auraient alors de bien meilleures notes et que c’est tout ce qu’examinent les universités, c’est-à-dire les chiffres. Je ne sais pas si c’est injuste ou pas, il y a de cela quelques années.

Le gouvernement doit utiliser son droit d’employeur pour envoyer un message aux universités et il faut que les universités reconnaissent qu’ils ont le devoir de préparer des étudiants à des emplois où le bilinguisme devient de plus en plus important.

La sénatrice Champagne : Je trouve assez étonnant qu’on en soit encore là, à savoir que le gouvernement fédéral n’exige pas le bilinguisme des gens qu’il engage tout de même à des niveaux assez élevés quand, pour être un gentil organisateur au Club Med, il faut parler quatre langues. Je le sais, ma petite-fille vient d’être engagée pour l’été prochain.

La présidente : J’aimerais poser une question complémentaire à celle de la sénatrice Tardif. Lorsque vous parlez de la cible du gouvernement fédéral par rapport aux immigrants d’expression française à l’extérieur du Québec, vous dites qu’on arrive à atteindre la cible de 2 p. 100. Je suis très préoccupée par cela parce qu’on est encore en train de faire en sorte que la majorité croît plus vite encore que les minorités, n’est-ce pas? On ajoute à l’écart?

M. Fraser : En effet.

La présidente : Merci.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur le commissaire, que ce soit par l’entremise des programmes de base ou des programmes intensifs, des bails linguistiques ou de l’immersion, différentes approches existent en matière d’enseignement de la langue seconde. Certains parents font baigner leurs enfants

three languages. Other parents prefer to wait until the child starts school before they do that, and still others wait until later or prefer to let their children make their own choices. Do you think that enough is being done to promote second-language instruction to Canadian parents across Canada?

Mr. Fraser: No. Promotion is a very important factor, but there has been very little promotion of that kind, apart from the advertisements occasionally placed by Canadian Parents for French.

Senator Fortin-Duplessis: I see. I find that disappointing.

Senator Poirier: Earlier we talked about New Brunswick and also about certain changes the former government made to the immersion program in the schools.

Earlier I asked whether French immersion started in grade 1 in most provinces. You said it did. I was wondering whether you had an opinion on the consequences of the changes made by New Brunswick, in view of the fact that we are an officially bilingual province.

Mr. Fraser: I am in favour of a multitude of choices for parents. I find it unfortunate that one choice has been eliminated: early immersion. As Senator Fortin-Duplessis said, there are all kinds of ways of doing it. I am not a product of immersion or bilingualism in the home. I transformed a language that I learned at home into a language I could speak by working summer jobs. That is one of the reasons why I am so much in favour of creating exchange programs, summer job programs and other opportunities for learning outside the classroom. I currently do not have any data that would serve as a basis on which I could state the consequences of those changes, except that, as Senator McIntyre said, there has been a decline in the number of immersion students. I believe that is a matter of arithmetic; if you cut out three or four hours of immersion, there will be fewer immersion students than there previously were. I cannot tell you what that means in the long term.

Senator Poirier: Perhaps it is also too soon to evaluate that.

Mr. Fraser: Yes.

The Chair: Since there are no further questions, on behalf of the members of the committee, Mr. Commissioner, I would like to offer our sincere thanks to you, Mr. Giguère and Mr. Quell for being so generous with your time and for coming to appear here and to answer the many questions from the senators.

Once again, thank you, good luck and until the next time.

Mr. Fraser: Thank you very much. It is always a pleasure.

immédiatement dans un milieu bilingue en leur parlant les deux langues ou encore même trois langues. D'autres parents préfèrent attendre que l'enfant entre à l'école pour le faire; d'autres attendent plus tard ou préfèrent encore laisser leurs enfants faire un choix. Selon vous, y a-t-il suffisamment de promotion faite auprès des parents canadiens, partout au Canada, pour valoriser l'enseignement de la langue seconde?

M. Fraser : Non. La promotion est un élément très important, mais à part les annonces faites parfois par Canadian Parents for French, il y a eu très peu de promotion de ce genre.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Bon. Cela me déçoit.

La sénatrice Poirier : Nous avons parlé tantôt du Nouveau-Brunswick et aussi de certains changements apportés par l'ancien gouvernement concernant le programme d'immersion dans les écoles.

Tantôt, j'ai posé la question à savoir si, dans la majorité des provinces, l'immersion française commençait en première année. Vous m'avez dit que oui. Je me demandais si vous aviez une opinion concernant les conséquences des changements apportés par le Nouveau-Brunswick, étant donné que nous sommes une province officiellement bilingue?

M. Fraser : Je suis pour une multitude de choix pour les parents. Je trouve cela regrettable qu'un choix ait été éliminé, c'est-à-dire l'immersion précoce. Comme la sénatrice Fortin-Duplessis l'a dit, il y a toutes sortes de façons de faire. Moi, je ne suis pas un produit de l'immersion ni du bilinguisme à la maison. J'ai transformé une langue apprise à la maison en une langue que je pouvais parler par l'entremise d'emplois d'été. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'encourage tellement la création des programmes d'échange ou des programmes d'emplois d'été ou d'autres possibilités d'apprentissage à l'extérieur des salles de classe. Je ne suis pas actuellement en possession de données qui pourraient me permettre d'affirmer les conséquences de ces changements. Sauf que, comme le disait le sénateur McIntyre, il y a eu une diminution du nombre d'étudiants en immersion. Je crois que c'est une question d'arithmétique; si on élimine trois ou quatre heures d'immersion, il y aura moins d'étudiants en immersion qu'auparavant. Ce que cela veut dire à long terme, je ne peux pas vous dire.

La sénatrice Poirier : Il est peut-être trop tôt aussi pour évaluer cela.

M. Fraser : Oui.

La présidente : Puisqu'il n'y a pas d'autres questions, au nom des membres du comité, monsieur le commissaire, j'aimerais vous remercier très sincèrement, ainsi que MM. Giguère et Quell d'avoir été si généreux de votre temps et d'être venus vous présenter ici pour répondre aux nombreuses questions des sénateurs.

Encore une fois, je vous remercie, bon succès et à la prochaine.

M. Fraser : Merci beaucoup. Cela me fait toujours plaisir.

The Chair: Honourable senators, next week the committee will continue its study on best practices for language policies and second-language learning and will hear from representatives of the Canadian Association of Immersion Teachers and of the Canadian Association of Second Language Teachers.

Thank you. The meeting is adjourned.
(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, May 6, 2013

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m. to continue its study on best practices for language policies and second-language learning.

Senator Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages. I am Senator Maria Chaput, from Manitoba, chair of the committee.

Before introducing the witnesses appearing today, I would invite the members of the committee to introduce themselves.

Senator Mockler: Hello, I am Senator Percy Mockler from New Brunswick.

Senator Poirier: Welcome. I am Senator Rose-May Poirier from New Brunswick.

Senator Fortin-Duplessis: I look forward to hearing from you. I am Senator Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec City.

Senator Dawson: Senator Dennis Dawson also from Quebec City. We are practically neighbours.

Senator Tardif: Hello, I am Senator Claudette Tardif, from Alberta.

The Chair: Thank you. Today, the committee is continuing its study on the best practices for language policies and second-language learning in the context of linguistic duality or plurality. The committee is pleased to welcome representatives of the Canadian Association of Immersion Teachers.

We are very pleased to welcome Mr. Philippe Le Dorze, President of the Canadian Association of Immersion Teachers, and Ms. Chantal Bourbonnais, Director General. Welcome to you both.

On behalf of the committee members, thank you for taking the time to join us today to share your perspective as it relates to our study and to answer our questions. The committee has asked you to give a presentation of no more than seven minutes, and senators will follow with questions. You have the floor.

La présidente : Honorables sénateurs, la semaine prochaine, le comité poursuivra son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde et entendra des représentants de l'Association canadienne des professeurs d'immersion et des représentants de l'Association canadienne des professeurs de langue seconde.

Je vous remercie. La séance est levée.
(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 6 mai 2013

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour poursuivre son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde

La sénatrice Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent des langues officielles. Je suis la sénatrice Maria Chaput, du Manitoba, présidente du comité.

Avant de présenter les témoins qui comparaissent aujourd'hui, j'invite les membres du comité à se présenter.

Le sénateur Mockler : Bonjour. Percy Mockler, sénateur du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Poirier : Je vous souhaite la bienvenue. Sénatrice Rose-May Poirier, de la province du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'ai bien hâte de vous entendre. Suzanne Fortin-Duplessis, de la ville de Québec.

Le sénateur Dawson : Sénateur Dennis Dawson de la même ville de Québec. Presque voisins.

La sénatrice Tardif : Bonjour. Claudette Tardif de la province de l'Alberta.

La présidente : Je vous remercie. Le comité poursuit aujourd'hui son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique et accueille maintenant des représentants de l'Association canadienne des professeurs d'immersion.

C'est avec grand plaisir que nous accueillons M. Philippe Le Dorze, président de l'Association canadienne des professeurs d'immersion, et Mme Chantal Bourbonnais, directrice générale. Je vous souhaite la bienvenue.

Au nom des membres du comité, je vous remercie de prendre le temps de nous présenter votre point de vue dans le cadre de notre étude et de répondre à nos questions. Le comité vous a demandé de faire une présentation d'au plus sept minutes et les sénateurs suivront avec des questions. La parole est à vous.

Philippe Le Dorze, President, Canadian Association of Immersion Teachers: Honourable senators, we are very pleased to take part in this afternoon's proceedings. We are delighted to be able to share our perspectives on learning French as a second language in Canada. I am President of the Canadian Association of Immersion Teachers and Coordinator of second language programs at the Pembina Trails School Division in Winnipeg.

I would like to begin by sharing a few facts about French immersion. What progress we have made in 45 years! With regard to learning French as a second language, approximately 350,000 young anglophone Canadians are enrolled in French immersion. Never before have there been so many Canadians able to express themselves in English and French as today, with 5.4 million Canadians able to speak both English and French, compared to just 2.8 million in 1971. That is almost double.

Learning a second language even contributes to health. Recent studies have shown that bilingual individuals are less affected by cognitive illnesses such as Alzheimer's disease.

[English]

Immersion is and will remain the best program to learn French as a second language. Students achieve a high level of competency in French and do so without affecting competency in their first language. It is therefore essential to maintain and expand access to immersion programs because demand is increasing in many areas of the country.

[Translation]

Despite immersion's popularity, much remains to be done to ensure that everyone has equal access. Immersion has proven its worth, and Canada is renowned worldwide for its immersion programs. However, each province and territory delivers its immersion programs differently. Some institutions limit the number of enrolments, while others charge extra fees to cover transportation costs. Accessibility is not guaranteed for all Canadians. The CAIT firmly believes that all students should have access to a French immersion program, regardless of where in Canada they live.

In some provinces such as British Columbia, for example, immersion is like a lottery: only the lucky ones get in. We object to this state of affairs. Every parent who chooses immersion for their children should have access to it, in both urban and rural areas.

[English]

Many school boards do not provide transportation to students enrolled in immersion programs. Transportation should be provided at no extra cost for both urban and rural students.

Philippe Le Dorze, président, Association canadienne des professeurs d'immersion : Honorables sénateurs, cela nous fait grand plaisir de participer à votre audience cet après-midi. On est très heureux de pouvoir partager avec vous notre perspective sur l'apprentissage du français langue seconde au Canada. Je suis président de l'Association canadienne des professeurs d'immersion et coordonnateur des programmes de langue seconde au conseil scolaire de Pembina Trails, à Winnipeg.

J'aimerais commencer par vous donner quelques faits sur l'immersion française. Que de progrès en 45 ans! En matière d'apprentissage de la langue seconde, environ 350 000 jeunes Canadiens anglophones sont inscrits en immersion française. Il n'y a jamais eu autant de Canadiens capables de s'exprimer en anglais et en français qu'aujourd'hui, avec 5,4 millions de Canadiens qui peuvent parler l'anglais et le français, comparativement à 2,8 millions en 1971. C'est presque le double.

Apprendre une langue seconde contribue même à la santé. Des études récentes ont démontré que le bilinguisme retarde les maladies cognitives telles que l'Alzheimer.

[Traduction]

L'immersion est et restera le programme le plus efficace pour apprendre le français langue seconde. Les élèves atteignent des niveaux élevés de compétences en français et sans que cela n'affecte leur langue maternelle. Il est donc souhaitable de maintenir et d'élargir l'accès à ces programmes, car la demande est croissante dans bien des régions.

[Français]

Malgré la popularité de l'immersion, il reste encore beaucoup à faire pour parler d'accès équitable à ce programme qui a fait ses preuves et qui fait la renommée du Canada partout dans le monde. D'une province ou territoire à l'autre, il existe de grandes différences dans la prestation des programmes d'immersion. Certaines instances limitent le nombre d'inscrits en immersion tandis que d'autres exigent des frais supplémentaires pour le transport. L'accessibilité n'est pas garantie pour tous les Canadiens. L'ACPI croit fermement que chaque enfant devrait avoir accès à un programme d'immersion partout où il se trouve au Canada.

Dans certaines provinces comme en Colombie-Britannique, l'immersion est comme une loterie : seuls les chanceux y accéderont, ce que nous déplorons. Tout parent au Canada qui choisit l'immersion pour ses enfants devrait y avoir accès, qu'il vive en milieu rural ou urbain.

[Traduction]

Beaucoup de conseils scolaires ne fournissent pas le transport scolaire aux élèves qui choisissent l'immersion. Le transport devrait être gratuit et accessible à tous, y compris les élèves provenant d'un milieu rural.

[Translation]

Lastly, the provinces and territories need to establish policies to ensure equal access to immersion, and in that regard, Manitoba sets an excellent example. Allophones have a strong interest in learning both official languages since they see it as a valuable asset in the labour market. Many studies have shown that the children of immigrants do very well in immersion programs. According to a study by Canadian Parents for French, 80 per cent of allophone parents did not receive any information about French immersion programs.

[English]

In the Roadmap for Canada's Linguistic Duality, we should be thinking of establishing goals and strategies to boost the learning of French as a second or third language for allophones.

[Translation]

Furthermore, targets should be set to increase accessibility to immersion programs for all Canadians. Immersion should also be accessible for students with learning disabilities. Our first instinct is often to keep students with learning disabilities out of immersion programs. Many people mistakenly think that immersion is for gifted students. However, research has shown that students with learning difficulties are no more at risk in an immersion classroom than they are in an English classroom. Having students start immersion in kindergarten and providing students experiencing difficulties with support measures ensure the greatest diversity within the immersion program.

However, this does not mean that access should be limited to early immersion. We also need to encourage jurisdictions to offer a variety of entry points so that everyone has access to French immersion and so that we have sufficient numbers to offer the full range of courses at the secondary level. Each parent should be informed about immersion programs and entry points, as well as the level of language proficiency associated with each option.

Offering rewarding secondary and postsecondary programs also presents certain challenges. In some cases, students leave immersion programs in high school to prepare for postsecondary studies, citing the lack of courses in certain subjects, timetable conflicts or simply a general weariness. Continuing French as a second language studies at university is therefore important to the success of immersion at the high school level.

[English]

The Canadian Association of Immersion Teachers firmly believes that universities have an important role to play in the training of young bilinguals to help the public service recruit some 5,000 bilingual employees per year needed over the next little while.

[Français]

Finalement, il faudrait que les provinces et les territoires établissent des politiques d'accès équitables à l'immersion et, à cet effet, le Manitoba est un exemple à suivre. Les allophones tiennent beaucoup à apprendre les deux langues officielles, car ils estiment que c'est un atout important pour accéder au marché du travail. Plusieurs études démontrent que les enfants d'immigrants réussissent très bien en immersion. Selon une étude de Canadian Parents for French, 80 p. 100 des parents allophones n'ont reçu aucune information sur les programmes d'immersion française.

[Traduction]

Dans la prochaine Feuille de route pour la dualité linguistique, il faudrait peut-être définir des cibles et des stratégies pour favoriser l'apprentissage du français langue seconde ou tierce pour les allophones.

[Français]

Et d'ailleurs, il serait intéressant d'y inclure des cibles pour augmenter l'accessibilité aux programmes d'immersion pour tous les Canadiens. L'immersion devrait également être accessible aux élèves présentant des difficultés d'apprentissage. Comme premier réflexe, on a souvent tendance à retirer les enfants présentant des difficultés d'apprentissage des programmes d'immersion. Beaucoup de gens pensent à tort que l'immersion est un programme pour les enfants doués. Or, les recherches ont démontré que les élèves avec des difficultés d'apprentissage ne sont pas plus à risque en immersion que les élèves de même niveau inscrits à un programme anglais. Un point d'entrée en maternelle jumelé à des appuis pour les élèves qui éprouvent de la difficulté assure la plus grande diversité au sein de l'immersion.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut se limiter à l'immersion précoce. Il faut aussi encourager les instances à offrir une gamme complète de points d'entrée pour permettre à tous d'avoir accès à l'immersion et avoir des nombres suffisants pour offrir la pleine gamme de cours au secondaire. Chaque parent devrait être renseigné au sujet des programmes d'immersion des points d'entrée de même que des niveaux de maîtrise du français que procure chaque option.

Offrir des programmes riches au secondaire et au postsecondaire pose aussi des défis. Dans certains cas, les élèves délaissent l'immersion au milieu du secondaire pour se préparer à leurs études universitaires, invoquant le manque de cours dans certains domaines, les conflits d'horaire ou juste une certaine lassitude. La poursuite de l'apprentissage du français langue seconde à l'université est donc importante pour le succès des programmes d'immersion au secondaire.

[Traduction]

L'Association canadienne des professeurs d'immersion croit fermement que les universités ont un grand rôle à jouer dans la formation de jeunes bilingues pour aider la fonction publique à recruter les quelque 5 000 employés bilingues par an qu'il lui faudra au cours des prochaines années.

[Translation]

Immersion teachers are proud to contribute to Canada's linguistic duality. Always looking to improve the quality of education, they are concerned about the shortage of bilingual teachers. Given that immersion teachers work for anglophone school boards, professional development in French for immersion teachers is not as widely available as we would like. A number of things could be done to help teachers develop their skills, such as supporting organizations like CAIT that specialize in such matters.

I would like to briefly talk about the fact that, in Canada, there are no common, national tools used by all institutions to assess bilingualism levels. This is a problem, and creating such a tool would do a great deal to help advance bilingualism among English-speaking Canadians.

Lastly, educating young Canadians through French immersion helps guarantee a bilingual future for our country, a future where recognizing the value of English and French also makes us value the other languages spoken in Canada. We believe that the federal government has a critical and important role to play in promoting immersion. At the end of our document, you will find some recommendations that we have prepared in that regard, and they read as follows: share the success of immersion programs across the country; set targets for immersion access; encourage and facilitate the creation of a national French-language skills assessment tool that is recognized and used by all provinces, governments, universities and the private sector; encourage universities to create bilingual programs in other faculties.

This would take into account all the bilingual young people graduating high school, who, when they get to university, have nothing to encourage them to choose programs that allow them to continue to learn the second language; support associations that offer professional development to second-language teachers; fund research in language acquisition, specifically for children with learning challenges and bi-literacy; increase support for linguistic and cultural exchanges for students and teachers; and strengthen accountability for funds transferred to the provinces and territories to support second-language learning.

I think I managed to say everything in seven minutes, so now I can catch my breath.

The Chair: Thank you. In any case, we each have a copy of your presentation, which we can read later. Would you like to add anything, Ms. Bourbonnais?

Chantal Bourbonnais, Executive Director, Canadian Association of Immersion Teachers: No, thank you.

Senator Fortin-Duplessis: Have you noticed that some Canadian provinces do better than others when it comes to second-language teaching, whether by immersion or other means?

Mr. Le Dorze: At what level?

[Français]

Les enseignants en immersion sont fiers de participer à la dualité linguistique du Canada. Toujours soucieux d'améliorer la qualité de l'éducation, ils sont préoccupés par la pénurie d'enseignants bilingues. Comme les enseignants d'immersion travaillent pour des conseils anglophones, l'offre de perfectionnement professionnel en français et s'adressant aux enseignants d'immersion n'est pas aussi commune que souhaité. Il existe plusieurs pistes possibles pour aider les enseignants à se perfectionner dont celle d'appuyer les organismes tels que l'ACPI qui en font une spécialité.

J'aimerais rapidement parler du fait qu'au Canada, il n'existe aucun instrument national pour l'évaluation des compétences en langue seconde qui soit utilisé par toutes les instances. Cela est problématique et en créer un aiderait énormément à faire avancer le bilinguisme chez nos populations de langue anglaise.

Finalement, l'éducation de jeunes Canadiens et Canadiennes en immersion française est garante d'un avenir bilingue pour notre pays où la valorisation du français et de l'anglais valorise aussi les autres langues parlées du Canada. Nous pensons que le gouvernement fédéral a un rôle critique et important à jouer dans cette promotion et nous avons, à la fin du document, préparé quelques recommandations à cet effet : faire connaître le succès de l'immersion au pays; fixer des cibles d'accès pour l'immersion; encourager et faciliter la création d'un outil national d'évaluation des compétences en langue seconde reconnu et utilisé par l'ensemble des provinces, du gouvernement, de l'entreprise privée, des universités; encourager les universités à créer des programmes bilingues dans d'autres facultés.

Cela tiendrait compte de tous ces jeunes bilingues qui sortent des écoles secondaires. Quand ils arrivent à l'université, il n'y a rien pour les encourager à choisir des options où ils pourraient continuer à apprendre la langue seconde; financer les organismes qui offrent du perfectionnement professionnel aux enseignants de langue; financer de la recherche sur l'acquisition des langues et plus spécifiquement l'enfance en difficulté et la bilittéracie; favoriser les échanges linguistiques et culturels entre les élèves et les enseignants et renforcer l'imputabilité pour les fonds versés aux provinces et territoires pour l'apprentissage de la langue seconde.

Je pense que j'ai réussi à tout dire en sept minutes et je vais me mettre à respirer maintenant.

La présidente : Je vous remercie. De toute façon, nous avons aussi votre présentation que l'on pourra relire à notre gré. Vous n'avez rien à ajouter, madame?

Chantal Bourbonnais, directrice générale, Association canadienne des professeurs d'immersion : Non, c'est beau.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Avez-vous constaté si certaines des provinces canadiennes sont plus performantes que d'autres au niveau de l'enseignement d'une langue seconde, que ce soit par immersion ou autre?

M. Le Dorze : À quel niveau?

Senator Fortin-Duplessis: When it comes to bottom-line results, for instance, statistics that might illustrate the success rates in each province.

Mr. Le Dorze: I think Manitoba is doing a good job, considering that it has high schools that are immersion centres. Typically, more or less across the country at the high school level, there are dual track schools, and French immersion accounts for only a very small part. In Manitoba, however, there are a few schools that are entirely immersion schools. This definitely increases the success of immersion and helps keep students in immersion programs, which is a good thing. This definitely makes the program less elitist, because it keeps all students in the program, which is very positive.

Senator Fortin-Duplessis: I am particularly concerned about what is happening in Quebec. The previous government had decided that young francophones would begin learning English in grade 2. The new government does not exactly agree with that. I would like to know what the ideal age is to begin learning a second language.

The first steps in immersion learning were taken here in Canada. While Canada is an excellent example, it is not the only country to have policies promoting languages and second-language learning. In Europe, many countries are showing that they are open to linguistic duality and are becoming welcome centres for new arrivals. They have implemented education programs to promote the learning of other languages.

Do you know if some countries in Europe are performing better than others when it comes to learning a second language?

Mr. Le Dorze: I will begin by answering the last question. It is clear that Scandinavian countries like Sweden and Finland are doing very well in second-language teaching. I think the context of Europe definitely makes it easier to learn languages in general, given that there are so many languages, and not just two. They have adopted the Common European Framework of Reference for Languages, so that everyone is on a level playing field when it comes time to describe second-language learning. The fact that this tool exists allows for a clearer discussion on language learning there. It has been studied here in Canada, and I am sure my colleague, Mr. Leclair, will discuss this later. As I said, it has been studied here in Canada, and implementing such a framework to describe our results in second-language learning would be a useful tool here in Canada, too.

In Sweden and Finland, countries that I have had the pleasure of visiting, American television programs are subtitled in Finnish or Swedish. Young children who watch television are reading at the same time. Depending on where they learn English, they have either a British accent, because their teachers learned English in England, or an American accent, from watching television.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Dans le sens du résultat au bout de la ligne, par exemple, des statistiques qui pourraient révéler le taux de réussite dans chaque province.

M. Le Dorze : Je pense que le Manitoba réussit bien du fait qu'il y a des écoles secondaires qui sont des centres d'immersion. Typiquement, un peu partout au pays, au niveau secondaire, il y a des écoles à deux voies, et l'immersion française y occupe une toute petite place. Alors qu'au Manitoba, il y a quand même quelques écoles secondaires qui sont entièrement des écoles d'immersion. Cela contribue certainement à un meilleur succès et aussi à maintenir les jeunes en immersion, ce qui est une bonne chose. Cela rend le programme certainement moins élitiste, parce que cela maintient tous les étudiants dans le programme, ce qui est très positif.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je suis préoccupée aussi surtout par ce qui se passe au Québec. Le gouvernement précédent avait mentionné que l'apprentissage de l'anglais pour les jeunes francophones commencerait en deuxième année. Le nouveau gouvernement n'est pas tout à fait d'accord avec cela. J'aimerais savoir quel est l'âge idéal pour commencer à apprendre une langue seconde.

Les premières expériences en immersion se sont faites ici, au Canada. Le Canada est un très bel exemple, mais il n'est pas le seul à avoir adopté des politiques favorisant la promotion de la langue et l'apprentissage d'une langue seconde. En Europe, de nombreux pays se montrent ouverts à la diversité linguistique et deviennent des terres d'accueil pour les nouveaux arrivants. Ils ont mis en place des systèmes d'éducation pour promouvoir l'apprentissage d'autres langues.

Êtes-vous au courant si, en Europe, des pays performant mieux que d'autres dans l'apprentissage d'une langue seconde?

M. Le Dorze : Je vais commencer par la dernière question. C'est clair que les pays nordiques tels la Suède et la Finlande réussissent très bien dans l'enseignement des langues secondes. Je pense que le contexte de l'Europe est certainement plus favorable à l'apprentissage des langues en général du fait qu'il y en a plusieurs et pas que deux. Donc, ils ont adopté le cadre européen des compétences en langue seconde afin d'être sur un pied d'égalité quand cela vient le temps de décrire l'apprentissage des langues secondes. Le fait que cet outil existe permet de parler de l'apprentissage des langues là-bas. On en a fait l'étude au Canada et je suis certain que mon collègue, M. Leclair, va en parler tout à l'heure. On en a fait l'étude au Canada et l'adoption d'un tel cadre pour décrire les performances en langue seconde serait un outil avantageux dans notre pays aussi.

En Suède et en Finlande, pays que j'ai eu le plaisir de visiter, les émissions de télévision américaines sont sous-titrées en finlandais ou en suédois. Les jeunes enfants qui regardent la télé font en même temps de la lecture. Selon l'endroit où ils apprennent l'anglais, ils ont soit un accent britannique, car souvent les enseignants ont appris l'anglais en Angleterre, ou un accent américain lorsqu'ils regardent la télévision.

Here in Canada, we should be encouraging people to use subtitles while watching television. A school principal told me that one of her students once said to her, “I know I should practice reading more, so I think I will watch more television.” That is how young people are learning English; they are reading while they watch television.

You asked about the situation in Quebec, and what is the best age to begin learning a second language. The earlier, the better. The best time would be as soon as children start school. Children are well-equipped to learn languages naturally from a very young age. We should be starting as early as possible, if our goal is to make them bilingual.

Senator Fortin-Duplessis: And with your association, you promote immersion.

Mr. Le Dorze: Yes.

Senator Fortin-Duplessis: Is it harder for young people to learn a second language? Teaching really young students at age five or six can be good, too, but how does immersion work? To my mind, immersion is when a group of young people go and stay in another province for three weeks. That is how immersion is seen in Quebec.

Mr. Le Dorze: It is somewhat like that, but at school. They go to school where they have a teacher from Quebec or France or Saint-Boniface who speaks French. The students are totally immersed in this French space. Of course, when they go home, it is not the same thing, but at school, they are in an environment where they practise speaking French so they can learn the language.

Senator Fortin-Duplessis: And do they speak French in the school yard at recess?

Mr. Le Dorze: Ideally, we want them speaking French at all times, but the reality is that, at recess, they often play in English, in their mother tongue. However, the more they learn, the more comfortable they feel speaking French while they play.

Senator Tardif: We are pleased to welcome you to our committee. I agree that a great deal of progress has been made in implementing immersion programs since 1968, when the first program was offered in Saint-Lambert, Quebec. Since then, registration in French immersion programs has gone up in every province in Canada, even in western Canada in my province of Alberta. However, you indicated — or perhaps you did not, but regardless I have noticed — that the percentage never exceeds 20 per cent. In most provinces, the percentage is about 10 per cent or sometimes less than that at 5 per cent or 6 per cent of young people and their parents since it is often the parents who make the decision of whether or not to register their children in French immersion. Why can we not get beyond that threshold of parents and children who want to become bilingual?

On aurait raison au Canada d'encourager les gens à utiliser les sous-titres en regardant la télévision. Une directrice d'école m'expliquait qu'un de ses apprenants lui disait : « Madame, je sais que je dois m'exercer davantage à lire, donc je vais regarder la télévision davantage. » C'est ainsi qu'ils apprennent l'anglais et ils font de la lecture en regardant la télé.

Vous aviez une question au sujet de la situation au Québec, à savoir quel est le meilleur âge pour commencer l'apprentissage d'une langue seconde. Le plus tôt serait le mieux. Le meilleur moment serait dès qu'ils commencent l'école. Les enfants sont équipés pour apprendre les langues naturellement dès un jeune âge. On devrait commencer le plus tôt possible si notre objectif est de rendre les gens bilingues.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Et vous, dans votre association, vous faites la promotion de l'immersion.

M. Le Dorze : Oui.

La sénatrice Fortin-Duplessis : C'est peut-être plus difficile pour les jeunes d'apprendre une langue seconde? Enseigner à des tout-petits de cinq ou six ans peut être bon aussi, mais comment faire pour l'immersion? Dans mon esprit, l'immersion, c'est un groupe de jeunes qui vont dans une autre province où ils restent trois semaines. C'est ainsi qu'on voit l'immersion au Québec.

M. Le Dorze : C'est un peu cela à l'école. Ils viennent à l'école et un professeur qui représente le Québec et la France et Saint-Boniface parle en français. Les élèves sont immergés dans cet espace en français. C'est clair que quand ils rentrent à la maison, c'est autre chose, mais à l'école, ils sont dans un milieu où on s'exerce à parler français et apprendre la langue.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Est-ce qu'ils le parlent jusque dans les cours de récréation?

M. Le Dorze : Idéalement, on voudrait qu'ils le parlent tout le temps, mais la réalité nous dit que quand ils jouent à la récréation, ils jouent en anglais, dans leur langue maternelle. Au fur et à mesure qu'ils apprennent, on sait qu'ils sont de plus en plus en mesure de jouer en français.

La sénatrice Tardif : C'est avec plaisir que nous vous recevons à notre comité. Je suis d'accord avec vous qu'il y a eu beaucoup de progrès dans la mise sur pied de programmes d'immersion depuis 1968, alors que le premier programme a été offert, à Saint-Lambert, au Québec. Depuis ce temps, on a vu une augmentation des inscriptions dans toutes les provinces du Canada et même dans l'Ouest canadien, en Alberta, ma province. Cependant, vous avez indiqué que le pourcentage — peut-être que vous ne l'avez pas indiqué, mais je constate quand même que le pourcentage ne dépasse jamais plus de 20 p. 100. Dans la majorité des provinces, le pourcentage est à peu près de 10 p. 100 et peut-être moins que 10 p. 100, 5 ou 6 p. 100 de jeunes et leurs parents, parce que c'est souvent les parents qui prennent la décision d'inscrire leurs enfants. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas dépasser ce seuil de parents et d'enfants qui sont désireux de devenir bilingues?

Mr. Le Dorze: I think that one of the difficulties encountered by immersion programs, particularly in Western Canada, is the number of teachers who are able to teach in French.

For example, in my region, there are not quite enough teachers to meet the demand. A colleague told me that, when she posted a job for a French immersion teacher, she got six applications. Had an equivalent job been posted for an English school, 50 to 75 people would have applied. Of the six applications she received for the French immersion teaching job, three of the applicants did not speak French. So, there is not much choice when it comes to making French immersion more available to students.

We should therefore be letting our French immersion students know that there are opportunities for them to become French immersion teachers if that is the career choice they want to make. That is something we should be promoting.

We must also let allophone parents who arrive in Canada know that they can register their children in French immersion. As we know, the French immersion program was created to meet the demands of parents. School divisions did not offer to create the French immersion program. Parents insisted upon it. Likely, this is still how things are done. The school divisions do not actively offer their immersion programs. They often set registration quotas. There could be more parents who want to enrol their children in French immersion, but their children are not registered. They have been put on a waiting list and end up not getting into the program.

This is a problem, and it is clearly much easier for school divisions not to create new French immersion classes. I think that some of this prevents French immersion programs in certain areas of the country from evolving.

Ms. Bourbonnais: To add to that, I would like to say that some parents who have children with learning difficulties hesitate to enrol their children in French immersion. However, research has proven that, on the contrary, a child who has problems in an immersion program will have just as many problems in an English program. When it comes right down to it, it is advantageous to the child to enrol him in French immersion because then, at least, he will know a second language.

Senator Tardif: You are right in saying that parents have always taken the initiative and demanded immersion programs for their children. However, it is a small number of parents, and people often think that French immersion is only for the elite, for a socio-demographic group that is fairly well off.

I would like to come back to the issue of training teachers. In your opinion, how many universities currently offer a French immersion education program? What success have you had with getting more universities to offer such training programs or courses for students graduating from French immersion programs?

M. Le Dorze : Je pense qu'une des difficultés que l'immersion rencontre, en particulier dans l'Ouest, c'est le nombre d'enseignants capables d'enseigner en langue seconde.

On sait que chez nous, par exemple, il n'y a pas tout à fait assez d'enseignants pour fournir à la demande. Une collègue m'expliquait que pour un poste affiché en immersion française elle recevra six candidatures. Le poste équivalent dans une école anglaise en recevra de 50 à 75. Des six candidatures obtenues pour l'immersion, trois ne parlent pas français. Alors il n'y a pas beaucoup de choix quand vient la possibilité de faire croître l'offre.

On aurait donc raison de faire valoir auprès de nos jeunes en immersion qu'il y a des possibilités pour eux de devenir enseignant de français en immersion, s'ils en font le choix de carrière. C'est un des éléments qu'on doit nourrir.

On doit aussi faire savoir à tous nos parents allophones qui arrivent au Canada qu'il est possible de faire instruire leurs enfants en immersion. Comme on le sait, l'immersion a été créée pour donner suite à des demandes de parents. Les divisions scolaires ne se sont pas offertes pour créer l'immersion, ce sont les parents qui ont défoncé les portes. Ce mécanisme est probablement resté en place. Les divisions scolaires ne font pas une offre active de leurs programmes d'immersion. Ils vont souvent continger les inscriptions. Il pourrait y avoir davantage de parents qui voudraient choisir l'immersion, mais ils ne sont pas inscrits, ils sont donc sur la liste d'attente et ils finissent par ne pas y avoir accès.

C'est problématique et c'est évidemment plus facile pour les divisions scolaires de ne pas créer de nouvelles classes d'immersion française. Alors je pense qu'il y a une partie de cela qui nuit à l'évolution de l'immersion dans certaines régions du pays.

Mme Bourbonnais : Pour compléter, j'ajouterais que certains parents qui ont des enfants avec des problèmes d'apprentissage hésitent à les mettre en immersion. Les recherches prouvent au contraire que l'enfant qui a des problèmes en immersion en aura tout autant en anglais. Et dans le fond, on lui donne un avantage s'il poursuit en immersion, parce qu'il aura au moins la connaissance d'une deuxième langue.

La sénatrice Tardif : Vous avez raison de dire que ce sont les parents qui ont toujours pris l'initiative d'exiger les programmes d'immersion pour leurs enfants. Mais c'est un petit nombre de parents, et les gens considéraient souvent l'immersion comme pour l'élite, pour un groupe sociodémographique assez avantage.

Je voudrais revenir sur la question de la formation des enseignants. Combien d'universités offrent présentement, selon vous, des programmes de formation en pédagogie en immersion? Quel succès obtenez-vous auprès des universités afin qu'un plus grand nombre d'universités offre de tels programmes de formation ou encore des cours pour les étudiants finissants en immersion?

Mr. Le Dorze: In my opinion, there are a number of universities that offer such a program. There is probably at least one in every province. A program is offered at the University of Alberta's Campus Saint-Jean and at various UBC campuses, namely, those in Kelowna and Vancouver. There are also programs offered at Simon Fraser University, Université de Saint-Boniface, the University of Regina and Western University. There are many programs. Are there enough? I do not know. I know that Université de Saint-Boniface does not have many students registered in their program. There could be more students registered in order to give schools in Manitoba more graduates who could fill positions.

I think that the situation is stable in Ontario, but it varies from one region to another. What must be done to increase the number of students who choose to go into teaching? We certainly need to enhance the public image of the profession. If you have been watching the news recently, you will know that things are not going so well in that regard. The public is demanding more and more from teachers across the country, except perhaps in Manitoba.

The perception that the profession is not valued by the existing governments does not support or ennoble the profession.

Ms. Bourbonnais: We also have to support these teachers. They are in anglophone school boards, so workshops on teaching French as a second language are not all that common. National associations, such as CAIT or AQEFLS, can provide training for these teachers who are often alone in their school with a principal who does not speak French. Educational resources are not always available.

It is therefore essential to support these teachers so that they will continue on rather than giving up after three years because they do not have the support they need and they feel alone.

Senator Dawson: I am a bit surprised. I am very pleased with the statistics that you provided with regard to the growth of bilingualism. I think that there is a Statistics Canada report that is supposed to be released this week that would show us whether the trend is continuing or whether the situation has changed.

If we break down these numbers, do you know which areas of Canada are having the most success and which areas have lower levels of participation?

You mentioned that there has been a considerable amount of growth from 1971 until now. Is this growth seen in certain locations in particular? We regularly hear about how British Columbia is having great success with its French immersion program, but are there other provinces where things are not going as well or where the same effort is not being made?

Mr. Le Dorze: In terms of percentages, approximately 11 per cent of school-aged young people in Manitoba are enrolled in an immersion program. That number is growing. There are over 21,000 students registered in French immersion.

M. Le Dorze : D'après moi, il y en a plusieurs. Il y en a probablement dans chacune des provinces. Il y a la faculté Saint-Jean, en Alberta; il y a Simon Fraser, il y a UBC aussi dans différents campus; il y a Kelowna, à Vancouver; il y a l'Université de Saint-Boniface, évidemment; il y a Regina; il y a Western University. Il y en a beaucoup. Est-ce qu'il y en a assez? Je ne sais pas. Je sais que dans le cas de l'Université de Saint-Boniface, ils n'ont pas tellement d'inscriptions. Il pourrait y en avoir plus pour permettre aux écoles du Manitoba d'avoir davantage de finissants avec lesquels ils pourraient combler les postes.

En Ontario, je pense que la situation est stable mais elle varie d'une région à l'autre. Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour augmenter le nombre d'étudiants qui choisissent la profession d'enseignant? Il faut certainement valoriser la profession. Dernièrement, si on écoute les nouvelles, on s'aperçoit que ça va plutôt mal de ce côté. On est de plus en plus exigeant envers les enseignants un peu partout au pays, sauf peut-être au Manitoba.

Le fait de s'apercevoir que la profession n'est pas valorisée par les gouvernements en place n'encourage pas, n'ennoblit pas la profession.

Mme Bourbonnais : Il faut appuyer ces enseignants aussi. Ils sont dans des conseils scolaires anglophones, donc les journées sur la pédagogie du français langue seconde n'est pas nécessairement monnaie courante. On parle d'associations nationales comme l'ACPI ou l'AQEFLS, où on peut donner de la formation à ces enseignants qui sont souvent seuls dans leur école, avec un directeur qui ne parle pas français. La ressource pédagogique n'est pas toujours disponible.

Il est donc essentiel d'appuyer ces enseignants afin qu'ils puissent poursuivre et ne pas abandonner après trois ans faute d'appui et parce qu'ils se sentent seuls dans leur coin.

Le sénateur Dawson : Je suis un peu étonné. En fait, je suis très satisfait des chiffres que vous avancez quant à la croissance du bilinguisme, mais je pense qu'il y a un rapport de Statistique Canada, qui devrait sortir cette semaine, et on pourra alors voir si la tendance se maintient ou si la situation a changé.

Si on subdivise ces chiffres, est-ce que vous savez un peu dans quel coin du Canada c'est un succès et à quel endroit on ne retrouve pas le même niveau de participation?

Vous parlez de croissance assez considérable de 1971 à aujourd'hui. Est-ce que cette croissance se voit à certains endroits en particulier? On entend régulièrement parler de la Colombie-Britannique comme étant une histoire à succès en immersion. Mais est-ce qu'il y a d'autres provinces qui sont soit à la baisse ou qui n'ont pas fait le même effort?

M. Le Dorze : En termes de pourcentage, le Manitoba va chercher à peu près 11 p. 100 des jeunes à l'école qui sont en immersion. C'est en croissance. Ça dépasse les 21 000 inscrits. Alors que la population totale des étudiants au Manitoba

While the total number of students in Manitoba is going down, the number of students in the immersion program continues to grow by 0.5 per cent to 1 per cent per year and was over 20,000 two years ago.

The number is growing. We are not going to see a jump from 11 per cent to 20 per cent from one year to the next. Parents are no longer making demands. They are happy with what the school systems are offering.

In Manitoba, there is no limit on how many students can register. The number is therefore increasing steadily, and things are going well. With regard to Western Canada, I think that the honourable senator would be in a better position to talk about the percentage of students in the immersion program in Alberta, for example.

Senator Tardif: It is 5 per cent.

Mr. Le Dorze: So, the percentage is not very high. I do not think that British Columbia has hit 10 per cent yet either. The numbers are high enough, but they are not that high in terms of percentages.

Senator Dawson: They have not been more successful than Manitoba?

Mr. Le Dorze: There are more people in French immersion because the province is four times bigger.

Senator Dawson: There are more people.

Mr. Le Dorze: In terms of percentages, I think that it is slightly less than 10 per cent.

Senator Dawson: In some of the documentation, I noticed the concept of comparative assessment between French immersion in Quebec, French immersion in Alberta and French immersion in British Columbia. Are there national standards? When the provincial education ministers meet, do they discuss this subject?

Ms. Bourbonnais: Right now, there is no national assessment tool. Every province has its own way of assessing the young people who graduate from high school.

There are no national standards, but we think that they would be good to have, much like Europe has the European framework. Europe has a framework with different levels, and so if someone has a B2 in German, Spanish, French or any other language, you know that that person can function in that language.

In Canada, there are a myriad of tests. Is Newfoundland and Labrador's level of bilingualism the same as that of Quebec or British Columbia? We do not know. Are students bilingual enough to work at Tim Hortons or to work for the public service? Right now, it is hard to say because there are no national standards.

The Council of Ministers discussed this issue and a potential common framework was presented, but no consensus was reached. Some provinces are starting to do things based on that

diminuait, l'immersion était en train de continuer à s'accroître de 0,5 p. 100 à 1 p. 100 par année pour en arriver à dépasser les 20 000 il y a deux ans.

On voit que c'est en croissance. On ne va pas aller de 11 à 20 p. 100 d'une année à l'autre. On est plus à l'époque de parents revendicateurs. Les systèmes scolaires offrent ce qu'ils offrent et les parents s'en contentent.

Au Manitoba, il n'y a pas de limite sur les inscriptions. Alors ça augmente tranquillement et ça fait son petit bonhomme de chemin. En ce qui concerne l'Ouest canadien, je pense que madame la sénatrice serait en meilleure position pour parler du pourcentage d'immersion en Alberta, par exemple.

La sénatrice Tardif : On parle de 5 p. 100.

M. Le Dorze : Alors ce n'est pas énorme. En Colombie-Britannique, en termes de pourcentage, je ne pense pas que ça atteigne 10 p. 100 non plus. Les nombres sont importants, mais en pourcentage, ils ne sont pas si importants que ça.

Le sénateur Dawson : Ils n'ont pas un plus grand succès qu'au Manitoba?

M. Le Dorze : Il y a plus de gens en immersion parce que la province est quatre fois plus grosse.

Le sénateur Dawson : Il y a plus de monde.

M. Le Dorze : En termes de pourcentage, je crois que ça serait un peu moins de 10 p. 100.

Le sénateur Dawson : J'ai vu, dans certains des documents, la notion d'évaluation comparative entre la notion d'immersion au Québec versus la notion d'immersion en Alberta versus la Colombie-Britannique. Est-ce qu'il y a des normes nationales? Lorsque les ministres de l'Éducation provinciaux se rencontrent, est-ce qu'ils discutent de ce sujet?

Mme Bourbonnais : En ce moment, il n'y a pas d'outil national d'évaluation. Alors chaque province a sa façon d'évaluer les jeunes qui sortent du secondaire.

Il n'y a pas de normes nationales et nous croyons que ce serait quelque chose d'important, tout comme celles existant en Europe, avec le cadre européen. Il y a un cadre avec des niveaux, puis quand on dit que quelqu'un est B2, que ce soit en allemand, en espagnol, en français ou dans une autre langue, on sait que cette personne est fonctionnelle dans cette langue.

Au Canada, il y a une multitude de tests. Le niveau de bilinguisme de Terre-Neuve-et-Labrador équivaut-il à celui du Québec ou celui de la Colombie-Britannique? On ne le sait pas. Est-ce un niveau de bilinguisme permettant de travailler chez Tim Horton ou bien à la fonction publique? On a de la difficulté en ce moment à le dire, car il n'y a pas de normes nationales.

Cela a été discuté au conseil des ministres où a été présenté un cadre en vue de l'adoption d'un cadre commun, mais il n'y a pas eu de consensus à ce sujet. Certaines provinces s'en inspirent, par

framework, for example, British Columbia, Ontario, Nova Scotia and Newfoundland and Labrador. They are doing things based on that framework and they are starting to talk about the same proficiency levels set out in the framework.

There is also an exam called the DELF. It is a French language diploma awarded by France that is calibrated with the framework or the six levels of the framework. This exam is becoming increasingly popular in Canada. Its popularity increases exponentially from one year to the next. There are now approximately 6,000 young people who take the DELF exam, which rates them according to the levels in the framework. Young people can then see where they stand compared to others and get an idea of their level of bilingualism. It would be a good thing for us to have.

Mr. Le Dorze: Given that French immersion is a provincial responsibility, the program varies from province to province. There are no national standards for what a French immersion program should entail. In some provinces, students can start French immersion in kindergarten, while in others they do not start until grade 1 or grade 3. Some students are taught in French 100 per cent of the time in the first few years, while others are taught in French 75 per cent or 50 per cent of the time. This varies greatly from one province to another. When we talk about French immersion, we have an idea of what it is in our minds, but it really varies depending on location. French immersion is about teaching strategies and philosophies, but the program is implemented very differently across the country.

Senator Dawson: Thank you, Madam Chair.

The Chair: I have a follow-up question to those asked by Senator Dawson. Earlier, you mentioned the total lack of support, so to speak, for teachers in immersion schools. It is rare that professional development days for teachers are held in French since these teachers are part of an anglophone school division. I assume that there is not much support for parents who have decided to have their child learn Canada's other official language either. Are there days when parents can meet and discuss difficulties? Is there anything for parents?

Mr. Le Dorze: There are organizations such as Canadian Parents for French that work to meet the needs of parents, but all communication with parents who have children in school is done only in English since most of the parents do not speak French. When it comes time for kindergarten registration, information nights are held at the schools that offer French immersion in order to promote those schools. However, I do not think that it is very common to have meetings where parents can get together to discuss the French immersion program.

exemple la Colombie-Britannique, l'Ontario, la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve-et-Labrador. Ils s'en inspirent et ils commencent à parler des mêmes niveaux de cadres.

Il y a aussi un test qui existe qui s'appelle le DELF. C'est un diplôme d'études de langue française, fait par la France et qui est calibré de pair avec ce cadre, donc avec les six niveaux du cadre et ce test devient de plus en plus populaire au Canada. Son niveau de popularité est exponentiel d'une année à l'autre. Il y a maintenant environ 6 000 jeunes qui passent le test DELF, lequel leur attribue un niveau selon le cadre. Les jeunes peuvent alors se situer par rapport aux autres et cela leur donne une idée de leur niveau de bilinguisme. Il serait donc souhaitable d'avoir cela.

M. Le Dorze : Concernant l'immersion française, étant donné que c'est une responsabilité provinciale, l'immersion française se montre sous différents visages dans différentes instances. Il n'y a pas de normes nationales sur ce que devrait être un programme d'immersion française. Il y a des points d'entrées en maternelle dans certaines provinces, d'autres c'est en première année, d'autres en troisième année. Il y en a qui ont de l'enseignement en français à 100 p. 100 les premières années, d'autres à 75 p. 100, et d'autres à 50 p. 100. Cela varie énormément d'une instance à l'autre; lorsqu'on parle d'immersion française, on pense à une chose dans notre tête, mais elle montre plusieurs visages, dépendant de l'endroit où l'on se situe. L'immersion française parle de stratégies et de philosophie d'enseignement, mais elle est mise en œuvre de façon très variée partout au pays.

Le sénateur Dawson : Merci, madame la présidente.

La présidente : J'ai une question complémentaire suivant celles du sénateur Dawson. Vous tout à l'heure avez mentionné l'appui non existant — si je puis dire — aux enseignants dans les écoles d'immersion. S'il y a des journées quelconques où les enseignants se rencontrent, c'est très rare qu'ils le fassent en français, car ils font tout de même partie d'une division anglophone. En termes d'appui aux parents, ceux qui ont choisi que leur enfant apprenne l'autre langue officielle du Canada, je présume qu'il n'y a pas tellement d'appuis pour ces parents non plus? Y a-t-il des journées où les parents peuvent se rencontrer et discuter des difficultés? Y a-t-il quelque chose?

M. Le Dorze : Il y a des organismes tel l'organisme Canadian Parents for French qui travailleront pour répondre aux besoins des parents, mais en termes de parents qui ont des enfants à l'école, la communication avec eux ne se fera qu'en anglais étant donné que, pour la plupart, ils ne parlent pas français. Lorsque nous arrivons à la saison des inscriptions à la maternelle, il y aura des soirées d'information dans les écoles qui offrent le programme d'immersion française pour faire valoir leur école. Mais de là à permettre aux parents de se rencontrer pour discuter de l'immersion française, je ne pense pas que cela se fasse beaucoup.

There may be parent committees in the schools that take care of certain issues. In that case, they would certainly talk about the school but not just about French immersion or learning French.

The Chair: As we all know, Canadian Parents for French is limited in terms of funding. They do what they can with very little.

Mr. Le Dorze: Yes.

Senator Mockler: Thank you very much, Madam Chair. I commend you on your statement. I have a question about page 5 of your document. I would like you to comment on the changes and on what should be reviewed. You said that in New Brunswick, for example, the early immersion program was eliminated despite all the studies that show that immersion does not have a negative impact on English skills. Could you elaborate on that?

Mr. Le Dorze: As you know, the immersion program was offered in grade 1 in New Brunswick. Studies were conducted under a previous government and that government decided to change the entry point. That is what happened in New Brunswick. The system was set up in such a way that all the young people who were able to succeed ended up in the French immersion program. Those who were unable to succeed were systematically sent to an English class. That is what happened in New Brunswick, and it created a two-tiered system: the French immersion system for those who could succeed and the English system for the others. The government decided to resolve this problem. Unfortunately, the way it chose to do so will not solve the problem, quite the contrary. The parents who will choose to put their child in French immersion in grade 3 are certainly not going to be those who think that their child is having difficulty in school. From the outset, this system will favour more capable young people to the detriment of those with completely normal skill levels who should be enrolled in French immersion. I think that that is what happened in New Brunswick.

When a French immersion program starts really early, there is more chance of including young people of all skill levels, and that is what we want. French immersion should not be an elitists program because that goes against our values in education. Immersion needs to be accessible to all learners, and it can be if we provide those learners with the help they need to succeed. Studies have shown that children are just as successful in immersion as they are in an English program. Not everyone knows that. People should be told and parents should be encouraged to keep their child in immersion because, in the end, the program will benefit their child.

Senator Mockler: I would like to ask a supplementary question. Based on your experience, what would you recommend that New Brunswick do?

Peut-être qu'au niveau des écoles il y aura des comités de parents qui s'occuperont de certains dossiers. Dans ce cas, ils parleront certainement de l'école, mais pas uniquement de l'immersion ou de l'apprentissage de la langue française.

La présidente : L'organisme Canadian Parents for French, comme on le sait tous, est aussi limitée en termes de financement. Ils font ce qu'ils peuvent, mais avec très peu.

M. Le Dorze : Oui.

Le sénateur Mockler : Merci beaucoup, madame la présidente. Vous méritez des félicitations pour votre énoncé. J'ai une question concernant la page 5 de votre document. J'aimerais avoir vos commentaires sur les changements et ce qu'on devrait réviser. Vous dites qu'au Nouveau-Brunswick, par exemple, on a éliminé l'immersion précoce malgré toutes les études qui démontrent que l'immersion n'a aucun effet négatif sur les habiletés en anglais; pourriez-vous expliquer davantage ce commentaire?

M. Le Dorze : Comme vous le savez, au Nouveau-Brunswick, l'immersion a été offerte en première année. Sous un gouvernement précédent, ils ont fait des études et ils ont décidé de changer le point d'entrée. Ce qui s'est passé au Nouveau-Brunswick, c'est que le système était fait de façon à ce que le programme d'immersion française englobait, au final, tous les jeunes capables de réussir. Les jeunes incapables de réussir étaient systématiquement renvoyés vers le volet anglophone. Ce qui s'est passé au Nouveau-Brunswick, c'est qu'on avait un système à deux vitesses : le système de l'immersion française pour tous ceux qui étaient capables et le système anglais pour les autres. Le gouvernement a décidé de résoudre ce problème. Malheureusement, la façon dont il a choisi de le faire ne réglera pas le problème, au contraire. Les parents qui choisiront l'immersion pour leurs jeunes en troisième année, ce ne seront certainement pas ceux qui penseront que leurs jeunes ont des difficultés à l'école. Alors dès le départ, cela va favoriser les jeunes qui sont capables au détriment d'une population tout à fait normale et qui devrait être représentée en immersion. Je pense que c'est ce qui s'est passé au Nouveau-Brunswick.

Quand on a un programme d'immersion française qui commence très tôt, on a beaucoup plus de chance d'avoir des jeunes de toutes les habiletés dans le programme et cela est souhaitable. Il ne faut pas que l'immersion soit un programme élitiste, car cela va à l'encontre de nos valeurs en éducation. Il faut que l'immersion soit accessible à tous nos apprenants. Et elle peut l'être lorsqu'on donne du soutien aux apprenants pour qu'ils réussissent en immersion. Les études montrent que ces jeunes vont réussir aussi bien en immersion que s'ils étaient dans un programme anglais. Ce fait n'est pas connu par tout le monde. On aurait raison de le faire savoir et d'encourager les parents à garder leur jeune en immersion, car cela finirait par être bénéfique pour leurs jeunes enfants.

Le sénateur Mockler : J'aimerais poser une question complémentaire. Que recommanderiez-vous au Nouveau-Brunswick selon votre expérience?

Mr. Le Dorze: It would be a good idea for the entry point to be as early as possible for everyone.

Senator Mockler: Okay.

We have been looking at a number of documents for a long time now, and I would like to focus on some criteria that should enhance the value of bilingualism: Canada, bilingualism and trade.

From the most recent reading I have done in preparing for this committee, I do not think that there is enough emphasis on that. You spoke about the federal government's role in particular. I would go as far as to say the role of governments in supporting the teaching and learning of the second language. You also provided a number of recommendations.

However, I noticed that not one of the nine recommendations deals specifically with finding ways to value bilingualism in Canada. Yet, that is something that we need to emphasize more.

I know that a study is going to be published in the near future. I would like to quote an excerpt from that study, but I am first going to ask you this: What should be done to inform Canadians of the advantages of being bilingual?

I quote:

The results show that language plays a key role in trade relations. In 2011, exports from Quebec, New Brunswick and francophone countries were twice as high as expected given their share of Canada's total exports.

I believe that the government has a role to play in making people aware of the advantages of bilingualism. Last weekend, I spoke to various people who had learned another language. They all told me that they had learned a second language in order to be able to do business and to earn a better salary. Languages are a work tool that expedites trade.

Have you considered this issue?

Mr. Le Dorze: Statistics Canada has done studies that clearly show that bilingual Canadians have higher salaries than unilingual Canadians, whether they are francophone or anglophone. Jim Shea, from the Quebec Community Groups Network, said that, in Quebec, unilingual anglophones have lower incomes than bilingual anglophones.

Often young Canadians learn a third language, such as Mandarin, Japanese, Korean or Spanish. These young people have already learned the country's other official language. Often young people in French immersion are the ones who learn a third language.

To respond to your first comment, our first recommendation was to value and promote official languages and the learning of these languages. That is our advertising campaign. We are well

M. Le Dorze : Ce serait bien que le point d'entrée en immersion soit le plus tôt possible pour tout le monde.

Le sénateur Mockler : D'accord.

On prend connaissance de plusieurs documents depuis longtemps et j'aimerais me pencher sur des critères qui devraient valoriser davantage le bilinguisme : le Canada, le bilinguisme et le commerce.

Je crois qu'on ne met pas assez d'emphase là-dessus, selon mes dernières lectures en préparation de ce comité. Vous parlez du rôle du gouvernement fédéral en particulier — moi, j'oserais dire « des gouvernements » — dans l'appui de l'enseignement et de l'apprentissage de la langue seconde. Vous mentionnez également des énoncés sur ce qu'on devrait faire.

Je remarque d'ailleurs que, parmi vos neuf énoncés, pas un seul énoncé ne touche spécifiquement au fait d'accorder de la valeur au bilinguisme au Canada; on devrait pourtant mettre davantage l'accent sur cela.

Je sais qu'une étude sera publiée prochainement. Je vais citer un extrait de cette étude, mais je vais vous poser la question d'abord : de quelle manière devrait-on s'y prendre pour informer la population canadienne des avantages à être bilingue?

Je cite :

Les résultats montrent que la langue joue un rôle central dans les relations commerciales. En 2011, les exportations du Québec et du Nouveau-Brunswick et des pays francophones ont été deux fois ce qu'on aurait pu supposer compte tenu de leur part des exportations canadiennes globales.

Je crois que le gouvernement a un rôle à jouer pour faire connaître les avantages du bilinguisme. La fin de semaine dernière, j'ai discuté avec différentes personnes qui ont appris une autre langue. Ils m'ont tous dit qu'ils avaient appris une langue seconde pour faire du commerce, pour transiger et pour avoir de meilleurs salaires. Les langues sont un instrument de travail pour accélérer le commerce.

Vous êtes-vous penchés sur cette question?

M. Le Dorze : Statistique Canada a fait des études qui démontrent clairement que les Canadiens bilingues ont des revenus supérieurs aux Canadiens unilingues, qu'ils soient francophones ou anglophones. Monsieur Jim Shea, du Regroupement Québec Network, dit que les anglophones unilingues au Québec ont des revenus inférieurs aux anglophones bilingues.

Souvent, les jeunes Canadiens qui apprennent une troisième langue — soit le mandarin, le japonais, le coréen ou l'espagnol — sont des jeunes qui ont déjà appris l'autre langue officielle du pays. Souvent, les jeunes en immersion sont ceux qui apprennent cette troisième langue.

Pour répondre à votre premier commentaire, notre première recommandation dit bien de valoriser et promouvoir les langues officielles et l'apprentissage de ces langues. C'est notre campagne

aware that it is important for everyone, the federal government in particular, to identify themselves as being bilingual, to be proud of it and to let people know that. This encourages young learners, and it encourages school boards to offer such programs.

With regard to trade, it would be beneficial for university business schools to incorporate intercultural and language components into their programs in order to develop their learners' abilities to communicate with other cultures in their language. We support that 100 per cent. It is good for trade. It is good for Canada.

Ms. Bourbonnais: Our first recommendation involved valuing and promoting official languages. That is what we meant by that recommendation, to promote all the advantages of being bilingual, whether it is for the purpose of travel or trade. Our first recommendation centred on valuing and promoting official languages.

Senator Mockler: So we agree.

Ms. Bourbonnais: Yes.

Senator Mockler: I would like to make a comment. Perhaps you should add to your recommendations that, for Canada, this means being bilingual or trilingual. There is clear evidence to show that bilingual people earn more money.

Senator Poirier: Thank you for being here this evening to share your ideas. When I was at home this morning, I tried to find a newspaper article that I had read, but I did not have any luck, so instead I will summarize it for you. The article was written by a professor at Université de Moncton who did a study on the way in which French immersion is taught in schools and how the teaching methods could be improved in order to attract more students. The article was really interesting. The professor proposed changing the teaching methods. She asked students in Winnipeg what they thought of their French courses and most of them said that they preferred to take courses in English rather than in French. She asked them why and this is what they said:

[English]

The English classes are more fun. We do more things; we learn more things; we exchange things.

[Translation]

In French, all we learn is verbs.

The future is about encouraging people to learn a second language through French immersion schools. Perhaps it is time for teachers in Canada to change their teaching methods in order to attract young people.

What do you think of these ideas?

de publicité. On est tout à fait conscients que c'est important pour tous les gens et le gouvernement fédéral en particulier de s'afficher bilingue et d'en être fier et de le faire savoir. Cela encourage tous les jeunes apprenants et encourage les commissions scolaires à offrir des programmes qui vont en ce sens.

En ce qui concerne le commerce, les facultés universitaires aux études commerciales auraient avantage à incorporer des composantes interculturelles et langagières pour développer la capacité de leurs apprenants à communiquer avec d'autres cultures dans leur langue. Nous appuyons cela à 100 p. 100. C'est bon pour le commerce. C'est bon pour le Canada.

Mme Bourbonnais : La valorisation et la promotion sont notre première recommandation. C'est ce qu'on sous-entendait par cet énoncé, de faire la valorisation de tous les avantages à être bilingue, que ce soit pour voyager ou faire du commerce. C'était dans le premier énoncé de promotion et de valorisation.

Le sénateur Mockler : Donc, on s'entend.

Mme Bourbonnais : Ah, oui!

Le sénateur Mockler : J'aimerais faire un commentaire. Vous devriez peut-être insérer dans vos recommandations ce que cela veut dire d'être bilingue ou trilingue pour le Canada. Les preuves sont tangibles et démontrent que les gens bilingues gagnent mieux leur vie.

La sénatrice Poirier : Je vous remercie d'être parmi nous, ce soir, pour partager vos idées. J'ai essayé de retracer un article de journal de chez nous de ce matin, mais sans succès. Je vais donc vous le résumer. Cet article a été écrit par un professeur de l'Université de Moncton, qui a fait une étude sur la manière dont l'enseignement en immersion française se fait dans les écoles et de quelle façon les méthodes d'enseignement pourraient être améliorées afin d'attirer plus de clientèle. L'article était vraiment intéressant. Elle proposait de changer les méthodes d'enseignement. Elle a demandé à des élèves de Winnipeg ce qu'ils pensaient de leur cours de français et la plupart ont répondu qu'ils préféreraient leurs cours en anglais plutôt que ceux en français. Elle leur a demandé pourquoi et voici ce qu'ils ont répondu :

[Traduction]

Les cours en anglais sont plus amusants. On fait davantage de choses. On en apprend davantage. On échange.

[Français]

En français, tout ce qu'on apprend, c'est des verbes.

L'avenir, c'est d'encourager les gens à apprendre une deuxième langue via les écoles en immersion française. Il serait peut-être temps que les professeurs du Canada changent leurs méthodes d'enseignement afin d'attirer les jeunes.

Que pensez-vous de ces idées?

Mr. Le Dorze: With regard to education, we really need to get young people interested, regardless of the language in which they are being taught. One of the main focuses in French immersion is learning oral French. Since these students are learning a second language, there has to be an oral component and they have to have the opportunity to speak in French. Of course, young people must be allowed to practise speaking the language. Learning verbs was done in the time of our grandparents. They could often read French, but they had never spoken it. French immersion uses another model — a communicative approach — and learning oral French is part of that.

In high school, teachers often feel torn because they see themselves as teachers of a certain subject. I am a chemistry teacher. I am a math teacher. I am a Canadian history teacher. As French immersion teachers, they often fail to say, “I am also a language teacher.” Immersion teachers are always teaching language. In our workshops, we are often reminded of this. We are always looking for teachers who can do both, those who can teach a language while teaching physics or chemistry. Obviously, it is a challenge.

Senator Poirier: Are there provinces whose courses are much more advanced? One of our witnesses said that he learned a second language when participating in a student summer exchange program. That is more interesting than sitting in a classroom.

Are there provinces where the students are much more advanced because they do exchanges rather than just learning the language for an hour a day in the classroom?

Mr. Le Dorze: We know that cultural experiences often help young people understand why they are learning the second language, whether it is through student exchanges or visits to Parliament in Ottawa in French.

I once had a student who was training to be a language teacher at Université de Saint-Boniface who told me that she learned the value of mastering another language while on an exchange trip to Ottawa. Obviously, our education programs that give young people the opportunity to visit places where people talk and live in French motivate them and help them to understand that learning the second language is not just an academic exercise. Clearly, cultural experiences help learners understand many things.

Senator Poirier: Canadian Parents for French quotes many studies that indicate that teachers and school principals advise parents not to register their children in French immersion. Do you agree with that statement?

Mr. Le Dorze: There is probably a great deal of truth in that since, in some cases, things are easier to manage if there are fewer French immersion students. That is why limits are placed on enrolment. If there is a class of 25 students, the first 25 to register

M. Le Dorze : Au niveau de la pédagogie, il faut vraiment intéresser les jeunes, peu importe la langue qu'on utilise pour enseigner. L'une des grandes caractéristiques en immersion française, c'est la place de l'oral dans l'enseignement. Étant donné que c'est une langue seconde, il faut qu'il y ait une composante orale et qu'on ait l'occasion de se parler. Certainement, il faut permettre aux jeunes de s'exprimer et de pratiquer la langue. Apprendre des verbes, on faisait cela à l'époque de nos grands-parents. Ils pouvaient souvent lire le français, mais ne l'ont jamais parlé. L'immersion propose un autre modèle, une approche communicative et l'oral fait partie de cela.

Souvent, au secondaire, les professeurs sont tirillés, car ils se voient comme des professeurs de contenu. Je suis un prof de chimie, je suis un prof de mathématique, j'enseigne l'histoire du Canada. Ils négligent, dans leur rôle d'enseignant en immersion, de dire : je suis aussi enseignant de langue. Le prof en immersion est aussi enseignant de langue tout le temps. Dans nos ateliers, on le rappelle souvent, on cherche toujours des experts qui font les deux, qui se savent enseignant des langues en même temps que de physique ou de chimie. C'est un défi, évidemment.

La sénatrice Poirier : Y a-t-il des provinces qui, dans leur cours, sont beaucoup plus avancés? Un de nos témoins a dit qu'il avait appris une langue seconde lors d'un échange étudiant estival. C'est plus intéressant que de s'asseoir dans une classe.

Y a-t-il des provinces où les élèves sont beaucoup plus avancés parce qu'ils font des échanges au lieu de juste apprendre la langue en classe une heure par jour?

M. Le Dorze : On sait que les expériences culturelles font souvent comprendre aux jeunes pourquoi ils sont en train d'apprendre la langue seconde, que ce soit par des échanges étudiants ou des visites du Parlement, à Ottawa, en français.

J'ai déjà eu une étudiante inscrite comme professeur de langue à l'Université de Saint-Boniface et qui m'a dit que c'est lors d'un voyage d'échange à Ottawa qu'elle a compris la valeur de maîtriser une autre langue. C'est clair que nos programmes éducatifs qui donnent l'occasion aux jeunes de visiter des endroits où on parle et on vit en français, cela les allume et leur fait comprendre qu'apprendre la langue seconde, ce n'est pas juste académique. C'est évident que les expériences culturelles font comprendre beaucoup de choses à nos apprenants.

La sénatrice Poirier : Le Canadian Parents for French cite de nombreuses études qui affirment que les enseignants et les directeurs d'école conseillent aux parents de ne pas inscrire leurs enfants en immersion française. Êtes-vous d'accord avec cette affirmation?

M. Le Dorze : Il y a probablement une grande part de vérité qui fait que dans certaines instances, c'est plus facile à gérer s'il y a moins de gens en immersion. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils mettent des limites. Pour une classe de 25 élèves, les 25 premiers

will have access to French immersion. However, if 35 students register, it becomes more complicated for the school administration to create one and a half classes.

Ms. Bourbonnais: That should not be happening.

Senator Poirier: Do the provinces control the number of students that the school system has to accept?

Ms. Bourbonnais: It depends on the province. Sometimes the school boards set quotas.

Mr. Le Dorze: There are prejudices against immersion. For example, if a newcomer who does not speak English settles in Winnipeg, everyone's first reaction is to say that the person needs to learn English. However, often, newcomers want to learn both languages, and they do not know that they have access to a French immersion program. A few years later, they realize that they could have put their children in French immersion.

In my school division, when we do public speaking contests, the newcomers are the ones who participate. They already speak another language. They speak their mother tongue when they arrive in Canada and then they learn English and French. It comes naturally to them.

Often, our unilingual English colleagues do not understand the added value of learning French. They do not always understand that these young people could do very well in French immersion.

Senator Poirier: Thank you.

Senator Tardif: Do you think that one of the reasons why school boards, principals and perhaps even some teachers do not advise parents to register their children in immersion programs is that these teachers and principals are members of the anglophone community? Often immersion programs are found in schools that are a combination of both the immersion program and the regular program. It is therefore a two-track system. In such cases, principals may not be in the habit of advising parents to enrol their children in French immersion, which is problematic. Often, parents are advised to register their children in the regular anglophone program.

Would you agree that this is part of the problem? There is no critical mass, and often school boards do not like to have centres devoted exclusively to French immersion. They prefer to have two-track schools rather than schools that are made up exclusively of French immersion classes.

Mr. Le Dorze: The fact that there are entry points for French immersion is also problematic. In some provinces, children start French immersion in kindergarten, while in others, such as New Brunswick, they do not start French immersion until grade 3 or even grade 6 or grade 7.

Multiple entry points allow us to recruit newcomers. When they arrive with a child who is 8, 9 or 10 years old, the child is put in the appropriate class. However, the practice changes somewhat

arrivés auront accès à l'immersion française, mais s'il y en avait 35, ce serait plus compliqué pour la direction d'école qui devrait faire une classe et demie.

Mme Bourbonnais : Ça ne devrait pas avoir lieu.

La sénatrice Poirier : Ce sont les provinces qui contrôlent le nombre d'élèves que le système scolaire doit accepter?

Mme Bourbonnais : Cela dépend des provinces; ce sont parfois les conseils scolaires qui mettront des quotas.

M. Le Dorze : Il y a des préjugés contre l'immersion. Par exemple, si un nouvel arrivant ne parlant pas anglais s'installe à Winnipeg, le réflexe de tous sera de dire que cette personne doit apprendre l'anglais. Mais souvent, les nouveaux arrivants voudraient apprendre les deux langues, et ils ne savent pas qu'ils ont accès à un programme d'immersion française. Et quelques années plus tard, ils se rendent compte qu'ils auraient pu mettre leur enfant en immersion française.

Dans ma division scolaire, lorsqu'on fait des concours d'art oratoire, ce sont les nouveaux arrivants qui participent. Ils parlent déjà une autre langue. Ils parlent leur langue maternelle lorsqu'ils arrivent au Canada, ils apprendront l'anglais, le français. Cela se fait naturellement pour eux.

Souvent, nos collègues unilingues anglais ne comprennent pas que l'apprentissage du français est une valeur ajoutée. Ils ne comprennent pas toujours que ces jeunes pourraient très bien réussir en immersion.

La sénatrice Poirier : Merci.

La sénatrice Tardif : Croyez-vous qu'une des raisons pour lesquelles les conseils scolaires, les directeurs et peut-être certains enseignants ne conseillent pas aux parents d'inscrire leurs enfants dans les programmes d'immersion, c'est que ces enseignants et directeurs font partie de la communauté anglophone? Parce que souvent, c'est un programme d'immersion à l'intérieur d'une école mixte, où il y a le programme d'immersion et le programme régulier. C'est donc un système à deux voies. Et à ce moment-là, le directeur d'école n'a pas le réflexe et c'est à ce moment-là que le problème se pose. Alors souvent, on conseille de mettre les enfants dans le programme régulier anglophone.

Seriez-vous d'accord pour dire que c'est un peu le problème? Il n'y a pas de masse critique. Et souvent, les conseils scolaires n'aiment pas qu'il y ait des centres consacrés uniquement à l'immersion française. Ils préfèrent les écoles à deux voies que celles où il n'y a qu'un programme d'immersion.

M. Le Dorze : Il y a aussi la problématique qu'il y a des points d'entrées pour l'immersion. Alors on commence l'immersion à la maternelle; dans certaines instances, comme au Nouveau-Brunswick, il y aura la troisième année et peut-être ensuite, la sixième ou la septième année.

S'il y a des multiples de points d'entrée, on peut récupérer les nouveaux arrivants. Quand ils arrivent avec un jeune de huit, neuf ou 10 ans, on met ce dernier dans la classe appropriée, mais en

when it comes to French immersion since people are less open to placing a child who does not speak French into a grade 3 immersion class.

In my region, we make exceptions, but the policy is not clear about whether that is permitted. The school authorities all manage this situation on a case-per-case basis. This could be problematic for immersion, but in theory, if the child does not speak English, he is placed in an English class. French immersion teachers are language teachers. It seems to me that, if there is room for these children in French immersion, then they should be placed somewhere with language teachers. The profession needs to manage this.

Senator McIntyre: I see that your associations were founded in the 1970s — in 1976, for French immersion teachers and in 1970 for second language teachers. You have come a long way in that time. I commend your associations for the great work that they do.

Under section 23 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms, teaching in the minority language is protected under the Constitution while second-language teaching is not.

However, I understand that the Government of Canada can, in accordance with other powers granted to it by the Constitution, provide complementary funding to support the learning of languages. In your opinion, does the fact that learning the second language is not constitutionally protected raise a problem for the teachers in your associations?

Mr. Le Dorze: I will answer that in two ways. We are aware of the fact that we are not protected and that this is not a right; however, if it were, it would make things easier in many ways. We manage to function. Teachers do their job within the existing legal framework. They are not overly concerned about what might be. However, clearly, if they could have that recognition or if that recognition existed, it would help to solve many problems, and there would no doubt be a significant rise in the number of people who choose French immersion and bilingualism for their children.

Senator McIntyre: We know that there are different approaches to teaching the second language, such as core programs, intensive programs and immersion programs. I understand that immersion programs are not only the most popular but also the most effective. What is your opinion of the other approaches?

Mr. Le Dorze: The other approaches are also very worthwhile. I would say that your statement is not quite accurate. There are more people learning French in core programs than in immersion programs. There are more Canadian youth enrolled in core French than in immersion programs, even though that is the opposite of what one might expect.

immersion, typiquement la pratique change un peu, mais on est moins ouvert à placer quelqu'un qui ne parle pas français dans la classe d'immersion en troisième année.

Chez nous, on fait des exceptions, mais la politique n'est pas claire que ce soit permis, toutes les instances scolaires gèrent cela un peu au cas par cas. Cela pourrait être problématique pour l'immersion, mais philosophiquement, s'ils ne parlent pas anglais, on les place en anglais. En immersion, on est des professeurs de langue, il me semble que s'il y a une place où les accueillir, c'est bien dans un endroit où il y a des professeurs de langue. La profession a besoin de gérer cela.

Le sénateur McIntyre : Je remarque que vos associations ont été fondées dans les années 1970 : en 1976 dans le cas des professeurs d'immersion, et en 1970 dans le cas des professeurs de langues secondes. On note que depuis de nombreuses années, vous avez fait un bon bout de chemin. Alors chapeau pour le beau travail que font vos associations.

En vertu de l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés, l'enseignement dans la langue de la minorité jouit d'une protection constitutionnelle alors que l'enseignement des langues secondes n'est pas protégé par un tel statut.

Je comprends que le gouvernement du Canada, en vertu d'autres pouvoirs qui lui sont conférés par la Constitution, peut néanmoins appuyer l'apprentissage des langues avec du financement complémentaire. Selon vous, est-ce que le fait que l'apprentissage de la langue seconde ne jouit pas d'une protection constitutionnelle soulève un problème pour les enseignants de vos associations?

M. Le Dorze : Je répondrai de deux manières. On est conscient du fait que l'on n'est pas protégé, que ce n'est pas un droit, mais que si cela l'était, cela faciliterait la tâche de plusieurs façons. On réussit à fonctionner. Les enseignants font leur métier dans le cadre juridique qui existe. Ils ne se préoccupent pas outre mesure de ce qui pourrait être. Mais c'est clair que si on pouvait avoir cette reconnaissance ou si elle existait, cela aiderait à régler bien des problèmes et on verrait sans doute une augmentation intéressante des gens qui choisiraient l'immersion française et le bilinguisme pour leurs enfants.

Le sénateur McIntyre : Nous savons qu'il existe différentes approches en matière d'enseignement de la langue seconde, telles que les programmes de base, les programmes intensifs, les baigns linguistiques et l'immersion. Je comprends que les programmes d'immersion sont non seulement les plus populaires mais également les plus efficaces. Comment voyez-vous les autres approches?

M. Le Dorze : Les autres approches ont également beaucoup de valeur. Je dirais que votre affirmation n'est pas tout à fait précise. Il y a plus d'apprenants du français dans les programmes de français de base que dans les programmes d'immersion. Même si la tendance de ce côté est une tendance inverse, il demeure qu'il y a plus de jeunes Canadiens en français de base qu'en immersion.

Senator McIntyre: Is immersion still more popular?

Mr. Le Dorze: Enrolment in immersion is growing, but there are fewer young people in French immersion than in core French.

Such is the case in Manitoba at least, even though the number of students enrolled in immersion is on the rise and the number in core French is falling. The approach to teaching core French has been revamped, and it is now much more focused on oral French, which is producing good results. The results are definitely better than they were before. The challenge for the core French program is finding people who are competent enough in the second language to teach it. It does not make sense to have an anglophone who does not speak French teach it.

Senator Champagne: You spoke about your student who really understood the importance of speaking a second language when she came to Ottawa. When I was about seven years old, I had an aunt and uncle who did not have any children. They would occasionally come and borrow me from my parents for a weekend or so. When they did not want me to understand what they were saying, they spoke to each other in English. It made me furious.

It did not take long for me to catch on once I was able to start learning English in school. I began in grade 5 and I believe it was for 15 minutes a day to start, in my small town in Quebec, but in high school, it went up to 45 minutes or an hour a day. I wanted to learn so badly because I told myself that, the next time I went to my aunt and uncle's house, they would no longer be able to slip anything past me. That is why I learned English quickly.

It is the same thing for people who know a little bit of French but are not immersed in the language. That is one thing that upsets me about Quebec. Too often, learning English is put on the back burner. We talked a lot about it two years ago. We wanted children to have the opportunity to learn English as early as grade 1, even if it was for only 15 minutes a day. It is not pretty to hear Quebecers trying to learn English. People tend to learn to speak English as they go, in the street, and they speak the language terribly. They do not have a good vocabulary in French or in English. No one is taught about the soft and hard pronunciation of "th". However, there are school boards that are making an effort to bring together young people from different language schools so that they can share their respective knowledge. There are no intensive English programs in Quebec. English courses and English immersion schools are basically non-existent. I could be wrong, but I know that there are not many. The former Prime Minister even tried to implement English classes.

Quebecers fear that the French language will be lost if people learn English, even though successfully learning another language helps people to learn a third or even a fourth language.

Le sénateur McIntyre : L'immersion demeure plus populaire?

M. Le Dorze : L'immersion est en croissance, mais il y a moins de jeunes qui étudient le français en immersion que de jeunes qui étudient le français dans le programme de français de base.

C'est le cas au Manitoba, du moins, même si la tendance augmente en immersion et diminue en français de base. Il y a eu un renouveau dans la pédagogie du français de base qui s'inspire beaucoup plus du français oral, et cela donne des résultats intéressants et certainement meilleurs que ceux qu'on voyait auparavant. Le défi pour le français de base consiste aussi à trouver des gens suffisamment compétents dans la langue seconde pour l'enseigner. Alors un anglophone qui ne parle pas le français, mais qui l'enseigne, ce n'est pas évident.

La sénatrice Champagne : Vous parliez de votre élève qui avait vraiment compris l'importance de parler une deuxième langue lorsqu'elle est venue à Ottawa. Lorsque j'avais sept ans environ, j'avais un oncle et une tante qui n'avaient pas d'enfant. Occasionnellement, ils venaient m'emprunter pour une fin de semaine ou autres. Quand ils ne voulaient pas que je comprenne ce qu'ils disaient, ils se parlaient en anglais. Cela me rendait furieuse.

Dès que j'ai pu commencer à apprendre l'anglais à l'école, cela commençait en cinquième année, je crois que c'était 15 minutes par jour au départ, dans ma petite ville du Québec — au niveau secondaire, cela augmentait à trois quarts d'heure ou une heure — ce ne fut pas long pour moi de l'apprendre. Je voulais tellement l'apprendre parce que je me disais que la prochaine fois que j'irais chez mon oncle et ma tante qu'ils ne m'en passeraient plus des petites vites. C'est pour cela que j'ai appris l'anglais rapidement.

C'est la même situation que la personne qui avait un peu de français, mais qui ne vivait pas dans le bain linguistique de cette autre langue. C'est une des choses qui me chagrinent énormément au Québec. L'apprentissage de l'anglais est trop souvent mis de côté. On en a parlé beaucoup, il y a deux ans. On voulait que les jeunes, dès la première année, ne serait-ce qu'un quart d'heure par jour, aient la possibilité d'apprendre cette langue. Mais un Québécois qui apprendrait l'anglais, ce n'est pas beau. Alors on se rend compte que les gens apprennent l'anglais sur le tas, dans la rue, et parlent la langue de façon épouvantable. Ils n'ont pas de vocabulaire ni en anglais ni en français. La prononciation douce ou dure du « th » n'est enseignée à personne. Mais il y a des commissions scolaires qui font des efforts pour regrouper des jeunes d'écoles de langues différentes afin qu'ils puissent partager leurs connaissances respectives. Il n'y a pas d'enseignement intensif en anglais au Québec. Les cours ou les écoles d'immersion en anglais n'existent à peu près pas. Je dis peut-être une folie, mais il n'y en a pas beaucoup du moins. L'ancien premier ministre s'est même essayé à mettre sur pied des classes en anglais.

Au Québec, on sent la crainte de perdre le français si on apprend l'anglais, alors qu'apprendre une autre langue facilite même l'apprentissage d'une troisième ou d'une quatrième langue une fois qu'on a réussi.

How can we make it easier to learn? We spoke a lot about making it easier for anglophones to learn French, but how can we make it easier for francophones, particularly those in Quebec, to learn English using proper grammar and phonetics? As people who constantly live in both languages, what do you think is the easiest way for children to learn another language when neither of their parents speaks that language?

Mr. Le Dorze: I think that exchanges are a good way to do this. Teachers from Western Canada could go to Quebec and teach intensive English and Quebec teachers could go out west and teach French immersion. These exchanges would benefit both areas of the country.

With regard to teaching English in Quebec, people who grow up in a minority community — such as that in Manitoba, where I took English immersion in school because there was no French school at the time — clearly understand that there are concerns about being assimilated by the English majority in North America. I would not venture to comment on the best way for Quebec to manage that issue.

Senator Champagne: In any case, it is important to have good teachers.

Mr. Le Dorze: Absolutely.

Senator Champagne: I remember when my daughter was nine and she said to me, “Mom, it’s strange. Today, the teacher was pronouncing ‘vegetables’ as ‘vej-tai-beulz’ and Wednesday as ‘wed-nes-day.’ That isn’t how you and Dad say it.” My daughter did not understand why she was not learning the same thing at school as she was at home. The quality of teachers is important.

Ms. Bourbonnais: In response to Quebecers’ concerns about losing their mother tongue if they were required to take an intensive English course, a lot of research has been done over the past 40 years that shows that learning a second language does not have a detrimental effect on the first language. The effect of learning another language is additive. The second language people learn does not take the place of their first language in their heart or in their mind. The effect is additive. We still do not understand exactly how it works. We must make people aware of all the research that has been done on immersion. If an anglophone parent registers his child in an English program in kindergarten or grade 1, obviously that child will speak English.

A great deal of research shows that children in immersion programs are able to function just fine in their first language. If this research were updated, it would be easier to justify the learning of a second language.

Senator Champagne: My assistant speaks three languages. She sometimes asks me what a word is in French or English, but learning those two languages did not cause her to lose her Spanish, her mother tongue.

Ms. Bourbonnais: Exactly.

Comment faciliter l’apprentissage? On parle beaucoup de la manière de faciliter l’apprentissage du français pour les anglophones, mais pour les francophones, en particulier ceux du Québec, comment leur faciliter l’apprentissage de l’anglais selon les règles de grammaire et de phonétique? La façon la plus facile d’apprendre une autre langue, pour ceux qui vivent là-dedans constamment, ce serait quoi, pour les enfants qui n’ont pas de parents qui parlent l’un et l’autre une des deux langues?

M. Le Dorze : Il s’agirait de faire des échanges : des enseignants de l’Ouest canadiens viendraient enseigner l’anglais de manière intensive chez vous et des enseignants québécois viendraient enseigner en immersion chez nous. Ces échanges seraient bénéfiques aux deux régions du pays.

Quant à l’enseignement de l’anglais au Québec — il est clair que quand on a grandi dans un milieu minoritaire, comme au Manitoba, où j’ai fait l’école d’immersion anglaise, parce que quand j’ai commencé, l’école française n’existait pas —, il y a des craintes d’assimilation par la majorité anglaise de l’Amérique du Nord. Je n’ose pas me prononcer sur la meilleure façon dont le Québec pourrait gérer cela.

La sénatrice Champagne : Toutefois, avoir de bons professeurs, c’est important.

M. Le Dorze : Absolument.

La sénatrice Champagne : Je me souviens de mon enfant de neuf ans qui me disait : « Maman, c’est bizarre, le professeur aujourd’hui me parlait de ‘vej-tai-beulz’. Ce n’est pas ce que toi et daddy dites. Elle me parlait de ‘wed-nes-day’ ». Elle ne comprenait pas, ce qu’on lui disait à l’école n’était pas ce qu’elle entendait à la maison. La qualité des professeurs est importante.

Mme Bourbonnais : Beaucoup de recherches ont été faites, depuis les derniers 40 ans, qui prouvent que l’apprentissage d’une langue seconde ne se fait pas au détriment de la langue première, pour répondre aux craintes qu’ont les Québécois de perdre leur langue maternelle s’ils devaient recevoir un apprentissage intensif de l’anglais. Apprendre une langue, c’est additif. La deuxième langue qu’on apprend ne prendra pas la place de la première langue dans notre cœur et notre cerveau. C’est additif. On ne comprend pas encore toute cette dynamique. Il faudrait mettre les gens au courant de toutes les recherches qui ont été faites sur l’immersion. Pour un parent anglophone, qui met son enfant en première année ou en maternelle en anglais, est-il aussi évident que l’enfant parlera anglais?

Pour ce qui est de l’immersion, de nombreuses recherches ont démontré que l’enfant sera correct dans sa langue première. Si on mettait à jour ces recherches, il serait plus facile de justifier l’apprentissage d’une langue seconde.

La sénatrice Champagne : Mon adjointe parle trois langues. Elle me demande parfois un mot en français ou en anglais, mais l’apprentissage de ces deux langues ne lui a pas fait perdre son espagnol, sa langue maternelle.

Mme Bourbonnais : Exactement.

Senator Champagne: Once a person has learned to speak those languages, then they just have to learn to write them, but that is another story.

The Chair: We will begin the second round with Senator Tardif.

Senator Tardif: You mentioned that one of the problems was related to the shortage of immersion teachers. I also think that there is another problem: the provincial and federal governments' political leadership.

We now have a new Roadmap for Canada's Linguistic Duality, which was just announced in late March and which covers the period from 2013-18. Do you think that the investments set out in that roadmap will be sufficient to meet the growing demand for immersion programs?

Ms. Bourbonnais: There are still so many things to do that there can always be more investments. We are pleased that the roadmap has been renewed and that money has been reinvested in this program. However, there is still room for improvement in several areas, such as the many challenges we have discussed.

Mr. Le Dorze: Obviously, we would not say no to more money.

Senator Champagne: That would be a first.

Mr. Le Dorze: Yes. Our organization, which depends on funding from Canadian Heritage, is pleased with the way things are going. There could be more targeted investments in certain areas, such as in the creation of a tool to assess second-language skills that would be used by everyone. That would help with a lot of things.

Ms. Bourbonnais: Investing in a campaign to value and promote bilingualism could help on a number of levels.

Senator Tardif: You spoke about the need to set targets and made a recommendation to that effect. What would those targets be and what would you recommend?

Mr. Le Dorze: We should try to increase the number of students in immersion programs. It would be wonderful if we could increase the number of registrants in immersion programs by 7 per cent per year.

Senator Tardif: So your recommendation would be to increase registration in immersion programs by 7 per cent per year?

Mr. Le Dorze: Yes.

Senator Tardif: Neither the 2008 nor the 2013 roadmap set a specific target.

La sénatrice Champagne : Quand on a appris à les parler, il reste à apprendre à les écrire, mais c'est une autre histoire.

La présidente : Nous entreprenons le deuxième tour de table avec la sénatrice Tardif.

La sénatrice Tardif : Vous avez indiqué qu'un des problèmes était relatif à la pénurie d'enseignants dans les programmes d'immersion. Je crois aussi qu'il y a un autre problème, à savoir celui concernant le leadership politique au niveau des provinces et au niveau du gouvernement fédéral.

Nous avons maintenant une nouvelle Feuille de route sur les langues officielles qui vient d'être annoncée à la fin du mois de mars et couvrant la période de 2013-2018. Croyez-vous que les investissements figurant à cette feuille de route seront suffisants pour répondre à la demande croissante pour les programmes d'immersion?

Mme Bourbonnais : Tellement de choses restent à faire; on pourrait toujours investir. Nous sommes contents de savoir que la feuille de route a été reconduite et que des sommes d'argent y ont été réinvesties. Cependant, il restera toujours de la place pour l'amélioration dans plusieurs domaines, tels les nombreux enjeux dont nous avons discuté.

M. Le Dorze : On ne dirait pas non à davantage d'argent, c'est clair.

La sénatrice Champagne : Ce serait une première.

M. Le Dorze : Oui. Au sein de notre organisation, nous qui dépendons des octrois de Patrimoine canadien, nous sommes quand même satisfaits de la façon dont les choses se passent. Il pourrait y avoir des investissements ciblés dans certains domaines, tels la création d'un instrument d'évaluation des compétences langagières en langue seconde qui soit utilisé par tout le monde. Cela aiderait pour bien des choses.

Mme Bourbonnais : Une campagne de valorisation et de promotion serait un investissement qui pourrait aider à plusieurs niveaux.

La sénatrice Tardif : Vous avez parlé de la nécessité — et vous en avez fait une recommandation — d'établir des cibles. Quelles seraient ces cibles et quelles seraient vos recommandations?

M. Le Dorze : On devrait essayer d'augmenter le nombre de participants en immersion. Si on pouvait augmenter de 7 p. 100 par année le nombre d'inscriptions en immersion, ce serait extraordinaire.

La sénatrice Tardif : Ce serait votre recommandation, soit une augmentation d'une proportion de 7 p. 100 par année pour les programmes d'immersion?

M. Le Dorze : Oui.

La sénatrice Tardif : Il n'y a pas eu de cible fixée dans la feuille de route de 2008 ni dans celle de 2013.

Mr. Le Dorze: It is true. I also think that a common measurement tool would be helpful in setting targets. For example, if we set a target of level B2 for bilingualism, we could use the test scores to determine how much progress we have made. I think that that would take us in the right direction.

Ms. Bourbonnais: A number of senators asked questions about which provinces had the best success rates, but since we do not have a national assessment tool, it is very hard to answer which province is doing better than the others. There are so many different measurements that it is very difficult to measure success.

Senator Tardif: Success can vary not just from one province to another but also from one region to another within the same province and from one school to another within the same city. It mostly depends on the quality of teachers and on the school environment.

Ms. Bourbonnais: Yes.

The Chair: On behalf of the committee members, I sincerely thank you for coming to answer our many questions. I would like to commend you for the work that you do and wish you all the best.

[English]

The Chair: The committee will now hear from the Canadian Association of Second Language Teachers. We are pleased to welcome Michael Salvatori, President of the Canadian Association of Second Language Teachers, and Guy Leclair, Executive Director.

[Translation]

On behalf of the committee members, I thank you for taking the time to help us with our study by sharing your opinions and answering our questions. The committee has asked you to make a presentation of a maximum of seven minutes and the senators will then ask questions.

[English]

I now invite Mr. Salvatori to start with his introductory remarks.

[Translation]

Michael Salvatori, President, Canadian Association of Second Language Teachers: We are pleased to speak about our views on the question you have posed.

[English]

I will do most of my presentation in English, because we are an association that represents language teachers of several languages: English and French, but also many other languages. I will make reference to some of those.

M. Le Dorze : C'est vrai. Je pense aussi que si on avait un instrument de mesure commun, on disposerait d'un autre outil pour fixer des cibles. Au niveau du bilinguisme, par exemple, si on utilisait le cadre B2, on pourrait calculer et voir le progrès qu'on fait. Je pense que cela irait dans le bon sens.

Mme Bourbonnais : Plusieurs sénateurs ont posé des questions, à savoir quelles provinces détenaient le meilleur taux de succès; mais comme on n'a pas d'outil d'évaluation national, il est très difficile de répondre, à savoir qui est meilleur qu'un autre. Il y a tellement de mesures différentes qu'il est très difficile de mesurer le succès.

La sénatrice Tardif : Cela pourrait varier non seulement d'une province à l'autre, mais d'une région à l'autre dans la même province et même d'une école à l'autre dans la même ville. Cela dépend de la qualité des enseignants, en grande partie, et du milieu scolaire dans lequel on vit ces expériences.

Mme Bourbonnais : Oui.

La présidente : Au nom des membres du comité, je vous remercie très sincèrement d'être venus répondre à nos nombreuses questions. Je tiens à vous féliciter pour le travail que vous faites et à vous souhaiter bon succès.

[Traduction]

La présidente : Le comité écoutera maintenant le témoignage de l'Association canadienne des professeurs de langues secondes. Nous sommes heureux d'accueillir Michael Salvatori et Guy Leclair, respectivement président et directeur général de l'association.

[Français]

Au nom des membres du comité, je vous remercie de prendre le temps de nous présenter votre point de vue dans le cadre de notre étude et de répondre à nos questions. Le comité vous a demandé de faire une présentation d'au plus sept minutes et les sénateurs suivront avec des questions.

[Traduction]

J'invite maintenant M. Salvatori à formuler ses observations préliminaires.

[Français]

Michael Salvatori, président, Association canadienne des professeurs de langues secondes : Il nous fait grand plaisir de parler de nos perspectives sur la question que vous avez posée.

[Traduction]

Ma présentation sera essentiellement en anglais, car notre association représente des professeurs de diverses langues; il y a le français et l'anglais, bien sûr, mais aussi beaucoup d'autres langues. J'y reviendrai.

The mission of the Canadian Association of Second Language Teachers, an association with a 43-year history, is to foster professional excellence in the teaching of second languages in Canada. It is composed of over 3,000 members and has an organizational structure representative of all of the Canadian provinces and territories and allows us to support members and the second and additional communities at large through professional learning, the development of pedagogical resources and the dissemination of research, and advocacy for language teaching and learning.

One of the greatest challenges, as you well know, in developing and assessing language policies is the challenge of speaking with one voice on issues when perspectives across the country are diverse. However, a strong core message that values language learning and its many benefits, which is endorsed at the federal level, can assist significantly to promote, advance, encourage and inform additional language education programs.

A pan-Canadian framework or guidelines would advance the learning of official and additional languages which, as we know, confers numerous benefits on learners such as enhanced self-esteem, access to broader employment opportunities, the knowledge industry, culture, travel and personal relationships. Language learning also enhances intercultural understanding, strengthens the learner's first language and, through communication, provides access to higher learning, employment and enriched perspectives.

In the short time we have with you this evening we would like to highlight three important elements that could form the basis of a national language education policy or framework. We will follow up with a formal written submission that will complement my remarks this evening and provide greater depth in the areas I will outline. I would also like to add that throughout this information I share with you this evening, and in our written submission, when we use the term "additional," it is used to define any language other than the learner's first language or mother tongue.

First, I would like to emphasize the role that a framework of reference for languages, based on the Common European Framework of Reference for Languages, or the CEFR, can play in establishing a common terminology and benchmark for all Canadian language learners. The CEFR has become an international standard and provides clear, neutral and common language for understanding language competencies and is being used in almost every country in the world, many of which are our close economic or educational partners and friends. The implementation and use of the Common European Framework of Reference for Languages in Canada has been to varying degrees and requires coordination and a national impetus.

L'Association canadienne des professeurs de langues secondes, ou ACPLS, existe depuis 43 ans et a pour mission de favoriser l'excellence professionnelle dans l'enseignement des langues secondes au Canada. Elle regroupe plus de 3 000 membres, et sa structure organisationnelle, où chaque province et chaque territoire est représenté, lui permet de soutenir ses membres et les communautés de langue seconde ou additionnelle en général au moyen d'activités de perfectionnement professionnel ainsi que par la conception de ressources pédagogiques, la diffusion de travaux de recherche et la défense des intérêts associés à l'enseignement et à l'apprentissage des langues.

Comme vous le savez, l'un des plus grands obstacles à l'élaboration et à l'évaluation de politiques linguistiques réside dans la difficulté à s'exprimer d'une seule voix alors que les perspectives varient d'un bout à l'autre du pays. Cependant, notre message central axé sur la valorisation de l'apprentissage des langues et de ses nombreux avantages et appuyé à l'échelle fédérale contribue grandement à promouvoir, à faire progresser, à favoriser et à éclairer les programmes de langues additionnelles.

Un cadre ou des lignes directrices d'envergure pancanadienne permettraient de donner une impulsion à l'apprentissage des langues officielles et additionnelles, qui, comme nous le savons, procure de nombreux avantages aux apprenants, notamment sur les plans de l'estime de soi, des débouchés, de l'industrie du savoir, de la culture, du voyage et des relations interpersonnelles. Par ailleurs, l'apprentissage des langues favorise la compréhension interculturelle, renforce les habiletés linguistiques de l'apprenant dans sa langue maternelle et, puisqu'il apporte un mode de communication, ouvre des perspectives enrichissantes, entre autres sur le plan des études supérieures et de l'emploi.

Nous disposons de peu de temps ce soir, mais nous entendons faire ressortir trois éléments clés qui pourraient former l'assise d'une politique ou d'un cadre nationaux en enseignement des langues. Nous soumettons par ailleurs un mémoire officiel, qui viendra compléter et approfondir mes observations. Je tiens aussi à préciser que chaque fois que je l'utilise où qu'il est employé dans notre mémoire, le mot « additionnelles » désigne toute langue autre que la langue maternelle de l'apprenant.

En premier lieu, je tiens à souligner le rôle qu'un cadre de référence pour les langues inspiré du Cadre européen commun de référence pour les langues, ou CECR, pourrait jouer dans la définition d'une terminologie commune tout en servant de repère pour tous les apprenants canadiens. Le CECR est aujourd'hui une norme internationale qui définit une terminologie transparente, neutre et uniforme pour l'analyse des compétences linguistiques. Presque tous les pays y recourent, y compris certains de nos proches partenaires économiques et du domaine de l'éducation. Au Canada, le Cadre européen commun de référence pour les langues est appliqué à divers degrés; une coordination et une impulsion pancanadiennes sont nécessaires.

Our association has played a major role in the work related to using the CEFR in Canada and for learning, teaching and evaluation of languages and will continue to collaborate with the federal government and support its members with the implementation.

The Common European Framework of Reference for Languages is not only a tool for elementary and secondary levels, but also for post-secondary, the labour market, immigration, Canada's own international education market and national and international mobilization.

The framework also emphasizes learner autonomy by providing a pathway for language learning, thus accentuating the fact that language learning does not stop after grade 12 but is a lifelong skill to be maintained.

In our view, the time is right for Canada to adopt the use of one tool to define language competencies for all citizens, immigrants, international students at any age and for all languages in the world and used in the international and national workplace in Canada. The CEFR offers this kind of tool. It is the only tool or framework of its kind that is flexible enough for all language learners and language users, regardless of age or language-learning status.

Second, I would like to turn to the supply and demand for official second-language programs, such as French immersion, intensive French, core French, core English and intensive English. It is vital that we have a pan-Canadian language policy that encourages, supports and requires learning of the two official languages at all education levels that allows learners to establish a solid understanding and grasp of the second official language.

Additional language education should be promoted and valued as being essential in the 21st century for interpersonal and intercultural development, long-term brain health and dexterity and for responding to the needs and demands of the global economy.

Organizations such as the Canadian Association of Second Language Teachers, which advance excellence in language teaching and learning with a broad focus on additional languages including English, French, First Nations languages, Spanish, German, Japanese and so on, articulate the importance of pluri-lingualism in the Canadian context.

The value of learning Canada's official languages within our pluri-lingual context is unparalleled. A focus on the ways in which languages can support and inform the learning of English or French is important. The focus on the integral relationship between language and culture also needs greater emphasis but, more importantly, the focus on developing a strong Canada,

Notre association joue un rôle de premier plan dans les travaux entourant le recours au CECR au Canada pour acquérir, transmettre et évaluer des compétences linguistiques. Elle poursuivra sa collaboration avec le gouvernement fédéral en vue de l'application du cadre et continuera d'appuyer ses membres à ce sujet.

Le Cadre européen commun de référence pour les langues n'est pas un outil destiné exclusivement aux paliers primaire et secondaire. Il est aussi pertinent sur le plan des études postsecondaires, du marché de l'emploi, de l'immigration, du marché canadien des études internationales ainsi que de la mobilisation nationale et internationale.

Le cadre met par ailleurs l'accent sur l'autonomie de l'apprenant en traçant une feuille de route pour l'étude des langues, soulignant ainsi le fait que cet apprentissage ne se termine pas à la fin du secondaire, mais constitue une compétence à entretenir la vie durant.

À notre avis, le temps est venu pour le Canada d'adopter un unique outil pour caractériser la compétence linguistique de tous ses citoyens, de ses immigrants et de ses étudiants étrangers, quel que soit leur âge. Cet outil devrait viser toutes les langues du monde, et notamment celles qui sont utilisées dans les lieux de travail canadiens, qu'ils aient une portée nationale ou internationale. C'est ce que propose le CECR. Il est le seul outil, le seul cadre du genre qui soit assez souple pour les apprenants et les locuteurs de toutes les langues, quels que soient leur âge ou leur degré de compétence linguistique.

En deuxième lieu, je veux traiter de l'offre et de la demande vis-à-vis des programmes de langue seconde officielle, comme l'immersion française, le français intensif, le français de base ainsi que l'anglais de base et l'anglais intensif. Il nous faut absolument une politique linguistique pancanadienne favorisant, appuyant et exigeant l'apprentissage des deux langues officielles à tous les paliers d'enseignement, ce qui permettra aux apprenants de vraiment maîtriser leur deuxième langue officielle.

Il faudrait aussi promouvoir et valoriser l'apprentissage de langues additionnelles, en tant qu'incontournable, au XXI^e siècle, pour la croissance interpersonnelle et interculturelle, la santé du cerveau et l'acuité intellectuelle à long terme ainsi que l'adaptation aux besoins et aux exigences de l'économie mondiale.

Les organismes qui, à l'instar de l'Association canadienne des professeurs de langues secondes, visent l'excellence dans l'enseignement et l'apprentissage des langues en insistant sur l'acquisition de langues additionnelles, comme le français, l'anglais, les langues autochtones, l'espagnol, l'allemand et le japonais, font valoir l'importance du plurilinguisme dans le contexte canadien.

Dans notre contexte plurilinguistique, rien n'est plus important que d'apprendre les langues officielles du Canada. Il faut faire ressortir en quoi les langues peuvent favoriser et enrichir l'apprentissage du français ou de l'anglais. Il faut également faire mieux ressortir le lien indissociable qui existe entre la langue et la culture, mais surtout viser à faire du Canada un pays fort et

populated by pluri-lingual, pluri-cultural citizens who are prepared to participate in the global community that our world has become. Our association is well placed to work with the federal government in informing its policy and advancing it.

Although education is a provincial and territorial responsibility, a broad pan-Canadian policy on language learning would assist Canadian jurisdictions in establishing local policies and guidelines that would foster additional language learning. For example, a pan-Canadian statement could emphasize the benefit to Canadian society, greater appreciation of different cultures, valuing our multicultural society, the value to the learner, for example, of communication skills, reinforcing one's first language, broadening perspectives and the need for language learning opportunities for all, including new Canadian students and students with special learning needs.

Third, innovative, research-based approaches must be developed and studied. For example, virtual language classes and virtual language passports and portfolios should be accessible to all Canadian students and all Canadians. The work, for example, of the Centre for Distance Learning and Innovation in Newfoundland and Labrador and that of CAMET, the Council of Atlantic Ministers of Education and Training, are demonstrations of innovative approaches to second-language education.

Universities, research institutes and second-language associations should be funded to support research in second-language acquisition, learning, assessment and teaching, to know what works best, how to improve and what to improve. They must also be supported in disseminating to the second-language education communities their research findings and best practices. Researchers and other pedagogical leaders and practitioners should be given a forum and resources to continue their good work in this regard.

Our written submission will elaborate on these three points that I have made briefly and will also offer some specific recommendations for your consideration, related to the three broad themes that I have outlined.

On behalf of the Canadian Association of Second Language Teachers and our members, I offer my gratitude for your invitation and your interest in our views on these important matters that are integral to the continued development of our vibrant Canadian society.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: Welcome. The lack of second-language teachers and educational resources were among the issues you raised before the House of Commons Standing

peuplé de citoyens plurilingues et pluriculturels qui sont prêts à prendre leur place dans le village planétaire d'aujourd'hui. Notre association est en bonne posture pour collaborer avec le gouvernement fédéral afin d'éclairer ses politiques et de les faire progresser.

L'éducation relève bien sûr des provinces et des territoires, mais une vaste politique pancanadienne sur l'apprentissage des langues les aiderait à élaborer des politiques et des directives propres et aptes à favoriser l'apprentissage de langues additionnelles. Ainsi, un énoncé pancanadien pourrait mettre l'accent sur les avantages de cet apprentissage pour la société canadienne — valorisation de diverses cultures et de notre société multiculturelle —, ses retombées pour l'apprenant — habileté pour la communication, renforcement des aptitudes en langue maternelle, élargissement des perspectives, et cetera — et la nécessité d'ouvrir les perspectives d'apprentissage à tous, y compris aux élèves immigrants ou ayant des besoins spéciaux.

En troisième lieu, il faut concevoir et étudier des approches novatrices et issues de la recherche. Ainsi, tous les élèves canadiens, de même que tous les Canadiens, devraient avoir accès à des cours de langue virtuels ainsi qu'à des passeports linguistiques et des portfolios des langues virtuels. Les travaux du Centre d'apprentissage à distance et d'innovation, à Terre-Neuve-et-Labrador, et ceux du CAMEF, le Conseil atlantique des ministres de l'Éducation et de la Formation, sont deux exemples d'approches novatrices en matière d'enseignement des langues secondes.

Il faudrait par ailleurs financer les universités, les instituts de recherche et les associations de langues secondes de façon à soutenir la recherche sur l'acquisition, l'apprentissage, l'évaluation et l'enseignement d'une langue seconde et à déterminer ce qui est le plus efficace, ce qui peut être amélioré et de quelle manière il peut l'être. Il faut aussi les aider à faire connaître leurs conclusions et leurs pratiques exemplaires aux communautés de l'enseignement des langues secondes. Les chercheurs, les praticiens et d'autres personnes influentes en matière de pédagogie devraient disposer d'une tribune et de ressources afin de poursuivre leur excellent travail à ce chapitre.

Notre mémoire approfondit les trois grands thèmes que je viens d'aborder et formule des recommandations connexes précises.

Au nom de l'Association canadienne des professeurs de langues secondes et de ses membres, je vous remercie de nous avoir invités et de vous intéresser à ces questions d'importance, qui font partie intégrante de l'évolution constante de notre société canadienne dynamique.

[*Français*]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Soyez les bienvenus. Parmi les enjeux que vous avez soulevés devant le Comité permanent des langues officielles de la Chambre des communes, je note que vous

Committee on Official Languages. You also mentioned that the profession is not valued enough. Could you tell us how you would recommend dealing with these issues?

Mr. Salvatori: Our recommendations are based on research that was conducted in Ontario and Canada — two studies in particular that focused on enhancing the prestige of the profession of second-language teacher.

We did not necessarily focus on those three issues in the recommendations that we made today, but in general, as an association, we work to develop resources based on the European framework, as well as other educational resources, to help train teachers and to help teachers who are at the halfway mark of their careers.

The shortage of French as a second language or English as second-language teachers is a more difficult problem to resolve, but the recommendations that we are going to share with you involve cultural and language exchanges for teachers. It is also important to give French as a second language teachers the opportunity to go and live in a community where French is used so that they can continue to develop their own language skills. Those strategies could help to remedy this problem.

Guy Leclair, Executive Director, Canadian Association of Second Language Teachers: There are also problems with regard to the professional training for second-language teachers. It is mainly a structural problem, or lack of programs.

When demand exceeds supply, we should develop and support all of the infrastructure, in other words, more teachers, teachers with better training, more educational resources and professional training, and so on. That is what we determined based on the studies and surveys that we conducted.

Senator Fortin-Duplessis: Could you tell us more about the practices, policies and systems in place in other parts of the world, particularly in Europe since that was the place you mentioned?

Mr. Salvatori: The European Framework of Reference for Languages is widely used in Europe, where young people learn not just their mother tongue but also a second and third language. The framework sets out terminology or language that the students can use. It involves “can-do” statements that show what students are able to do. These statements do not focus on students’ shortcomings, but rather on the skills that they have already acquired and on the steps that they need to take to improve their second language. I know that there are policies that are strongly based on the common framework and that the positive language helps.

Europe’s geographic situation also helps. When travelling in Europe, you do not have to go far before you hear another language. In Canada, we should provide young people with more

avez noté le manque d’enseignants en langue seconde, le manque de ressources pédagogiques. Vous avez aussi mentionné le fait que la profession soit peu valorisée. Pouvez-vous nous parler un peu des recommandations que vous auriez à formuler concernant ces enjeux?

M. Salvatori : Je pense que nous avons compté sur les recherches qui ont été faites en Ontario et au Canada, et deux études en particulier qui font part de la valorisation de la profession de l’enseignant de langue seconde.

Dans nos recommandations aujourd’hui, on ne cible pas forcément ces trois enjeux, mais en général, en tant qu’association, on travaille à élaborer des ressources basées sur le cadre européen et d’autres ressources pédagogiques pour aider à former les enseignants et aussi à aider les enseignants qui en sont à la moitié de parcours de carrière.

Le problème de la pénurie d’enseignants de français langue seconde ou anglais langue seconde est plus difficile à résoudre, mais parmi nos recommandations qu’on va partager avec vous, on parle aussi des échanges culturels, des échanges linguistiques pour des enseignants. C’est important aussi, de donner l’occasion aux enseignants de français langue seconde d’aller vivre dans une communauté où le français est la langue qu’on utilise; pour continuer à développer leurs propres compétences linguistiques. Ces stratégies pourraient aider à combler ces lacunes.

Guy Leclair, directeur général, Association canadienne des professeurs de langues secondes : Il y a aussi des lacunes concernant la formation professionnelle des enseignants de langue seconde. Il s’agit essentiellement d’une problématique structurelle, à savoir un manque de programmes.

Lorsque la demande excède l’offre, on devrait développer et appuyer toute l’infrastructure, c’est-à-dire plus d’enseignants, des enseignants mieux formés, plus de ressources pédagogiques et de formation professionnelle, et cetera. C’est ce que nous avons constaté suite aux études et aux enquêtes que nous avons menées.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Pourriez-vous nous en dire plus sur les pratiques, les politiques et les systèmes en place ailleurs dans le monde, et en particulier en Europe — puisque vous avez cité l’Europe?

M. Salvatori : Quand on parle de ce cadre européen de référence pour les langues qui est très utilisé en Europe, où les jeunes apprennent non seulement leur langue, mais une deuxième et une troisième langue, cela donne une terminologie, un langage que les élèves peuvent utiliser. On parle des énoncés « *can do* », ce que les élèves peuvent faire. Ils ne parlent pas de lacunes mais plutôt des compétences qu’ils ont présentement ainsi que des pistes à suivre afin d’améliorer leur langue seconde. Je sais qu’il existe des politiques qui sont vraiment ancrées sur le cadre commun et ce langage positif aide.

Je pense aussi que la situation géographique de l’Europe aide. Quand on voyage en Europe, on ne va pas loin sans entendre une autre langue. Au Canada, nous devons fournir plus d’occasions

opportunities to go and live in French or in English so that they learn the second language better, gain a stronger understanding of the culture and the usefulness of learning that language, and get to know other young people.

Senator Fortin-Duplessis: Do you have anything to add?

Mr. Leclair: The common framework is a fairly comprehensive approach. It provides positive reinforcement for students when they are told that they can do something. Often we hear, “*Je ne peux pas parler anglais*” or “I do not speak French.” These “can-do” statements help to encourage a positive attitude about teaching. The framework focuses on learning as a lifelong task and on self-directed learning. Students are given a passport in which they document everything they achieve throughout their lives. It is part of a fairly comprehensive approach that provides reinforcement at multiple levels and that has produced successful results in Europe. We believe that, if we adopted this framework, it could also produce successful results here in Canada.

Senator Tardif: Welcome and congratulations on the great work that your association is doing. You spoke about the need for a national policy on language education here in Canada that is based on the Common European Framework of Reference. I completely agree with you.

What reaction do you get when you make this recommendation to your provinces, to the Council of Ministers of Education, for example? Do they have a positive reaction to this recommendation? What reaction do you get?

Mr. Salvatori: I would say that the reaction has been positive from the outset. What we need now is the energy to move forward and adopt the European framework in Canada.

I think that it has been adopted in western and eastern Canada. There are some provinces and territories that refer to the framework and use its terminology as part of their curriculum.

I am from Ontario, and I would say that Ontario has some work to do. The problem is not that people do not accept the framework or that they do not think that it is valuable. I think that the word “European” or “Europe” is problematic and that people wonder why we are using a common European framework rather than a Canadian one. However, I think that it is possible to adapt the framework to our needs.

I would say that the reaction has been very positive. This gives us a tool that is widely accepted throughout the world and that allows us to use the same language, the same references, to help learners.

Senator Tardif: You spoke about the energy that it will take to adopt this framework. What does that mean? Energy from whom? Is energy the only thing required, or are there other needs or criteria?

aux jeunes d’aller vivre en français ou en anglais pour mieux apprendre la deuxième langue et comprendre la culture et l’utilité d’apprendre cette langue et pour connaître d’autres jeunes.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Avez-vous quelque chose à rajouter?

M. Leclair : Le cadre commun est une approche assez globale. C’est un renforcement positif pour les étudiants de dire qu’ils peuvent faire quelque chose. Souvent, on entend : « Je ne peux pas parler anglais » ou « *I don’t speak French* » alors que cette tournure permet une attitude positiviste par rapport à l’enseignement. C’est axé sur l’apprentissage, sur la durée de la vie et sur l’autoapprentissage, donc l’étudiant apporte un passeport dans lequel il met tout ce qu’il a réalisé au long de sa vie. Cela fait partie d’une approche assez globale qui permet des renforcements de plusieurs niveaux qui offrent des succès en Europe. On croit que si on l’adoptait au Canada, on pourrait réussir également.

La sénatrice Tardif : Bienvenue et félicitations pour le beau travail qu’accomplit votre association. Vous avez parlé de la nécessité d’une politique nationale d’éducation linguistique, ici, au Canada, basée sur le cadre commun de référence à l’image de l’Europe. Et je suis tout à fait d’accord avec vous.

Quelle réaction recevez-vous lorsque vous faites la promotion de cette recommandation auprès, par exemple, de vos provinces, auprès du Conseil des ministres en Éducation? Y a-t-il une réaction favorable par rapport à cette recommandation? Quelle réaction obtenez-vous?

M. Salvatori : Je dirais que la réaction a été favorable dès le début. Ce dont on a besoin maintenant, c’est de l’énergie pour continuer le mouvement et l’adoption du cadre européen au Canada.

Je pense que cela a été adopté dans l’Ouest autant que dans l’Est canadien. Il y a certaines provinces, certains territoires qui, dans leur programme d’étude, leur curriculum, font référence au cadre et utilise la terminologie.

Je viens de l’Ontario et je dirais qu’on a du travail à faire en Ontario. Ce n’est pas parce que le cadre n’est pas valorisé ni accepté. Je pense que le mot « européen » ou « Europe » pose un problème et on se demande pourquoi utiliser un cadre commun européen et non canadien. Mais je pense qu’il est possible de l’adapter à nos besoins.

Je dirais que la réaction a été très positive. Cela nous donne un outil très accepté dans le monde où on peut parler le même langage, à utiliser les mêmes références pour aider les apprenants.

La sénatrice Tardif : Vous avez parlé de l’énergie que cela prendrait. Mais qu’est-ce que cela veut dire? De l’énergie de la part de qui? Et est-ce simplement de l’énergie que cela requiert ou y a-t-il d’autres besoins ou critères?

Mr. Salvatori: When I say “energy,” I mean money and support. However, I think that a coordination effort is also required. Some provinces have adopted the European framework, while others have not. Some teachers are very familiar with the tools, while others are less familiar with them. It will really take a coordination effort. An association such as the CASLT could help to coordinate a nationwide effort to familiarize teachers with the tools.

We recently developed a language portfolio for teachers based on the common framework. We are in the process of developing other framework-based tools to familiarize teachers with it. When I say “energy,” I really mean that a nationwide coordination effort is needed.

Senator Tardif: In the requests for funding that you make, do you ask for money to coordinate the implementation of a common framework? If so, have you received any such funding?

Mr. Leclair: We have made requests to promote the implementation of the framework, and we receive funding for that, but we have never made requests for funding for coordination. That would be a fairly big job since we would have to work with the provinces and likely with the Council of Ministers of Education. As representatives of teachers, we are not in the best position to do this coordination work alone. I think that the Council of Ministers of Education, Canadian Heritage and the CASLT would have to work together to put something like the framework in place.

Senator Tardif: What organization do you think could best coordinate this?

Mr. Leclair: In our humble opinion, it would be the CASLT, with support from government. With support from federal, provincial and territorial governments, that would certainly be possible. But that requires coordination and a concerted effort.

Mr. Salvatori: We are able to coordinate the efforts, and we often work with other national organizations across the country. We would be prepared to work with other organizations that are familiar with the framework and who have an interest in keeping it going in Canada.

Senator Champagne: Mr. Salvatori, the most important thing you said in your presentation — and you said it two different ways — is that learning a second language does not have a detrimental effect on the first language.

The Minister of Canadian Heritage should advertise that fact in the media and repeat that message over and over. I know that people in Quebec worry that if children learn English they will lose their French. That is something we hear all the time. One thing is for sure: if you learn a second language, it is much easier to learn other languages in the future.

M. Salvatori : Quand je dis « énergie », je parle d’argent et d’appui. Mais je pense que cela prend aussi un effort de coordination. Certaines provinces ont adopté le cadre européen et d’autres ne l’ont pas fait. Quelques enseignants sont très familiers avec les outils et d’autres moins. Alors cela prendrait vraiment un effort de coordination. Une association comme CASLT pourrait très bien aider à coordonner les efforts pancanadiens pour faire connaître les outils.

Nous avons très récemment développé un portefeuille de langues pour les enseignants qui est basé sur le cadre commun. On est en train de développer d’autres outils basés sur le cadre pour le faire connaître. Donc lorsque je parle d’énergie, c’est vraiment un travail de coordination pancanadienne qui est nécessaire.

La sénatrice Tardif : Dans les demandes de financement que vous faites, faites-vous la demande pour faire la coordination, par exemple, d’un cadre commun? Et le cas échéant, avez-vous reçu un tel financement?

M. Leclair : On a fait des demandes pour la promotion de l’implantation. Et on reçoit de l’argent à cet égard. Mais pour la coordination, non. Cela demanderait un travail assez élaboré puisqu’il faudrait travailler avec les provinces et probablement avec le Conseil des ministres de l’Éducation. Nous, en tant que représentants de professeurs, on n’est pas tout à fait bien placés pour faire seul un travail de coordination. Je pense que cela prend le Conseil des ministres de l’Éducation du Canada, Patrimoine canadien et l’ACPLS pour vraiment mettre en place un programme comme le cadre.

La sénatrice Tardif : Selon vous, quel organisme serait le mieux placé pour faire la coordination?

M. Leclair : À notre humble avis, ce serait l’ACPLS, mais avec des appuis politiques. Donc avec l’appui du fédéral et des provinces et territoires, c’est certainement réalisable. Mais cela prend cette coordination, cet effort concerté.

M. Salvatori : On est très bien placé pour coordonner les efforts et on travaille souvent en partenariat avec d’autres associations pancanadiennes et nationales. On serait donc prêt à travailler avec d’autres associations qui connaissent bien le cadre et qui ont un intérêt à le faire vivre au Canada.

Le sénateur Champagne : Monsieur Salvatori, la phrase la plus importante que vous ayez dite dans votre présentation — et vous l’avez dite deux fois de façons différentes —, c’est que l’apprentissage d’une deuxième langue ne diminue pas la connaissance de la langue maternelle.

Le ministère du Patrimoine canadien devrait faire des publicités dans les médias et répéter le message encore et encore. Je sais qu’au Québec, si les enfants apprennent l’anglais, on dit qu’ils vont perdre leur français. C’est une phrase qu’on entend constamment. Une chose est certaine, si on apprend une deuxième langue, c’est beaucoup plus facile d’en apprendre d’autres par la suite.

You mentioned the situation in Europe. I am thinking about Switzerland, where students completing high school must know French, English, Italian, German and, in some cases, even Romansh. Our students are no less smart than Swiss students.

The popular belief in Quebec is that if you learn English, you will lose your French. That is absolutely ridiculous. We must find a way to take that statement, to create a logo, a tune, a song, whatever. We must find some way to hammer that into the heads of parents. We must find a way.

[English]

It has to be a must in everyone's head and heart. If you learn a second language, you will not lose the first one.

[Translation]

Senator Champagne: We must find a way to get the word out, to make everyone understand, as they do in ads for beer or liquor.

Mr. Salvatori: I completely agree.

[English]

Much research has been done on what Ms. Bourbonnais was talking about, that is, additive bilingualism, that earning a second, third or fourth language does not take away from the one that you are learning or already know but rather adds to it. It reinforces your first language. You become aware of vocabulary, grammatical structures or cultures that cause you to think more deeply about your own language and culture.

One of the objectives of CASLT is to disseminate research. This year we had researchers share one of their papers in accessible languages for teachers. They did a podcast on our website where they invited teachers to listen to their description of the research and to pose questions. One researcher talked about English language learners; new Canadians who come to Canada and are very interested in learning, in the Ontario context, French as a second language while learning English. In fact, those who did that outperformed their unilingual or native Canadian classmates, because they have a second or third language.

There is much research supporting that. I am 100 per cent in agreement that we do need to find a way to promote and popularize the idea that learning a second or third language reinforces your first and is not a threat to your first language.

Vous parliez du cadre européen. Je pense automatiquement à la Suisse où un élève qui termine son secondaire doit connaître le français, l'anglais, l'italien, l'allemand et certains parleront même le romanche. Nos élèves ne sont pas plus imbéciles que les jeunes Suisses.

Au Québec, la croyance populaire veut que si on apprend l'anglais, on va perdre son français. C'est d'un ridicule inouï. Il faut trouver une façon de prendre cette phrase, d'en faire un logo, d'en faire une ritournelle, d'en faire une chanson, n'importe quoi, mais que cela soit martelé dans la tête des parents. Il faut trouver une manière.

[Traduction]

Il faut l'imposer comme une évidence dans la tête et dans le cœur de chacun : apprendre une langue seconde ne fait pas oublier la langue maternelle.

[Français]

Le sénateur Champagne : Il faut trouver le moyen de rendre cela populaire, pour que tout le monde comprenne, comme on le fait dans les publicités de bière ou de boisson gazeuse.

M. Salvatori : Je suis tout à fait d'accord avec vous.

[Traduction]

Beaucoup de travaux ont été menés sur ce qu'a mentionné Mme Bourbonnais à propos du bilinguisme additif, du fait que l'apprentissage d'une deuxième, d'une troisième ou d'une quatrième langue ne diminue en rien la connaissance d'une langue apprise ou en cours d'apprentissage. Au contraire, il s'y ajoute; il renforce les compétences en langue maternelle. L'apprenant devient attentif au vocabulaire, aux structures grammaticales et aux différences culturelles, ce qui le rend plus sensible à sa propre langue et à sa propre culture.

L'ACPLS a notamment pour objectif de faire connaître les conclusions de travaux de recherche. Cette année, nous avons demandé à des chercheurs de vulgariser l'un de leurs rapports à l'intention des professeurs. Au moyen d'un balado diffusé sur notre site web, ils ont permis aux professeurs de les écouter expliquer leurs travaux et de leur poser des questions. Une de ces personnes a évoqué le cas d'immigrants qui apprennent l'anglais à leur arrivée au Canada, mais qui, étant donné le contexte ontarien, sont très désireux d'apprendre également le français. Ceux qui ont appris les deux langues ont d'ailleurs obtenu de meilleurs résultats que les autres apprenants unilingues ou canadiens de souche grâce à leur bilinguisme ou à leur trilinguisme.

Bien des travaux le confirment. Je suis absolument d'accord pour dire qu'il faut trouver un moyen de promouvoir et de populariser l'idée que l'apprentissage d'une deuxième ou d'une troisième langue renforce les compétences du locuteur dans sa langue maternelle et ne pose aucun danger à ce chapitre.

[Translation]

Senator Champagne: Your best advertisement right now would have to be for Rosetta Stone. Their ads do not say that, but it would not be a bad idea to get across the message that you do not lose your first language if you learn a second one. That is an argument we could include in our recommendations to the government. We have ads for all kinds of things, and somewhere in our files I will suggest ads for learning a language.

Mr. Salvatori: One of the strategies used in classrooms for new arrivals is to not prohibit children from using their first language, and even to encourage it in the classroom and let the others ask how to say a particular word in Arabic or Italian, to encourage the child's development.

Senator McIntyre: Thank you for your presentations. The memorandum of understanding that the Council of Ministers of Education signed with the federal government expired on March 31. Are you happy with the results achieved under the last memorandum of understanding with respect to learning a second language? Do you know when negotiations will get underway for a new memorandum of understanding?

Mr. Salvatori: I will start with the second question. I do not know when discussions will get underway. As for the first question, I do not think we should ever be satisfied with the results. We must always try to do more. In Canada, bilingualism is tough to define. What does it mean to be bilingual? Is it the ability to speak one language just as well as the other? Is it the ability to communicate or transmit a message? That is one of the challenges of evaluating the results of a language policy. But we are always working to improve the situation for children, by helping teachers with resources and professional development.

Senator McIntyre: At the end of March 2013, the federal government announced the new Roadmap for Canada's Official Languages 2013-18. Are you satisfied by the funding set aside in Canada's Official Languages 2013-18 for learning a second language?

Mr. Salvatori: If I am not mistaken, the funding is maintained and the reduction of budgets or funding does not affect programs for children or teachers. It affects mostly the administrative side. We are happy to see that funding is maintained and that we will be able to continue doing what we do.

Mr. Leclair: That was what we noticed. We were happy that the funding was being maintained at a similar level. We would have preferred more funding, since the cost of living keeps increasing and there are more and more students. Costs are increasing, so we are always doing a bit more or trying to

[Français]

Le sénateur Champagne : Votre meilleure publicité, en ce moment, doit être celle de Rosetta Stone. Leurs publicités ne le disent pas, mais ce ne serait pas une mauvaise idée de passer le message que d'apprendre une deuxième langue ne fait pas perdre la langue maternelle. C'est un argument que nous pourrions inclure dans nos recommandations au gouvernement. On fait de la publicité pour ceci et pour cela, mais sur l'apprentissage d'une langue, c'est une suggestion que je mets quelque part dans nos dossiers.

M. Salvatori : D'ailleurs, l'une des stratégies dans les salles de classe des nouveaux arrivants, c'est de ne pas défendre aux enfants d'utiliser leur langue maternelle, et même plutôt de le valoriser dans la salle de classe et laisser les autres demander comment se dit tel mot en arabe ou en italien, pour aider au développement de l'enfant.

Le sénateur McIntyre : Je vous remercie pour vos présentations. Le protocole d'entente conclu entre le Conseil des ministres de l'Éducation et le gouvernement fédéral venait à échéance le 31 mars dernier. Êtes-vous satisfaits des résultats atteints à l'égard de l'apprentissage d'une langue seconde dans le cadre du dernier protocole? Et savez-vous quand les négociations pour le nouveau protocole d'entente seront enclenchées?

M. Salvatori : Je commencerai par la deuxième question. Je ne sais pas quand les discussions recommenceront. Sur la première question, je pense qu'il ne faut jamais être satisfait des résultats. Il faut toujours essayer d'aller au-delà des résultats. On parle, au Canada, d'un bilinguisme qui est difficile à définir. Qu'est-ce que cela signifie être bilingue? Est-ce pouvoir parler une langue aussi bien que l'autre? Est-ce bien communiquer ou transmettre son message? C'est l'une des difficultés à évaluer les résultats d'une politique sur la langue. Mais nous continuons à travailler, à faire des efforts pour améliorer la situation pour les enfants, en aidant les enseignants avec des ressources et du perfectionnement professionnel.

Le sénateur McIntyre : À la fin mars 2013, le gouvernement fédéral a annoncé la nouvelle Feuille de route pour les langues officielles du Canada couvrant la période de 2013 à 2018. Êtes-vous satisfaits des montants prévus dans la Feuille de route 2013-2018 pour l'apprentissage d'une langue seconde?

M. Salvatori : Si j'ai bien compris, le financement continue et la réduction dans le budget ou le financement ne touche pas les programmes pour les enfants ni pour les enseignants; c'était plutôt quelque chose d'administratif. Donc, on est contents de voir que le financement continue et nous permettra à tous de poursuivre notre travail.

M. Leclair : C'est la constatation que nous avons faite. On était heureux que cela soit reconduit et que les montants soient semblables. On aurait préféré avoir un peu plus, car il y a toujours le coût de la vie et le nombre des étudiants qui augmente. Les coûts augmentent, alors on fait toujours un peu plus ou on se

maintain with less, but essentially, as I mentioned earlier, there is a job to do, and we do our best with the money we have. It would obviously help if we had more money.

Senator Fortin-Duplessis: We held hearings in Quebec and went to see how things are for anglophones. We looked at institutions, schools and health care services. One thing we kept hearing from English speakers was that they were not able to find out how much money the government invests for anglophones in the province of Quebec.

Mr. Salvatori, you come from Ontario. Are you able to find out exactly where the money goes? We heard that a lot and it stuck with us.

Mr. Salvatori: In Ontario, based on my experience as a teacher and principal, I would have the same kind of problem, if we are talking about primary and secondary school education. Money is sent to the school boards for second-language programs, but it is very difficult to find out exactly how much money is sent, how the schools receive the money and how it is used.

Senator Fortin-Duplessis: It would be the same everywhere?

Mr. Salvatori: Yes.

Senator Poirier: Thank you for your presentations. Earlier you talked about the challenge of finding qualified teachers to teach a second language. I would imagine that is the case with French more so than English.

New Brunswick is an officially bilingual province. Many people are bilingual and many are not. Last year, call centres started opening in our province, since we are an officially bilingual province. Over time, they discovered that a third language could really help people — Spanish, in particular, since that is the third-most requested language at call centres. Spanish classes were offered at night. We were surprised by the number of people who signed up. Most of them were probably adults who were interested in the language for personal reasons or for job opportunities.

Is it the same challenge to find teachers for strictly French or English, or to find someone who speaks a third or fourth language, whether it be Chinese, Spanish, Japanese or German? Is that also a challenge?

Mr. Salvatori: You are talking about the challenge of finding a teacher qualified to teach a third or fourth language. I can only speak for my experience in Ontario, and I would say it is difficult. It is the word “qualified” that poses a challenge. We can always find people who speak French, Mandarin or German, and who speak it well, but to be able to teach a language, you must have not only language skills but also pedagogical skills to be able to

maintient avec un peu moins, mais essentiellement, comme je le disais tantôt, il y a quand même du travail à faire et, avec l'argent qu'on a, on fait de notre mieux. Si on en avait plus, cela nous aiderait, évidemment.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Nous avons tenu des audiences au Québec et nous sommes allés voir comment cela se passait pour les anglophones. On s'est informé au niveau des institutions, des écoles et des soins de santé. L'une des phrases qui revenaient constamment de la part des anglophones, c'était : On n'est pas capable de savoir les montants que le gouvernement investit pour les anglophones dans la province de Québec.

Monsieur Salvatori, vous venez de l'Ontario, êtes-vous capables de savoir exactement où l'argent est placé? On a entendu cela souvent et cela nous a fait quelque chose.

M. Salvatori : En Ontario, dans le domaine de l'éducation élémentaire et secondaire, selon mon expérience en tant qu'enseignant et directeur d'école, je verrais la même difficulté. Des montants sont dirigés vers les commissions scolaires pour les programmes de langue seconde, mais c'est très difficile de savoir le montant exact, comment les écoles reçoivent ces fonds et comment ils sont utilisés.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Ce serait donc pareil partout?

M. Salvatori : Oui.

La sénatrice Poirier : Je vous remercie de vos présentations. Vous avez parlé tantôt du défi d'avoir des professeurs qualifiés pour enseigner une langue seconde. J'imagine qu'on parle autant du français que de l'anglais.

Au Nouveau-Brunswick, on est une province officiellement bilingue. Il y a beaucoup de gens bilingues et beaucoup d'autres ne le sont pas. L'an passé, des centres d'appel sont venus s'installer chez nous, étant donné que nous étions une province officiellement bilingue. Au fil du temps, ils ont découvert qu'une troisième langue pourrait aider beaucoup de gens, surtout du côté de l'espagnol, car c'était la troisième langue la plus demandée à travers les centres d'appel. Des cours du soir ont donc été offerts pour apprendre l'espagnol. Nous avons été surpris du nombre de personnes qui s'y sont inscrites, la majorité étant probablement des adultes intéressés par cette langue pour des raisons personnelles ou bien des employés de compagnies.

S'agit-il du même défi pour trouver des professeurs pour seulement la langue française ou la langue anglaise ou bien s'agit-il du même défi pour trouver quelqu'un qui parle une troisième ou une quatrième langue, que ce soit le chinois, l'espagnol, le japonais ou l'allemand? Est-ce également un défi?

M. Salvatori : Vous parlez du défi de trouver un enseignant qualifié pour enseigner cette troisième ou quatrième langue. Je parle encore de mon expérience en Ontario; je dirais que c'est difficile, et c'est le mot « qualifié » qui pose un défi. On peut toujours trouver des gens qui parlent le français, le mandarin, l'allemand et qui le parlent bien, mais pour l'enseigner, cela prend non seulement la connaissance de la langue et les compétences de

transmit this knowledge. When we are talking about second-language acquisition, cultural knowledge goes along with all of that research and pedagogy. Therein lays the challenge.

In Ontario, for example, we know that the vast majority of French as a second language teachers learned French as a second language themselves, and that this cultural component is very difficult for them, since they did not experience francophone culture firsthand. I think that the same challenge exists for those who teach other languages that are not their first language, whether it is German, Mandarin or Chinese.

It is always a challenge to find qualified people with a skill, but who also have the skills needed to teach the language and maintain the level of language proficiency. That is often a problem. Adults or teachers do not have other adults or other experts with whom they can speak French or German to maintain their language proficiency. That is also a problem for teachers of other international languages.

Senator Poirier: In your opinion, do people who are able to learn another language tend to be francophone Canadians, anglophone Canadians or new arrivals to Canada?

Mr. Salvatori: That is an interesting question. There is some research, but I cannot say one way or another. I do know that an increasing number of new arrivals enrol their children in immersion programs or in international modern language programs. There is already an interest, since these people arrive speaking a language such as Italian, Mandarin or Arabic, and they either learn English or French in school and the second language. In my experience, these people tell us that it is just as easy to learn two other languages as it is to learn one language. They know that learning a second and third language is easier since they already have the structures, syntaxes and terminology to understand a language. But I could not say whether the people enrolling in language programs are primarily anglophones, francophones or new arrivals who speak a third language.

Senator Poirier: In your opinion, for an immigrant who arrives in Canada and wants to learn one or both of the official languages, are there programs that provide financial assistance for them to do so?

Mr. Salvatori: For children?

Senator Poirier: For adults, either at a community college, a university or some type of night class.

Mr. Salvatori: There are support services for new arrivals and I think that there is federal funding to support these services. I think that they also offer language services or language lessons. I would say yes, but I am not sure.

la langue, mais aussi les compétences pédagogiques pour transmettre les connaissances. Quand on parle de l'acquisition d'une deuxième langue, avec toute cette recherche et cette pédagogie, il y a aussi les connaissances culturelles. Et c'est là le défi.

En Ontario, par exemple, on sait que la grande majorité des enseignants de français langue seconde ont eux-mêmes appris le français en tant que langue seconde et que cette composante culturelle est donc très difficile pour eux, car ils n'ont pas vécu la culture francophone. Je pense que le même défi existe pour ceux qui enseignent d'autres langues si ce n'est pas leur langue maternelle, que ce soit l'allemand, le mandarin ou le chinois.

Il existe toujours un défi pour trouver des gens qualifiés avec une compétence, mais aussi les compétences nécessaires pour enseigner la langue et pour maintenir le niveau de compétence linguistique. Parce que c'est souvent un problème; les adultes ou les enseignants n'ont pas d'autres adultes ou d'autres experts avec qui ils peuvent parler en français ou en allemand pour maintenir leur niveau de compétence. C'est donc aussi un problème pour les enseignants d'autres langues internationales.

La sénatrice Poirier : D'après vous, les personnes qui savent apprendre une autre langue, sont-ils plutôt des Canadiens francophones ou anglophones, ou bien des nouveaux arrivants au Canada?

M. Salvatori : C'est une question intéressante. Il y a des recherches, mais je ne veux pas m'avancer de façon définitive. Je sais toutefois que de plus en plus de nouveaux arrivants inscrivent leurs enfants dans les programmes d'immersion ou dans les programmes de langues internationales, de langues vivantes. Il y a déjà un intérêt, car ces gens arrivent avec une langue, que ce soit l'italien, le mandarin, l'arabe, et ils apprennent soit l'anglais ou le français à l'école et la deuxième langue. Ces gens, selon mon expérience, nous disent que c'est aussi facile d'apprendre deux autres langues qu'une autre langue à la fois parce qu'ils savent qu'en apprenant une deuxième et une troisième langue c'est plus facile parce qu'on a déjà les structures, les syntaxes, la terminologie pour comprendre une langue. Mais à savoir si c'est plutôt les anglophones, les francophones ou les nouveaux arrivants possédant une troisième langue qui souhaitent s'inscrire dans les programmes de langues, je ne saurais dire.

La sénatrice Poirier : D'après vous, pour un immigrant qui arrive au Canada et qui veut apprendre une des langues officielles ou les deux, y a-t-il des programmes pour l'aider financièrement à suivre cette formation?

M. Salvatori : Pour les enfants?

La sénatrice Poirier : Pour les adultes, soit dans un collège communautaire, à l'université, ou dans le cadre de cours du soir.

M. Salvatori : Il existe des agences d'appui pour les nouveaux arrivants et je pense qu'il y a un financement provenant du gouvernement fédéral en appui à ces centres. Je pense qu'ils offrent aussi des services de langue ou des leçons de langue. Je dirais que oui, mais je ne sais pas exactement.

Senator Poirier: Do you know whether a Canadian would have access to the same resources or financial opportunities as a new arrival to learn a second language?

Mr. Salvatori: I am not sure, but most of the agencies are geared towards new arrivals who want to learn French or English and not to Canadians who already speak one of the official languages.

Senator Poirier: I do not know whether this is the case in all of the provinces, but in New Brunswick, the Department of Training and Employment Development has an initiative. If anyone wants to learn a second language because they are struggling to find a job as a result of bilingualism requirements, there are programs and the department receives federal funding that is transferred to the provinces and that could help them. That is why I wanted to know whether all the provinces had such programs. They exist in New Brunswick, but I do not know if they exist everywhere.

Senator De Bané: Senator Champagne's comments remind me of two things. First, is a statement by Jacques Parizeau, a former sovereigntist premier of Quebec who said that it was clear that a small people like Quebec must learn English. He added that when we become independent, he would give a good kick up the backside to anyone who did not learn English.

But independence is necessary to get past that mental block. I take some comfort in the fact that despite that, polls in Quebec show that the vast majority of francophones want their children to be able to speak both North American languages.

Senator Champagne: Mr. Parizeau spoke excellent English.

Senator De Bané: Indeed, and he studied in England. He told me that his father, Gérard, sent his three sons to study in England and not France.

Madam Chair, before I ask my questions for our distinguished guests, I would like to know whether the Subcommittee on Agenda and Procedure could look at the possibility of inviting a senior official from each of the 10 provinces to answer some of the questions we asked our distinguished guests. I think it would be worth having the Subcommittee on Agenda and Procedure look at the possibility of inviting a senior official from each of the 10 provinces to explain to us what they do and do not do. That would help us understand.

What boggles my mind is that we are not faced with the same problem as in Belgium. In Belgium, a francophone can be convinced to learn Flemish or Dutch, since they know that there

La sénatrice Poirier : S'il s'agit d'un Canadien qui désire apprendre une deuxième langue, savez-vous s'il disposera des mêmes ressources ou opportunités financières qu'un nouvel arrivant pour apprendre cette deuxième langue?

M. Salvatori : Je ne suis pas au courant, mais lorsque je songe aux agences que je connais, c'est plutôt pour les nouveaux arrivants afin qu'ils apprennent le français ou l'anglais, et non pas pour un Canadien qui maîtrise déjà une des deux langues officielles du pays.

La sénatrice Poirier : Je ne sais pas si c'est le cas dans toutes les provinces, mais au Nouveau-Brunswick, dans le cadre d'une initiative du ministère de la Formation et du Développement de l'emploi, si quelqu'un veut apprendre une deuxième langue parce qu'il a de la difficulté à trouver un emploi à cause des exigences de bilinguisme, il existe des programmes et le ministère se voit alloué des fonds provenant du gouvernement fédéral qui sont transférés aux provinces et cela peut les aider. C'est pour cette raison que j'aurais aimé savoir si toutes les provinces ont de tels programmes. Cela existe au Nouveau-Brunswick, mais je ne sais pas si c'est disponible partout.

Le sénateur De Bané : La réflexion de la sénatrice Champagne me rappelle deux choses; premièrement, c'est ce mot de M. Jacques Parizeau, ancien premier ministre indépendantiste du Québec, qui a dit que, pour nous, petit peuple, c'est clair qu'il faut apprendre l'anglais. Il a ajouté que, lorsque nous serons indépendants, il donnera un coup de pied dans le derrière à tous ceux qui n'apprennent pas l'anglais.

Mais il faut attendre l'indépendance pour enlever ce blocage psychologique. Ce qui me console, c'est que malgré cela, tous les sondages au Québec démontrent que l'immense majorité des gens francophones veulent que leurs enfants puissent parler les deux langues qui existent en Amérique du Nord.

Le sénateur Champagne : M. Parizeau parlait un excellent anglais.

Le sénateur De Bané : Oui, et il a fait son cours en Angleterre. Il m'a dit, d'ailleurs, que son papa, Gérard, a envoyé ses trois garçons étudier en Angleterre, et non pas en France.

Madame la présidente, avant de poser mes questions à nos distingués invités, j'aimerais savoir si le sous-comité du programme et de la procédure pourrait étudier la possibilité d'inviter, en même temps, un haut fonctionnaire de chacune des 10 provinces pour répondre à certaines questions posées à nos distingués invités. Il me semble que cela vaut la peine que le sous-comité du programme et de la procédure étudie la possibilité d'inviter un haut fonctionnaire de chacune des 10 provinces pour nous expliquer ce qu'ils font et ce qu'ils ne font pas. Cela nous aiderait à comprendre cela.

Pour moi, ce qui dépasse l'entendement, c'est que nous ne faisons pas face ici au même problème qu'en Belgique; en Belgique, on peut convaincre un francophone d'apprendre le

are not many of them, outside of Belgium and the Netherlands. Here, we have the two most popular languages in the western world. What is more, these are the two main languages.

What is happening that we do not realize what a tremendous asset it would be to know the two most important languages in the western world? Are we spending more energy on remaining unilingual than on learning the two languages? As has been said, someone who speaks two languages is doubly valuable. Why do people here not see that this is a tremendous asset? You have certainly thought about that a lot. Could you share your thoughts?

Mr. Salvatori: That is something I have been wondering for 25 years — since I became a French as a second language teacher — and I unfortunately do not have an answer. We continue to communicate and to talk about the advantages of learning French and English, of knowing both languages in a bilingual country like Canada. But I do not understand why the vast majority — if we are talking about Ontario and our young people — do not speak both languages. I am still holding out hope, because the previous witnesses spoke about the growth of immersion programs. I think that parents, that Canadians, are starting to better understand the value of knowing both languages.

Mr. Leclair: In the 1970s and 1980s, people collectively decided that immersion was something that was needed in Canada. Do we need another boost and need promotional campaigns that promote teaching and learning languages? Absolutely.

As we heard earlier, parents often influence the school board. I think that if we gave more information to new arrivals, to parents who are not always aware that they can demand or try to enrol their children in French immersion or core French programs, it would help. Core French is the cornerstone of teaching French and English as a second language.

More information, more recognition and promotion would help get parents the information they often lack, in the sense that yes, you can send your child to a French immersion or core French class. That could help. I am not sure. There is no coordination at the moment, and I hope that eventually everything will align.

Senator De Bané: There is one thing I am sure of. If one of the six senators you see here were responsible for this issue, I can assure you that it would change.

The Chair: Thank you, senator. Now for the second round.

flamand, le néerlandais, car ils savent qu'ils ne sont pas nombreux, à part ceux qui sont en Belgique et aux Pays-Bas. Ici, on a les deux langues les plus importantes du monde occidental. Plus que cela, il n'y en a pas d'autres; ce sont les deux principales.

Quel est ce blocage qui fait en sorte que l'on ne se rend pas compte que ce serait une immense richesse de connaître les deux langues les plus importantes du monde occidental? Est-ce qu'on met plus d'énergie à rester unilingue qu'à apprendre les deux langues? Comme on dit, celui qui parle deux langues en vaut deux. Pourquoi ce blocage chez nous de ne pas comprendre que c'est une immense richesse? Vous avez certainement réfléchi beaucoup à cela. Si vous pouviez nous faire part de quelques pistes de réflexion.

M. Salvatori : C'est une question que je me pose depuis 25 ans, depuis que je suis devenu enseignant de français langue seconde, et je n'ai malheureusement pas de réponse. On continue à communiquer, à faire connaître les avantages d'apprendre le français et l'anglais, de les maîtriser dans un pays bilingue comme le Canada. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi la grande majorité — si on parle de l'Ontario et de nos jeunes — ne maîtrise pas les deux langues. J'ai quand même de l'espoir, parce que les témoins précédents parlaient de la croissance des programmes d'immersion. Je pense donc que les parents, les citoyens canadiens, commencent à mieux comprendre la valeur de bien connaître les deux langues.

M. Leclair : Dans les années 1970 et 1980, il y avait une volonté collective qui faisait en sorte que l'immersion était quelque chose qu'il fallait implanter au Canada. Est-ce qu'on aurait besoin encore d'un petit coup de pouce à cet égard et avoir des campagnes de promotion et de valorisation de l'enseignement et de l'apprentissage des langues? Oui, certainement.

Comme on le disait tantôt, ce sont les parents qui souvent forcent la main aux conseils scolaires. Je crois que si on donnait plus d'informations aux nouveaux arrivants, aux parents qui ne sont pas toujours au courant qu'ils peuvent demander ou essayer d'inscrire leurs enfants dans des programmes d'immersion mais aussi le français de base, cela aiderait. Le français de base est l'assise de l'enseignement du français et de l'anglais langue seconde.

Plus d'informations, plus de valorisation et de promotion aideraient à disséminer l'information qui souvent manque aux parents au sens que, oui, vous pouvez envoyer votre enfant dans une classe d'immersion ou de français de base. Cela pourrait aider. Je ne sais pas. Il y a une concertation qui est défectueuse pour l'instant et qu'éventuellement j'espère tout s'alignera.

Le sénateur De Bané : Je suis convaincu d'une chose. Si l'un des six sénateurs que vous voyez ici était responsable de ce dossier, je vous assure que cela changerait.

La présidente : Merci sénateur. Maintenant, deuxième tour de table.

Senator Tardif: Thank you, Madam Chair. In several provinces, learning a second language is not mandatory. Do you think that learning a second language, whether it is French — one of the country's official languages — and perhaps also a third language should be mandatory?

Mr. Salvatori: Absolutely, and I was going to add that I do not have an answer to your question, but one of the reasons why most children do not speak both languages is that the classes are not mandatory. In high school, students choose from elective courses and sometimes decide to drop out or not continue classes in their second language.

Senator De Bané: Is it mandatory in New Brunswick?

Senator Poirier: No, it is not mandatory. The province is officially bilingual, but people still have a choice.

Senator Tardif: Is that one of the factors? To respond to Senator De Bané, is the fact that learning French is not mandatory in all Canadian provinces an important factor?

Mr. Salvatori: It is certainly an important factor. The second official language does not have a presence in many communities, so children do not know why they should learn it. If the courses were mandatory, the second language would be more visible in the community, at theatres or malls where the young people go. They would understand why they should learn the second language.

I often ask people why they would not continue to learn French. The response is often that they will not use it, that they are going to an English-speaking university or that they are going into a career in which they will use English or another language other than French. Making the classes mandatory would help the situation in Canada.

Senator Tardif: That is where I am always talking about political leadership, whether we are talking about school boards, municipalities, or the provincial or federal government promoting the importance of French, in this case, or English in Quebec, and for us as a Canadian society.

Mr. Salvatori: I agree.

Senator Tardif: But investments are needed.

Mr. Salvatori: I agree.

Senator Tardif: Thank you.

The Chair: Since there are no other questions, I want to sincerely thank our witnesses for coming today, for answering our questions and for sharing their opinions. Thank you and congratulations on the work you are doing. We wish you well.

Mr. Salvatori: Thank you.

La sénatrice Tardif: Merci, madame la présidente. Dans plusieurs provinces, l'apprentissage d'une langue seconde n'est pas obligatoire. Croyez-vous que l'apprentissage d'une deuxième langue, que ce soit le français, une des langues officielles du pays, et en plus peut-être une troisième langue, devrait être obligatoire?

M. Salvatori: Tout à fait, et j'allais justement ajouter que je n'ai pas une réponse à votre question, mais une des raisons pour lesquelles la majorité des enfants ne parlent pas les deux langues, c'est que les cours ne sont pas obligatoires. Rendus au secondaire, les élèves font des choix dans les cours facultatifs et décident parfois de décrocher, de ne pas continuer leurs études dans la deuxième langue.

Le sénateur De Bané: Au Nouveau-Brunswick, c'est obligatoire?

La sénatrice Poirier: Non, ce n'est pas obligatoire. C'est une province officiellement bilingue, mais les gens ont quand même le choix.

La sénatrice Tardif: Était-ce l'un des facteurs de blocage? Pour répondre au sénateur De Bané, est-ce que le fait que l'apprentissage du français n'est pas obligatoire dans toutes les provinces du Canada est un facteur important?

M. Salvatori: C'est certainement un facteur très important. C'est ce qui fait qu'on n'a pas la présence de la deuxième langue officielle dans plusieurs communautés, donc les élèves ne savent pas pourquoi ils devraient l'apprendre. Mais si les cours étaient obligatoires, on verrait plus de présence de cette deuxième langue dans la communauté, les cinémas, les centres d'achats où les jeunes vont. Ils comprendraient alors les raisons pour apprendre cette deuxième langue.

J'ai bien posé la question : pourquoi vous ne continuez pas à apprendre le français? La réponse est souvent : « je ne vais pas l'utiliser, je vais à une université anglophone. Je vise une carrière où j'utiliserai l'anglais ou une autre langue et non le français. » Rendre les cours obligatoires aiderait sur la scène canadienne.

La sénatrice Tardif: C'est là où je parle toujours d'un leadership politique, que ce soit au niveau des conseils scolaires, des municipalités, des provinces ou du fédéral pour faire valoir l'importance du français dans ce cas-ci, de l'anglais au Québec et surtout pour nous en tant que société canadienne.

M. Salvatori: Je suis d'accord.

La sénatrice Tardif: Mais il faut faire des investissements.

M. Salvatori: Je suis d'accord.

La sénatrice Tardif: Merci.

La présidente: Puisqu'il n'y a pas d'autres questions, messieurs, j'aimerais vous remercier très sincèrement d'être venus rencontrer le comité, d'avoir répondu à nos questions et d'avoir exposé vos points de vue. Merci beaucoup et félicitations pour le travail que vous accomplissez et bon succès.

M. Salvatori: Merci à vous.

The Chair: Honourable senators, I want to remind you that we have four meetings left before summer. If our agendas appear to be full in the coming weeks, there may be good reason. Four meetings, and the next will be held on May 27. Thank you very much.

(The committee adjourned.)

La présidente : Honorables sénateurs, j'aimerais juste vous rappeler que, d'ici l'été, il ne nous reste que quatre réunions. Alors si on se retrouve avec des ordres du jour un peu plus chargés dans quelques semaines, il y aura peut-être une bonne raison. Quatre réunions, et la prochaine aura lieu le 27 mai. Merci beaucoup.

(La séance est levée)

WITNESSES

Monday, April 29, 2013

Office of the Commissioner of Official Languages:

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages;
Sylvain Giguère, Assistant Commissioner, Policy and
Communications Branch;
Carsten Quell, Director, Policy and Research.

Monday, May 6, 2013

Canadian Association of Immersion Teachers:

Philippe Le Dorze, President;
Chantal Bourbonnais, Executive Director.

Canadian Association of Second Language Teachers:

Michael Salvatori, President;
Guy Leclair, Executive Director.

TÉMOINS

Le lundi 29 avril 2013

Commissariat aux langues officielles :

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles;
Sylvain Giguère, commissaire adjoint, Direction générale des
politiques et des communications;
Carsten Quell, directeur, Politiques et recherche.

Le lundi 6 mai 2013

Association canadienne des professeurs d'immersion :

Philippe Le Dorze, président;
Chantal Bourbonnais, directrice générale.

Association canadienne des professeurs de langues secondes :

Michael Salvatori, président.
Guy Leclair, directeur général.